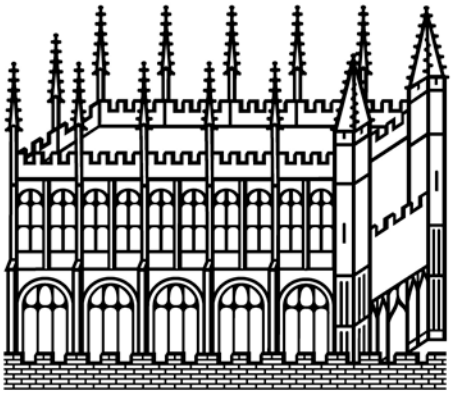

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 452

OXFORD
1992

GIRARDIN marquis de

76.25

MMF. 76.25

CONTES
DES FÉES,
NOUVELLES,
&c. &c. &c.

PREMIERE PARTIE.

Eugene Cambon.

CONTES
DES
FÉES,
NOUVELLES,
&c. &c. &c.

LE TOUT

DÉDIÉ A LA VOLUPTÉ.

PAR M. DE V*** DE G*****.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVI.

TRANSLATION INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE.

L'OURS & le CHASSEUR.

CONTE.

UN jeune homme, nommé *Terſandre*, aimoit paſſionnément la chaſſe; il s'égaroit ſouvent, emporté par ſon ardeur, & il étoit forcé de paſſer la nuit dans les bois. Un jour que ſes chiens étoient à la ſuite d'un Ours qu'il avoit bleſſé, épuiſé de fatigue, il ſe coucha au pied d'un arbre, &

s'endormit. En s'éveillant, il vit avec effroi qu'il étoit dans un antre obſcur & entre les griffes de l'Ours qu'il avoit chaſſé. Sa frayeur redoubla en entendant ces mots :

« Qui t'a donné le droit de déchi-
» rer mes flancs ? Je pourrois t'arra-
» cher la vie, & te punir ainſi de ta
» cruauté ; mais je me contenterai de
» te laiſſer embraſſer une erreur qui
» fera ton ſupplice, juſqu'à ce que tu
» ayes réparé ton injuſtice par tes tra-
» vaux... Vas apprendre à vaincre tes
» paſſions dans l'île des Chimeres ».

A peine a-t-il achevé de parler..... la terre tremble, s'ouvre, & l'infortuné Terſandre y deſcend avec rapidité. Il ſe trouve enfin dans un pays où tout lui préſente des objets nouveaux. Au lieu du ciel, il voit une mer agitée dont les flots rendent une vive lumiere ; le terrein ſur lequel il marche, eſt une glace qui réfléchit les objets. D'un côté un rocher très-élevé, & dont le ſommet eſt couvert de neiges & de glaçons : de l'autre, une montagne qui vomit des flammes. Un palais ſuperbe, & d'une décora-

tion fort extraordinaire, frappe enſuite ſes yeux; il ſe préſente pour y entrer. Une multitude d'êtres d'une eſpece inconnue paroiſſent de tous les côtés; leurs corps tranſparens reſſembloient à celui d'un oiſeau ſans plumes; il veut en ſaiſir un, mais il lui échappe, & va ſe percher, ainſi que tous les autres, ſur un arbre, dont les branches étoient couvertes d'un poil hériſſé. Terſandre qui, dans ſa chûte, avoit conſervé ſon fuſil, veut en éprouver l'effet ſur ces créatures ſingulieres . . . Il tire; chaque grain de plomb ſe change en ceriſe, & il voit ſur l'arbre, dont la forme avoit changé, une jeune fille qui s'occupoit à les cueillir. Frappé de ſa beauté, il s'approche, & veut profiter de ſa poſition pour découvrir ſes charmes ſecrets . . . Elle paroît deviner ſon deſſein, & elle lui jette les fruits qu'elle tenoit dans ſa main; en les touchant ils reprennent leur premiere figure, & redeviennent autant de petites balles qui, pénetrant dans ſa peau, lui cauſent une vive douleur. L'arbre & la jeune fille diſparoiſſent auſſi-tôt.

Revenu de ſon étonnement, il s'avance dans une pièce dont la porte étoit entr'ouverte ; il y voit trois gros oiſeaux ſans plumes (car je ne puis les nommer autrement) ; l'un fumoit, l'autre buvoit, & le troiſieme jouoit du violon. Ce *trio* bizarre ne parut pas s'appercevoir de l'entrée du jeune homme ; mais à peine eut-il fait dix pas que, ſans ceſſer leurs différentes occupations, ils allerent ſe poſer ſur ſes épaules & ſur ſa tête. . . Peu ſatisfait de ce voiſinage, la peur commençoit à s'emparer de lui, lorſqu'il apperçut une femme debout, immobile ; il approche, à peine l'a-t-il touché que les trois animaux diſparoiſſent. La ſtatue s'anime par degrés ; Terſandre l'examine, & reconnoît en elle la jeune perſonne qu'il avoit vue ſur l'arbre ; il ſe jette à ſes pieds, elle s'échappe à travers une croiſée qui laiſſe entrevoir un ſuperbe jardin. Il la ſuit : à chaque inſtant il croit l'arrêter ; mais elle s'éloigne toujours. Forcé de renoncer à ſon deſſein, il reprit le chemin du palais, & de quelque côté qu'il tournât ſes pas, il ne put le dé-

couvrir. Accablé de laſſitude, il prit un peu d'humeur, & ces mots lui échapperent : *Ha, maudit Ours!* Un coup de griffe bien appuyée lui ſert de leçon, il jette un cri perçant, & entend une voix qui lui dit : « tu m'as » offenſé, j'ai fait couler ton ſang, » tu en as verſé avec moins de juſ- » ſtice ». Il ſentit ſes torts; mais il ſe diſoit intérieurement : « Par quel » haſard ce maud... ce charmant ani- » mal eſt-il ici, tandis que je l'ai laiſſé » dans ſon antre. .. Si c'étoit le Roi » de ce pays que j'euſſe mis halali! » S'il a le projet de me rendre maître » de mes paſſions ! Il en a trouvé le » moyen... Mais cette jeune fille! » comme elle eſt jolie! elle eſt peut- » être punie, ainſi que moi, d'avoir » aimé la chaſſe ». En ſe parlant ainſi, Terſandre marchoit toujours ſans arri- ver à ſon but. Au détour d'une allée fort longue, il crut appercevoir enfin le palais deſiré; il y court, & va tom- ber ſur une toile peinte, dont la perſ- pective l'avoit abuſé... Un mouve- ment de colere mit ſur ſes levres un mot très-énergique ; mais le ſouvenir

du coup de patte, qui lui cuiſoit encore, l'empêcha d'achever. Notre Chaſſeur, plus modéré, ſe releve, & ſent quelque choſe qui remue ſous ſes pieds; il ſe baiſſe, & ramaſſe un lapin que le poids de ſon corps avoit étourdi... il le frotte, le met dans ſon ſein; à peine eſt-il réchauffé qu'il fait un bond, & grandit ſi prodigieuſement que Terſandre effrayé, s'écrie: *Quel nouveau danger me menace?* Il fut bientôt raſſuré, en appercevant la Briſée, ſon Piqueur, dont la préſence le ſurprit & le charma. *Par quel haſard ici*, lui demanda Terſandre? « Monſieur, dit la Briſée, j'ai ſuivi » fort long-tems l'animal que vous » aviez bleſſé; enfin l'ayant mis aux » abois, je me préparois à l'achever, » lorſque la bête redoutable me tou- » chant de ſa griffe, m'a dit: *Va* » *rejoindre ton maître.* A l'inſtant j'ai » roulé dans l'intérieur de la terre » avec tant de violence, que j'ai perdu » le ſentiment: en reprenant mes eſ- » prits, je me ſuis vu dans la terre ou » dans la glace (car c'eſt ici la même » choſe), fort étonné de me trouver

» lapin; peu s'en eſt fallu que votre » mauvaiſe habitude de ne regarder » jamais à vos pieds, ne m'ait coûté » la vie. Me voilà pourtant devenu » ce que j'étois ». Terſandre l'interrompit pour lui raconter ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation. Un compagnon d'infortune aide à la ſupporter. Mon héros ſe ſentit en état de tout entreprendre. Il ne pouvoit renoncer à l'eſpoir de retrouver l'aimable perſonne qui s'étoit emparée de ſon cœur, & il s'entretenoit de ſes charmes... Tout-à-coup la glace ſur laquelle il étoit, s'éclate, & il eſt précipité, ainſi que ſon Piqueur, dans un eſpece de puits; ils eurent à peine le temps de ſe plaindre de cette chûte; le puits s'éleve, & devient une tour où ils ſe trouvent enfermés. Ils montent ſur une plate-forme, d'où ils découvrent un combat bien inégal... Quatre hommes attaquoient lâchement une femme qui ſe défendoit avec un courage ſupérieur à la foibleſſe de ſon ſexe. Terſandre ne peut ſoutenir cette vue; ſans s'effrayer du danger qu'il va courir, il s'élance de la tour...

Sa témérité ne lui eſt point fatale ; il eſt ſoutenu dans les airs par deux oiſeaux deplumés ; il avance, & perce de ſon épée deux aſſaſſins. La nouvelle Amazone le ſeconde, & bientôt ils n'ont plus d'ennemis. Terſandre veut apprendre quelle eſt celle qu'il a ſauvée : un maſque qui cachoit ſon viſage, tombe ; il reconnoît la jeune perſonne dont il eſt épris. « Je ſuis » trop heureux, lui dit-il, d'avoir » ſauvé des jours auſſi précieux. Mais » ne puis-je ſavoir qui vous êtes, & » ſuis-je condamné à vous adorer tou- » jours, ſans vous connoître ». A ces mots, la belle inconnue lui tendit la main ; il veut y porter ſes levres... il voit, avec étonnement, qu'il tient la patte d'une petite levrette fort jolie ; pénétré de douleur, il dit... « Cette » adorable perſonne me fuira donc » toujours, je ne la retrouve, hélas ! » que pour la perdre au même inſ- » tant. O toi (ajouta-t-il, en s'adreſ- » ſant à la levrette) qui repréſentes » dans nos climats la conſtance & la » fidélité, tu n'es dans ce pays de » merveilles que le ſymbole de la lé-

» gereté ! N'importe ; celle que tu » remplaces, te rend chere à mon » cœur, & je ſaurai te conſerver ». Il veut la prendre dans ſes bras ; mais il ne la voit plus, & il trouve dans ſes mains une tablette, ſur laquelle eſt écrit : « Perſévere, ſois courageux, » ſenſible, retenu, & tu me reverras ». Cette aſſurance remit le calme dans ſon ame, il baiſa ces précieuſes tablettes ; en ſe retournant, il fut très-étonné de ne plus voir la tour, il n'apperçut à ſa place qu'un grand panier, dans lequel la Briſée ſe débattoit en vain ; il l'aida à en ſortir, & ſe remit en marche. « Je ne comprends rien » à tout ce qui ſe paſſe ici, diſoit le » Piqueur ; à peine avez-vous été aux » priſes avec ces coquins, que je me » ſuis trouvé dans ce panier, où je » ſerois encore ſans vous. Je ne vois » pas à quoi je vous ſuis bon ; & puiſ- » que l'on m'empêche de vous ſecon- » der, il faudroit autant me renvoyer ». Comme il parloit ainſi, ils ſe trouvèrent ſur le bord d'un fleuve d'une largeur & d'une rapidité ſurprenantes. Terſandre ne balance point à ſe jetter

à la nage; la Briſée le ſuit: un orage violent accroît leur danger ; ils parviennent cependant à l'autre rive ; comme ils s'applaudiſſoient d'avoir franchi cet obſtacle, Terſandre voit une barque entraînée par le torrent; il croit en entendre ſortir des cris : il ſe met de nouveau à la nage, des poiſſons monſtrueux paroiſſent prêts à le dévorer : il les évite, rien ne peut l'arrêter ; il parvient à la barque, & s'y élance auſſi-tôt. Il la trouve déſerte ; mais les plaintes continuent toujours : il apperçoit dans un coin la levrette attachée, il briſe ſa chaîne ; & la prenant dans ſes bras, il regagne le bord avec ce fardeau précieux. La petite chienne lui fait mille careſſes, elle ſaute ſur ſes tablettes qu'il avoit à ſa ceinture, elle les prend dans ſa gueule ; &, après avoir fait cinq ou ſix cabrioles, elle les laiſſe tomber, & diſparoît. Terſandre s'en ſaiſit, il y trouve le portrait de la belle inconnue. Ces mots étoient écrits au bas : « Ta valeur peut » tout entreprendre ; mais ſans l'art » de te vaincre toi-même, ne crois » pas triompher de tes ennemis ; que

» cette peinture te dédommage d'une » abſence qu'il ne tient qu'à toi d'a- » bréger. « Ha ! que faut-il faire, s'é- » cria l'amoureux Terſandre ; il n'eſt » point de dangers auxquels je ne » m'expoſe pour mériter un bien ſi » flatteur ». La Briſée ne comprenoit pas trop comment une chienne avoit pu tourner la tête de ſon maître. Il lui expliqua ce myſtere, & en lui faiſant voir le portrait de la belle inconnue, il le força de convenir que rien n'égaloit ſa beauté. Terſandre brûlant de la revoir, marchoit à pas précipités. Il arrive dans un petit bois, dont les arbres étoient chargés de fruits ; il ſe diſpoſoit à en prendre quelques-uns : mais à un cri de la Briſée, il ſe retourne, & voit un Géant monſtrueux qui s'avançoit vers lui. Sans s'étonner à l'aſpect de ce monſtre, il lui demande ce qu'il veut. « Te punir, répondit-il, » d'avoir oſé pénétrer dans ces lieux, » & t'immoler à ma vengeance ». L'intrépide Chaſſeur l'attaque à l'inſtant ; mais il eſt renverſé : ſon Piqueur fait face à ſon tour, il tombe ; & tous deux alloient perdre la vie, ſans une

multitude d'oiſeaux qui, fondant ſur la tête du Géant, l'aveuglerent ; les vaincus profiterent de cette circonſtance, & percerent de mille coups leur ennemi. La joie de Terſandre, après cette victoire, l'empêcha de s'appercevoir que, du ſang du Géant, naiſſoient une foule de reptiles venimeux ; ſon Piqueur, plus prudent, les apperçut, & lui cria d'être ſur ſes gardes. Dans ce moment, le Chaſſeur amoureux contemploit le portrait de ſa maîtreſſe, & la remercioit du ſecours qu'il avoit reçu, & qu'il lui attribuoit. L'approche de ces animaux le ſurprit, & il laiſſa tomber ſes tablettes au milieu d'eux ; mais auſſi-tôt les reptiles ſe changerent en papillons, qui, après avoir voltigé quelque tems, ſe perdirent dans les airs. Cette métamorphoſe plut fort à notre héros ; il ſentit redoubler ſon courage, & ſon amour pour ſon inconnue, dont il reprit le précieux portrait. La Briſée, que cette aventure avoit amuſé, en rit quelque tems ; mais ſa gaieté fut promptement troublée : depuis qu'ils voyageoient dans cette merveilleuſe contrée, ils avoient

eû une lumiere égale & continuelle. L'obſcurité les ſurprit au point de ne pouvoir ſe diſtinguer eux-mêmes. Surpris de ce nouveau phénomene, ils s'arrêtent; bientôt ils revoient le jour. Tout avoit changé: le ciel étoit ſerein, & tel qu'il eſt ordinairement; la terre n'étoit plus une glace; on aime toujours mieux être en pays de connoiſſance, & ils furent enchantés de ce changement. Terſandre le fut encore bien davantage, en appercevant dans une plaine ſuperbe un palais ſemblable à celui où il avoit vu ſon inconnue, & où il eſpéroit de la retrouver. Mais quel fut ſon embarras, en découvrant un autre palais pareil au premier, & fort éloigné. « Ho! pour » cette fois, dit il, on m'accorde au- » delà de mes vœux ». Mais j'imagine un moyen de reconnoître quel eſt le véritable, je vais parcourir celui-ci; & toi, dit-il à la Briſée, tu feras une recherche exacte dans l'autre. Ils ſe ſéparerent auſſi-tôt. Terſandre parvint, ſans aucun obſtacle, auprès de l'édifice; mais il ne vit point d'entrée, pas une porte, pas une fenêtre qui ne

fût trop élevée ; il ſe déſeſpéroit, lorſqu'un gros chat noir gravit le long du mur. Terſandre le prend par la queue ; l'animal jure, mais enleve notre Chaſſeur, qui entre avec lui dans un appartement ſuperbe, il paſſe d'une piéce dans une autre, & remarque une porte, ſur laquelle il voit ces mots gravés : *Elle repoſe.* Cette inſcription augmente ſa curioſité, il entre... Quel objet frappe ſa vue !... La jeune fille, étendue ſur une pile de carreaux, ſa jambe à moitié découverte par ſa perfection faiſoit bien augurer du reſte... Terſandre chancelle, & va tomber à ſes pieds ; il la contemple avec admiration, il ſent un deſir violent de profiter de l'occaſion qui ſe préſente, & qu'il craint de laiſſer échapper. Prêt à tout entreprendre, la crainte d'éveiller la jeune perſonne le retient encore... Il ſe releve, détourne ſes regards de cet objet enchanteur, & les porte ſur une ſtatue de marbre blanc, qui repréſentoit l'Amour, l'arc tendu ; il ſuit la direction de la fleche, & voit, avec ſurpriſe, qu'elle paroît menacer le but où il aſpire;.... il ne balance plus....

« L'Amour le veut, dit-il; que ſes » décrets ſont pleins de charmes! » Sa main tremblante s'égare, il croit toucher au comble du bonheur; mais à l'inſtant tout diſparoît. Il ſe trouve la main priſe dans un terrier, une morſure très-vive lui fait jetter un cri, il ſaiſit ce qui l'a mordu; & le tirant avec colere, il arrache du terrier la Briſée; car c'étoit lui-même qui, revenu de ſa premiere ſurpriſe, lui parla ainſi: « En vous quittant, Monſieur, j'ai » marché vers ce palais; j'étois prêt » à y arriver, quand j'ai apperçu une » payſanne bien fraîche & de bonne » mine, qui ſe laçoit ſur l'herbe: je » lui ai offert mes ſervices, ma pro- » poſition n'a point paru la choquer: » j'ai voulu bruſquer l'aventure: un » vilain loup, dont je crois voir en- » core la queue, m'a emporté, & m'a » mis dans ce trou, où je ſerois en- » core, ſans vous ». Pendant qu'il racontoit ſon hiſtoire, Terſandre étoit à la recherche de ſes tablettes, il ne les trouva point. Les larmes aux yeux, il fit un retour ſur lui, & dit: « Ha! » je me ſuis laiſſé entraîner par la vio-

» lence de mon amour ; je reconnois
» mes torts... Adorable inconnue !
» offrez-moi le moyen de les réparer. »
Sois ſage, lui dit un gros perroquet, en vôlant au-deſſus de ſa tête. Il promit de le tenter, & continua ſa marche. Comme il traverſoit un grand chemin, il vit une voiture, dont les chevaux s'étoient emportés ; il ſe jette au-devant avec tant de force & d'adreſſe, qu'il parvient à les arrêter. Un jeune homme & une femme très-jolie en deſcendent, & lui témoignent leur reconnoiſſance dans les termes les plus expreſſifs. Ils le preſſent de venir ſe repoſer chez eux, il cede à leurs inſtances : on lui fit une réception éclatante... Notre Chaſſeur fit honneur au ſouper, & remarqua, quand on fut au deſſert, que la maîtreſſe de la maiſon portoit ſur lui des regards enflammés. En ſortant de table, la Briſée lui remit un billet ; il l'ouvre, & lit :
« Je vous dois la vie, mon cœur eſt
» accablé ſous le poids de la recon-
» noiſſance, il a beſoin de s'épancher ;
» ſuivez celle que j'enverrai vous pren-
» dre cette nuit, peut-être trouverai-je
» le

» le moyen de vous prouver qu'un » bienfait n'eſt jamais perdu ». Comme il avoit lu tout haut, la Briſée lui dit : « Irez-vous, Monſieur »? Sans » doute. Hé! pourquoi refuſer quelques inſtants agréables? j'en ai paſſé » de ſi fâcheux »..! Et votre maitreſſe?... » Ma maîtreſſe eſt une ingrate, qui » m'a repris ſon portrait; nous avons » rompu, comme tu vois ». Ha!.. Monſieur, l'objet préſent vous détermine » toujours; croyez-moi, renoncez à » cette aventure; & afin que la Dame » ne perde pas tout, envoyez-moi à » votre place »... N'eſpere pas que je » renonce à mon deſſein : j'irai, & » duſſé-je perdre l'inconnue, je ſatisferai mes deſirs ». La Briſée, ſurpris de voir ſon maître oublier auſſi promptement ſon amour, reconnut, en l'examinant avec attention, qu'il n'étoit pas de ſang-froid, & que la bonne chere, qui n'avoit pas été épargnée, avoit fait effet ſur lui. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il le laiſſa ſeul, dans l'attente du rendez-vous. Une jeune fille vint prendre Terſandre au milieu de la nuit, & le conduiſit dans

une chambre, où, à la lueur d'une petite lampe, il apperçut deux lits.... La femme étoit couchée ſur l'un des deux, & lui fit ſigne de s'approcher doucement. Il treſſaillit, & voulut ſe livrer à ſon ardeur; mais à peine a-t-il fait un pas, qu'il voit ſortir du lit oppoſé une eſpece de ſpectre, qui le touche d'une baguette qu'il tenoit dans ſa main; il s'abîme, & ſent ſon corps ſe diſſoudre & reprendre une nouvelle forme: bref il devient un ours, ſemblable à celui dont il avoit éprouvé le pouvoir. Il déteſte, mais trop tard, ſa fatale imprudence. Il eut le tems d'y réfléchir pendant près de ſix mois qu'il paſſa dans un affreux déſert, où il s'étoit trouvé au moment de ſa métamorphoſe, & où il n'avoit d'autre ſociété que celle des bêtes féroces, qui lui cauſoient ſouvent de juſtes allarmes. Un jour qu'il s'étoit éloigné de ſa tanniere, il entendit à quelque diſtance une meute, & il maudit de bon cœur la chaſſe & ceux qui ſe livroient à cet amuſement barbare. Cependant les chiens l'éventent, le ſuivent, & bientôt le joignent; il en ſa-

criſie pluſieurs à ſa fureur, & il ſe défend avec intrépidité : il eſt bientôt couvert de morſures : au bruit que font les chiens, il voit arriver une troupe de Chaſſeurs ; il reconnoît à leur tête ſon inconnue armée d'un dard qu'elle lui lança avec tant de juſteſſe, que le malheureux ours fut percé d'outre en outre. Il veut lui reprocher tendrement ſa cruauté, mais il ne peut que rugir, & il tombe expirant. ... Un Piqueur (& c'étoit la Briſée) vient pour lui plonger ſon épée dans le cœur, il trace avec ſa patte : *Je ſuis Terſandre.* Ces mots lui ſauverent la vie. « Mon cher » maître ! s'écrie la Briſée, qu'allois-» je faire ! Hé ! qui vous auroit reconnu » ſous ce déguiſement » ? L'infortuné Terſandre ne pouvoit répondre, il ſouffroit des douleurs inouies. La Briſée aimoit ſon maître, mais il étoit bavard ; &, au-lieu de lui chercher des ſecours, il voulut lui conter ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils s'étoient quittés ; mais n'allez pas, lui dit-il, par vengeance, m'étouffer à la moitié de mon hiſtoire. L'ours levant la griffe, fit le ſerment tacite qu'il ne courroit

aucun riſque. Après cette aſſurance, il commença ainſi : « Lorſque je vous » quittai, Monſieur, bien déterminé » à aller voir cette Dame, je penſai » qu'ayant ſon mari, il pourroit en » réſulter une ſcene tragique, & ne » me ſentant pas en état d'être roué » de coups, j'allai prendre l'air dans » les jardins. A leur extrémité, je dé- » couvris un pavillon : la curioſité me » détermina à franchir la muraille » pour aller voir ce que ce pouvoit être; » je réuſſis, je parvins ſans aucune » rencontre fâcheuſe à une petite porte. » Comme je me préparois à l'ouvrir, » on me prit par la main, en me de- » mandant ſi j'étois Terſandre ; à tout » haſard je dis que oui. Ma maîtreſſe » vous attend, me répondit-on. Bon, » me dis-je en moi-même : mon maî- » tre avoit de quoi choiſir. Deux ren- » dez-vous, & dans la même nuit ; il » ne peut contenter les deux. Belles à » la fois, profitons de ſa bonne for- » tune. Je me préparois à vous rem- » placer de mon mieux.... Ne vous » fâchez pas, Seigneur, dit la Briſée, » qui remarqua que l'ours grondoit

» tout bas, & rappellez-vous votre ſer-
» ment; je ſuivis ma conductrice dans
» une petite cour, où elle me dit d'at-
» tendre... Je commençois à trouver
» le temps long, lorſqu'appercevant
» une fenêtre entr'ouverte, je m'en
» ſuis approché.... Ha! Monſieur,
» qu'ai-je apperçu.... une femme...
» une Nymphe.... une Déeſſe ſortoit
» du bain!.... A ces traits, à ſa rare
» beauté, j'ai reconnu l'original du
» portrait que vous m'avez montré;
» mais j'ai vu ce dont vous n'avez pas
» malheureuſement la copie... ce qu'il
» faut voir néceſſairement pour en
» avoir une juſte idée. C'eſt un corps..»!
Il alloit commencer ſa deſcription; mais l'ours, hors de lui-même, devenoit dangereux; il abrégea ainſi: « En-
» fin, Monſieur, pour mon malheur,
» la fenêtre fut promptement refer-
» mée, & dans le même inſtant une
» vôlée de coups de bâtons tomba ſur
» mes épaules; je ne ſais d'ailleurs à
» qui j'en ai eu obligation: car, pen-
» dant cette correction, je n'ai vu per-
» ſonne. La crainte d'un nouvel acci-
» dent m'a fait abandonner ces lieux.

» où j'avois été ſi bien battu : je reve-
» nois, en ſongeant à ce corps, lorſ-
» qu'une main inviſible, après m'a-
» voir bandé les yeux, m'a enlevé &
» dépoſé dans ce déſert. J'ai entendu
» le bruit d'une meute, & j'ai apperçu
» que vous teniez aux chiens... Vous
» ne ſavez que trop le reſte»... Terſandre lui tendit la patte, quand il eut achevé de parler, & le raccommodement parut ſincere. Mais la Briſée, qui n'avoit nulle envie de reſter dans cette caverne, prévint ſon maître qu'il alloit chercher un aſyle moins ſauvage. Le Chaſſeur, chaſſé lui-même, & bleſſé, faiſoit les plus triſtes réflexions; il eſſaya de faire quelques pas, & il tomba de foibleſſe ſur une touffe d'herbes : à peine y eut-il touché que ſes plaies ſe fermerent; il commença dès-lors à ſe conſoler; & voulant eſſayer ſes forces, il prit, à tout haſard, à travers les bois. Lorſqu'il eut fait environ deux-cents pas, une ourſe fort careſſante vint lui faire des avances marquées : quoique très-galant, comme on a pu le voir, il y répondit mal; elle ne ſe rebuta point : petits ſoins,

agaceries, tendres regards... furent vainement prodigués; notre héros ſe rappelloit un peu tard la leçon du perroquet. L'ourſe, piquée de ce refus, voulut obtenir de force ce qu'elle croyoit pouvoir exiger... Terſandre ſe défendit avec le courage que donne la vertu. Pendant ce combat édifiant, cinq ou ſix ours des plus grands, qui avoient ſuivi les traces de la femelle, preſſés par leur paſſion brutale, tomberent ſur le malheureux Terſandre, dont ils étoient jaloux bien mal-à-propos. Il fit tête à ſes ennemis; mais quelle que fût ſa valeur, il alloit céder au nombre, lorſqu'un nuage éclatant de lumiere brilla dans les airs; la levrette chérie en ſortit, & ſe jetta ſur les adverſaires de Terſandre, qu'elle mit en fuite auſſi-tôt: elle s'approcha enſuite, avec notre héros, du nuage, qui les tranſporta dans l'inſtant dans l'iſle des Chimeres, & à l'endroit où il s'étoit trouvé d'abord; il reconnut les deux montagnes, & le palais où il avoit perdu ſa liberté. Il étoit auprès de l'arbre extraordinaire, où il avoit vu tant de choſes; il le toucha

par haſard, & ſe vit dépouillé auſſi-tôt: ſa peau alla garnir les branches de l'arbre déja couvert de poil ſemblable au ſien, & il reprit ſa figure ordinaire. Ravi de cet heureux changement, il entre, ſans perdre un inſtant, dans le palais; rien ne s'oppoſe à ſon paſſage: mais il parcourt vainement tous les appartements, il n'y voit point ſon inconnue.... Il s'arrête enfin dans une gallerie, dont le fond étoit maſqué par un rideau... Il approche, & frémit ſans en ſavoir la cauſe... Enfin il s'écrie: « Que vais-je » faire? Je crains de commettre une » nouvelle imprudence. Objet ſacré » d'un amour exempt de tout deſir, » dois-je tenter de percer ce myſtere?... » Je renonce à te voir, s'il faut que » je te perde encore... ou que ma » témérité te déplaiſe..... » Un vent impétueux ſouffle, & fait trembler le palais. Le rideau, violemment agité, devient un traſparent ſur lequel il lit ces mots: « Ta retenue t'a mérité » l'honneur de tenter une grande en» trepriſe... Si tu n'avois pas vaincu » ta curioſité, tu perdois à la fois ta

» maitreſſe

» maitreſſe & la vie. Apprends ce qui
» te reſte à faire ; au ſommet du ro-
» cher, couvert de glaces, eſt une
» flèche dont la conquête eſt péril-
» leuſe, mais indiſpenſable : ſi tu par-
» viens à l'enlever, tourne auſſi-tôt
» tes pas vers la montagne : un arc,
» qui n'eſt pas moins néceſſaire, te
» coûtera de nouveaux efforts ; reviens
» alors, & je t'en apprendrai l'uſage ;
» pour t'aider à ſupporter tes nom-
» breux travaux, conſidere le prix
» qui t'attend... On te rend tes ta-
» blettes ». Le tranſparent ſe détruiſit auſſi-tôt, & Terſandre étonné ſe trouva entre les deux montagnes. Il marcha vers celle qui étoit couverte de glaces pour ſuivre l'avis de l'oracle ; chemin faiſant, il ouvrit ſes tablettes... Quelle fut ſa joie !... Il ſe vit peint aux pieds de l'inconnue prête à le couronner ; en s'enivrant de ce ſpectacle, qui lui préſentoit l'image d'un bonheur prochain, il ſe trouva ſur le bord d'un précipice, où il ſeroit tombé, tant il étoit préoccupé, ſans des branches auxquelles il ſe retint ; il chercha un paſſage de tous les côtés,

&, n'en trouvant pas, il prit le parti de s'y jetter à tout haſard... Il eſt porté dans ſa chûte par deux chauves-ſouris. Parvenu au fond de cet abîme, il ſe trouve entouré de jeunes filles parfaitement jolies; il les entend qui ſe diſputent l'avantage de déterminer ſon choix; l'une d'elles s'approche, & lui dit: « Jeune étranger... votre » intrépidité vous a ouvert le chemin » de notre pays... Vous êtes le ſeul » homme que la profondeur de nos » abîmes n'ait point effrayé. Le deſtin » vous rend maître de nos perſonnes, » choiſiſſez parmi nous celle que vous » jugerez digne de recevoir vos pre-» miers vœux ». Terſandre, ému juſqu'au fond de l'ame, ne ſavoit comment réſiſter à ces charmantes créatures. Il prit le parti d'éloigner au moins le danger, & il leur répondit: « Dans l'agitation où je ſuis à préſent, » comment pourrois-je faire un choix? » Mes ſens, trop vivement frappés par » tant de charmes, reſtent ſuſpen-» dus... Laiſſez-moi conſidérer en » détail tous les tréſors que vous » m'offrez. J'ai beſoin de repos; de-

» main... je choiſirai ». Elles ſe retirerent, & il entra dans une petite grotte où tout reſpiroit la volupté... Il eſſaya de ſe livrer au ſommeil, mais en vain... le ſouvenir de ces objets charmans maitriſe & remplit malgré lui ſon imagination. Il ſe leve & veut fuir un ſéjour où tout amollit l'ame... Une jeune fille, qui joint à la beauté la plus réguliere tout ce que la fineſſe & les graces ont d'attraits, le retient & s'étend ſur ſon paſſage. « Foule aux pieds, barbare, » lui dit-elle, ces charmes qui n'ont » pu t'arrêter ; je ne veux point ſurvivre à tes mépris. Tu n'es plus diſ» trait par d'autres objets... Conſi» dere, je me livre à tes regards ; » ne me refuſe point ſans y être au» toriſé par la connoiſſance de mes » défauts. Ha ! dit Terſandre éperdu, » ces défauts ſont autant de beautés » qui m'entraînent malgré tous mes » dangers ». Contente de ſes premiers ſuccès, elle veut en tenter de nouveaux : elle accable notre heureux Chaſſeur de careſſes voluptueuſes ; elle lui prend la main, la porte ſur

ſon ſein... L'impreſſion de ſa peau fine & délicate porte un feu dévorant dans les veines de Terſandre. « Sens-tu bat-» tre mon cœur,... lui dit-elle; c'eſt toi » qui rends ſes battemens plus fré-» quens, plus forts »... Notre héros réſiſte encore. La ſéduiſante fille fait un dernier effort. A l'exemple de la Déeſſe de la Beauté, lorſqu'elle força Pâris de lui donner la pomme, elle détache, en rougiſſant, ſa ceinture, & dévoile... « Tu l'emportes, s'écrie » Terſandre! Qui pourroit réſiſter à » ce dernier trait! jouis de ta victoi-» re »! Il porte, ſans y ſonger, la main ſur ſes tablettes, ſon tranſport diminue; il les ouvre, & prend de nouvelles forces, en regardant une image chérie. Il croit voir couler des larmes de ſes yeux; il y porte ſes levres, & dit à haute voix: « Sage in-» connue, je n'adore que toi; par-» donne une erreur que je déteſte; & » toi, Sirene impitoyable, fuis & » n'eſpere pas triompher d'un cœur » que remplit un amour vertueux ». A ces mots, il voit, au lieu de la jeune fille, une vieille dégoûtante, & qui

lui fait horreur. Un brouillard s'éleve; &, lorſqu'il ſe diſſipe, il apperçoit le rocher de glace. Un froid exceſſif ſe fait ſentir : il marche avec la plus grande viteſſe; mais au bout de quelques heures il remarque avec étonnement qu'il eſt toujours à la même diſtance... Il continue de traverſer les vallées & les bois avec auſſi peu de ſuccès. Ennuyé de faire des pas inutiles, il s'arrête; quelques bêtes féroces ſe préſentent, il les combat; & en ayant tué deux, il ſe ſert de leurs peaux pour ſe garantir du froid. Comme, malgré ce ſecours, il en ſouffroit encore, il cherche le moyen de faire du feu; & à l'aide de deux cailloux, il allume quelques feuilles & des branches ſeches; le vent, qui s'éleve, rend le feu plus conſidérable; il gagne les arbres, & devient bientôt un incendie. La forêt, qui entoure le rocher, eſt embrâſée, les glaces qui en couvroient le ſommet, ſe fondent; Terſandre, effrayé du déſordre qu'il a produit, diſtingue à travers les flammes une maſſe énorme, qui paroît s'animer; il voit que le rocher devient

un animal auſſi monſtrueux que lui. L'intrépide Chaſſeur s'avance; deux fois il eſt englouti ſous des monceaux de cendres; il pénetre à travers les débris de la forêt juſqu'aux pieds du monſtre; il découvre la fleche dont il doit ſe ſaiſir; &, malgré les efforts de ſon terrible gardien, il s'en rend le maître: auſſi-tôt l'animal diſparoît. Terſandre tourne ſes pas vers la montagne ardente; . . . il rencontre à chaque pas des foſſés, il les franchit tous; il arrive à un ravin très-profond; une corde offroit un paſſage unique & dangereux, il la traverſe heureuſement. Fatigué, il ſe repoſe ſur l'herbe pour reprendre haleine. . . . Il voit la montagne dans l'éloignement, peu-à-peu il s'apperçoit qu'elle s'avance vers lui; bientôt un bruit horrible ſe fait entendre; des pierres énormes, lancées dans les nues, laiſſent un libre paſſage à des flammes épouvantable... La chaleur devient exceſſive; un dragon planant au-deſſus de Terſandre, lui crie: « Tu peux encore ſauver tes » jours, renonce à conquérir l'arc » qu'un mortel ne peut toucher, ſans

» courir à une mort certaine. « Elle » ne m'effraie pas, dit Terſandre; & » je périrai, ou je ſerai victorieux ». La montagne s'avance toujours, notre héros va à ſa rencontre; les cheveux à moitié brûlés, il pénetre à travers des ruiſſeaux de feu, & découvrant l'arc dans une cage de fer rouge, il écarte les barreaux, & s'en empare, malgré la douleur qu'il reſſent. A l'inſtant même la montagne ſe détruit avec un fracas qui lui fit croire que l'univers rentroit dans le néant, & il ſe trouve dans la gallerie, en face du rideau myſtérieux; des fanfares ſe font entendre, une muſique douce ſuccede à ces bruyans éclats; une voix lui dit: *Regardez*. Le rideau s'ouvre, & il apperçoit l'Ours qu'il avoit bleſſé. Il ne peut cacher ſa ſurpriſe & ſon trouble. « Je ſuis vengé, lui dit le » fier animal. Jouet d'une erreur que » j'ai créée, l'eſpoir de poſſéder ta » beauté chimérique t'a rendu capa- » ble de te vaincre toi-même; re- » tourne dans ta patrie, tes travaux » ſont finis... Profite de cette leçon». Terſandre eſt forcé de céder au ſom-

meil ſubit qui l'accable ; lorſqu'il r'ouvre les yeux, il ſe trouve dans ſon lit ; il ſe leve, reconnoît ſa maiſon, & voit la Briſée dans ſa cour ; il lui ſaute au col. Le Piqueur s'écrie : « On ne » m'a pas trompé ? « Comment, que » veux-tu dire ? « Vous ſavez bien, » Monſieur, que je vous ai laiſſé ours » dans un certain déſert ; je vous » avouerai ſincerement que vous me » faiſiez peur, j'avois réſolu de m'é- » loigner juſqu'à ce qu'il plût à je » ne ſais qui de vous rendre votre » premiere figure, que j'aime encore » mieux. Comme je regardois de tous » les côtés pour découvrir un endroit » habité, un vilain ours, que j'ai » d'abord pris pour vous, m'a dit : » *Que fais-tu là ?* Sans me donner le » temps de lui répondre, il a ajouté : » *Va attendre ton maître.* Il m'a jetté » en même temps du ſable au viſage, » & je me ſuis trouvé ici. Et votre » inconnue, Monſieur, eſt-elle en- » fin ? . . . » Ha ! mon ami, nous avons » ſuivi tous deux une chimere qui » nous a menés loin. Je ne m'en plain- » drois pas, ſi je pouvois au moins

» arracher de mon cœur l'image de
» cette jeune perſonne... J'ai beau
» me dire que ce n'eſt qu'une erreur,
» qu'un vain ſonge.. je ne puis m'em-
» pêcher de l'aimer, comme ſi elle
» exiſtoit réellement. Tu peux don-
» ner mes chiens, je renonce à la
» chaſſe; l'étude de la vertu ſera dé-
» ſormais mon unique occupation ».
Terſandre tint parole; il ne ſortoit preſque plus que pour aller ſoulager des malheureux. Brave, généreux, juſte & modéré, il fuyoit les femmes avec autant de ſoin qu'il les recherchoit auparavant; pluſieurs partis avantageux ſe préſenterent pour lui, la plus riche héritiere de ſa Province étoit du nombre; mais fidele au ſouvenir de ſa chimérique inconnue, il les refuſa tous. Il avoit conſervé les tablettes qui contenoient ſon portrait, il les plaça dans un cabinet dont lui ſeul avoit la clef; il s'y enfermoit des journées entieres; ſon plaiſir étoit de les couvrir de fleurs qu'il renouvelloit ſans ceſſe. Il avoit marqué le jour de cette chaſſe fatale & chere en même temps; un an juſte s'étoit écou-

lé, il ſe ſentit preſſé du deſir de célébrer en quelque ſorte l'anniverſaire de ce grand jour. Il part de grand matin, & parcourt le bois, une groſſe pluie qui ſurvient, l'oblige de ſe retirer ſous une roche... il s'y abandonne à toute ſa tendreſſe, & il parle à ſa maitreſſe idéale, comme ſi elle pouvoit l'entendre & lui répondre. Une voix douce, & qui paroiſſoit toucher à ſon oreille, lui dit: « Ou» blie ta chimérique Beauté,... une » autre t'offre l'immortalité & des » charmes réels & plus puiſſans peut» être. Prononce..., & l'effet ſui» vra dans l'inſtant la promeſſe qui » t'eſt faite... « Je te rends graces, » répond le modeſte Terſandre; laiſſe» moi mon erreur, elle me ſuffit... » Je t'offenſe peut-être; mais... je » la préfere à la réalité que tu m'offres » ſi généreuſement ». A peine a-t-il achevé ces mots qu'il voit à ſes côtés le terrible Ours dont il avoit éprouvé la vengeance. « Ne crains rien, dit » le monſtre, je ne ſuis point ton en» nemi; apprends quelle eſt la cauſe » des épreuves par où tu as paſſé, &

» connois en moi l'Enchanteur *Kako-*
» *braouf*, Souverain de l'iſle des Chi-
» meres. « Monſeigneur, dit reſpec-
» tueuſement Terſandre, recevez mes
» excuſes, & pardonnez-moi le cri-
» me qu'a commis ma main. « Tout
» eſt oublié, mon fils; ce crime étoit
» néceſſaire, il deviendra même la
» ſource d'une félicité dont tes vertus
» t'ont rendu digne... Je puis actuel-
» lement te révéler ce myſtere; mais
» mon hiſtoire eſt abſolument néceſ-
» ſaire à l'intelligence de la tienne;
» je vais t'en faire l'abrégé. Prête-
» moi une oreille attentive ».

Hiſtoire du grand Enchanteur KAKOBRAOUF.

« Nous poſſédons depuis douze-
» mille ans, de pere en fils, l'iſle des
» Chimeres, ainſi nommée, parce
» que les mortels, que le haſard ou
» un ordre exprès du deſtin y conduit,
» ſont le jouet d'une foule d'évène-
» mens chimériques. Mon pouvoir
» eſt ſans bornes dans l'étendue de
» mon Empire; mais au-delà de ſes

» limites, il étoit ſoumis à la puiſſan-
» ce d'un Enchanteur nommé *Suber-*
» *bangros*, dont les Etats étoient voi-
» ſins des miens. Par crainte & par
» politique, je vivois avec lui dans
» une union parfaite en apparence.
» Ma femme mourut en donnant le
» jour à une fille d'une beauté régu-
» liere. Lorſqu'elle eut atteint ſa qua-
» torzieme année, l'Enchanteur me
» fit propoſer de nous réunir à jamais
» en lui donnant ma fille; j'y con-
» ſentis avec joie. Le mariage ne fut
» retardé d'abord que par l'extrême
» averſion que Clyrophis, ma fille,
» avoit pour lui; cependant, ſoumiſe
» à mes volontés, elle alloit obéir,
» lorſque je reçus un billet de Suber-
» bangros, par lequel il me mandoit,
» que des obſtacles qu'il n'avoit pas
» prévus, l'empêchoient de faire le
» mariage projetté; qu'il me prioit
» de me rendre chez lui, pour voir
» encore ſi l'on ne pourroit pas par
» haſard les lever. Piqué d'un refus
» qui me paroiſſoit offenſant, je lui
» répondis qu'il ne falloit plus y ſon-
» ger, & que j'avois d'autres vues

» plus avantageuſes pour ma fille. Je
» m'informai enſuite de ce qui avoit
» pu cauſer ce changement. J'appris
» que ſon projet avoit été de m'éloi-
» gner de mes Etats, ſous prétexte
» de renouer une alliance que je ne
» voudrois pas manquer, & qu'il
» comptoit profiter de mon abſence
» pour envoyer un grand nombre de
» ſes ſujets s'emparer de mon iſle. Je
» devins furieux, en découvrant ſon
» coupable deſſein; & je pris le parti
» de le défier à un combat ſingulier.
» Je le provoquai, il accepta... Le
» vaincu devoit ſubir la loi du vain-
» queur, & ſe rendre à diſcrétion;
» comme nous ne pouvions rien l'un
» ſur l'autre dans nos propres Etats,
» nous choisîmes un terrein étranger.
» Le combat fut très-court, nous nous
» étions preſcrit de n'opérer aucun
» prodige qui pût le retarder. J'eus
» d'abord l'avantage ſur mon ennemi,
» je le terraſſai; mais ſe relevant avec
» fureur, il me ſaiſit, me déſarma! &
» me preſſant contre la terre, il me dit:
» *je ſuis vainqueur, je vais uſer de tous*
» *mes droits.* Il détacha mon carquois,

» en prit une fleche ; & s'emparant
» auſſi de mon arc, il me dit : *Sois*
» *ours, juſqu'à ce qu'un mortel accom-*
» *pli te remette tes armes ; je vais les*
» *placer de maniere à en rendre la con-*
» *quéte au-deſſus de tout effort humain.*
» Comme il achevoit ces mots, le
» Deſtin notre maître parut dans les
» airs, & d'une voix terrible il rendit
» cet oracle : *Arréte, Subeibangros :*
» *ton rival eſt aſſez puni ; il me reſte*
» *à te faire porter la peine de ton crime.*
» *Tu comptois aggrandir tes poſſeſ-*
» *ſions, en y joignant celles de ton*
» *ennemi ; je te prive des tiennes, &*
» *méme de ton pouvoir, pendant le*
» *tems que durera la métamorphoſe de*
» *Kakobraouf. Lorſqu'elle ſera finie,*
» *tu recouvreras ta puiſſance ; mais elle*
» *ſera ſubordonnée à la ſienne : tel eſt*
» *l'arrét du Deſtin. Et toi,* (me dit-il)
» *cherche un homme parfait ; mais,*
» *comme il n'en eſt point, choiſis ce-*
» *lui qui aura le moins de vices. En*
» *conſervant tes droits ſur tes chimé-*
» *riques ſujets, tu peux, par des épreu-*
» *ves répétées, le faire parvenir au de-*
» *gré de perfection néceſſaire a ton déſ-*

» *enchantement.* Ayant ainſi parlé, le
» Deſtin ſe perdit dans les nues au
» bruit éclatant du tonnerre.

» Je me trouvai tranſporté dans
» cette forêt ; je t'y ai vu pluſieurs
» fois, & j'ai penſé que tu pouvois
» être l'homme qui me devenoit né-
» ceſſaire ; je te connus quelques dé-
» fauts, j'entrepris de te corriger ;
» pour donner un motif apparent à
» tes aventures, je me ſuis mis au-
» devant de tes coups. Tranſporté
» dans mes Etats, j'ai fait paroître à
» tes yeux tous les prodiges qui t'ont
» cauſé tant de fatigues & de travaux ;
» les uns ſervoient à te donner l'intré-
» pidité néceſſaire dans l'entrepriſe à
» laquelle je te deſtinois ; les autres
» t'apprenoient à mettre en pratique
» une retenue qui te manquoit. Pour
» te ſoutenir dans les occaſions les
» plus périlleuſes, je t'ai fait voir la
» jeune perſonne dont la beauté t'a
» charmé ; l'envie de mériter ſon ſuf-
» frage & de la poſſéder, t'a fait ten-
» ter la conquête de l'arc & de la
» fleche : elle t'a réuſſi. Ma métamor-
» phoſe devoit finir alors ; mais il

» étoit dit que l'homme qui me pré-
» ſenteroit ſes armes, devoit être
» parfait : tu ne l'étois pas encore.
» Chaſte, intrépide, humain, tu de-
» vois ces précieuſes qualités au deſir
» de plaire à ton inconnue, & à celui
» d'être à jamais heureux dans ſes
» bras. L'année que tu viens de paſſer
» vertueux, ſans aucun eſpoir, t'a
» mérité enfin le titre d'homme ac-
» compli; je le tiens du Deſtin lui-
» même. Il m'apparut hier, & me
» dit: *Terſandre, ayant perſévéré dans*
» *la pratique de la vertu, peut accom-*
» *plir l'oracle; tente cependant de le*
» *ſéduire encore, en lui offrant l'im-*
» *mortalité & la main d'une Intelli-*
» *gence qui l'aime, & qui veut lui faire*
» *partager ſon pouvoir; s'il perſiſte,*
» *il a mérité le prix que tu lui deſtines:*
» *remets-lui l'arc & la fleche, & qu'il*
» *te perce la patte gauche.* J'ai ſuivi
» l'ordre du Deſtin, je t'ai inſpiré le
» deſſein de venir en ces lieux...
» Tiens, ajouta-t-il (en lui préſentant
» l'arc) fais ceſſer ma métamorphoſe».

Terſandre, qui joignoit la modeſtie à ſes autres vertus, ne pouvoit croire qu'il

qu'il fût parfait ; cependant, preſſé par l'Enchanteur, il tira la fleche : à peine eut-elle traverſé la patte, que Kakobraouf parut tel qu'il étoit avant ſon enchantement. Terſandre, tranſporté de cet heureux ſuccès, ſe jetta à ſes pieds, en le remerciant de l'avoir choiſi pour le délivrer. « Je te » dois, lui dit l'Enchanteur, la féli- » cité dont je vais jouir. Afin qu'elle » ſoit entiere, viens recevoir les té- » moignages de ma reconnoiſſance. » Un char ſuperbe paroît auſſi-tôt, il monte avec ſon libérateur ; ils pénetrent dans le centre de la terre avec autant de rapidité qu'ils auroient traverſé les airs ; en peu de minutes ils ſe trouverent dans l'iſle des Chimeres. Terſandre ſoupira en revoyant le palais où il avoit apperçu la Beauté dont ſon cœur étoit toujours rempli ; il dit à l'Enchanteur : « Ha ! Seigneur, c'eſt » ici qu'une erreur ſéduiſante » ... « Non, mon fils, reprit Kakobraouf, » ce n'en étoit pas une ; il eſt tems » de vous détromper : recevez le prix » qui vous eſt dû, & que la main de » ma fille ſoit votre récompenſe ».

En même tems la porte du palais s'ouvre ; il voit Clyrophis s'avancer, & reconnoît en elle ſon inconnue. Terſandre éperdu s'évanouit. Sa valeur & les autres qualités qu'elle avoit remarquées en lui, avoient intéreſſé ſon cœur ; elle s'efforce de rappeller ſon amant à la vie : elle y réuſſit. « Re» cevez, lui dit Kakobraouf (en met» tant la main de ſa fille dans la sien» ne) l'objet d'un amour qui va faire » votre bonheur, & que l'immorta» lité en rende les témoignages éter» nels ». Terſandre embraſſe tour-à-tour les genoux de l'Enchanteur & ceux de ſon incomparable fille. Kakobraouf raſſembla ſur le champ tous les ſujets de ſon Empire ; ils commencèrent une fête que je n'entreprendrai point de décrire, il faudroit pour cela être un des Génies qui en faiſoient partie, & j'en ſuis bien éloigné. Terſandre l'interrompit un inſtant, & dit à l'Enchanteur : « Mon pere, (car je » puis vous nommer ainſi...) il eſt » encore un mortel dont vous pouvez » faire le bonheur...» Je vous en» tends, mon fils, reprit Kakobraouf,

» vous allez le voir paroître ». Il frappa le parquet de ſa baguette ; & une vapeur légere, qui ſe diſſipa bientôt, laiſſa voir la Briſée plongé dans un profond ſommeil ; un nouveau coup de baguette l'en tira, & l'Enchanteur ne put s'empêcher de ſourire en voyant ſa frayeur ; il la fit ceſſer promptement en lui apprenant l'heureux ſuccès de l'amour de Terſandre. Il ajouta enſuite : « Ton attachement pour ton » maître, & le courage que tu as mon» tré dans quelques occaſions, me » font oublier tes défauts ; je veux » que tu reçoives une femme de ma » main ». Kakobraouf fit ſigne alors à une jeune fille de s'approcher. La Briſée fit un cri de joie en reconnoiſſant en elle la payſanne, dont la fraîcheur lui avoit fait impreſſion, lorſqu'il alloit à la découverte du château. Ils furent mariés auſſi-tôt. Terſandre & Clyrophis étoient déja réunis à jamais. Tout ce que la Magie peut créer de plus ſurprenant & de plus voluptueux, fut prodigué pour célébrer cet heureux jour. Ceux qui le ſuivirent, ne furent pas moins fortunés : & les ten-

dres époux, toujours plus charmés l'un de l'autre, ſe rappelloient ſouvent les aventures ſingulieres qui les avoient mis au comble de leurs vœux.

LA
CHATTE MERVEILLEUSE,
OU
LA PUCE A L'OREILLE,

CONTE.

IL y a des incrédules qui doutent des choſes les plus certaines & les mieux prouvées. Un de ces Eſprits-forts s'égayoit un ſoir dans un vieux château aux dépens d'un jeune homme nommé *Candor*, dont la maniere de penſer étoit différente de la ſienne; il trouvoit qu'il eſt plus aiſé de croire que de réfuter: d'ailleurs il avoit remarqué que ceux qui diſent effrontément, *cela n'eſt pas*, n'en donnoient point la preuve convaincante. Il croyoit donc ingénûment... « Quoi! » lui dit *Ranulphe* (c'eſt le nom du » Philoſophe) vous penſez de bonne » foi qu'il eſt des Intelligences qui

» tiennent un certain milieu entre la » Divinité & l'homme... « Et pour- » quoi non ? je n'offenſe ni le Créateur » ni la créature en ayant cette opinion. » Cependant, prouvez-moi d'une ma- » niere ſatisfaiſante que je m'abuſe, » & je ſerai bientôt corrigé ». Il ſe tut. « Vous héſitez ; j'ajouterai donc » qu'il eſt impoſſible d'expliquer une » infinité de traits ſinguliers, mais » authentiques, ſans le ſecours des » Génies ». Le Philoſophe éclata ; & perdant patience, il ſe retira. Le bon Candor, reſté ſeul, alla ſe coucher. Il étoit profondément endormi, lorſqu'il fut réveillé par des miaulemens affreux, il ſe frotta les yeux, s'étendit, & voulut ſe rendormir ; ... mais les cris recommencerent avec tant de force, qu'il ſe leva pour en découvrir la cauſe... En ouvrant ſa fenêtre, il vit ſur la gouttiere une petite chatte blanche couverte de ſang & de bleſſures, qui paroiſſoit expirante ; il étancha ſon ſang, & en prit tant de ſoin que bientôt elle revint... Candor lui fit un couſſin, ſur lequel il l'étendit ; &, ravi d'avoir fait une bonne action,

TAYLOR INST. OXFORD

il ſe coucha lui-même, & dormit d'un ſommeil doux & tranquille. Le lendemain Ranulphe vint lui rendre viſite... à deſſein de renouveller la diſpute de la veille ; il le plaiſanta d'abord ſur ſa pareſſe... « Comment ! » dans le lit à dix heures ; avez-vous » paſſé la nuit dans les bras d'une In- » telligence, ou un Génie malfaiſant » eſt-il venu troubler votre repos par » ſes enchantemens... « Non, Mon- » ſieur, c'eſt cette petite chatte, que » vous voyez, qui en eſt la cauſe ; » elle m'a éveillé par ſes cris, & je » lui ai ſauvé la vie... « Ha, ha, » ha. Je parierois que c'eſt une » Fée... Voyons... « Il s'approcha, & fut égratigné. « Elle n'eſt pas bien- » faiſante, au moins, ajouta-t-il, avec » moins de gaité... « Monſieur, dit » Candor, je ſuis au déſeſpoir de cet » accident ; mais ma chatte, ainſi que » moi, n'aime point les mauvaiſes » plaiſanteries ». Le Philoſophe voulut cependant l'agacer encore, elle lui déchira la main : furieux, il ſe ſaiſit d'un bâton, & voulut ſe venger ; mais l'arme lui tomba des mains, &

diſparut. Candor ne put s'empêcher de lui dire en riant: « Expliquez-moi, » je vous prie, la cauſe phyſique de » cet évènement ». Couvert de honte, il ſe retira. Candor, étonné lui-même, regardoit la chatte avec une admiration mêlée de frayeur; elle ſauta ſur ſon lit, & lui fit, à ſa façon, cent careſſes qui le raſſurerent. Il s'habilla; &, ſuivi de ce petit animal, il rejoignit ſon ami. L'incrédule pâlit en voyant entrer la chatte redoutable... Il pria Candor avec tant d'inſtances de la laiſſer chez lui, qu'il y conſentit; ils allerent ſe promener dans la forêt, où ils s'aſſirent ſur le gazon, en s'entretenant de la chatte. Bientôt ils en virent une ſemblable qui venoit à eux: elle ſauta légerement ſur les genoux de Candor: le Philoſophe s'écria: « Vous avez ſûre-» ment de l'herbe à chat ſur vous; » il n'eſt pas naturel que vous ſoyez » ainſi recherché de ces animaux... « A vous dire le vrai, je ne ſais à quoi » attribuer la préférence qu'ils me » donnent: mais j'en ſuis reconnoiſ-» ſant, & j'aurai ſoin de celle-ci comme

» de

» de l'autre : elle lui tiendra compa-
» gnie ». Candor, ſuivi de ſon ami & de la chatte, retourna chez lui, il chercha par-tout la premiere chatte ; mais il ne put la trouver. « Ceci eſt » fort ſingulier, diſoit Candor ; en » vérité, ſi je n'avois eu la clef ſur » moi, je croirois que cette chatte-ci » eſt la même que j'avois enfermée : » mais par où ſeroit-elle ſortie ? je ne » vois aucun paſſage ». Le Philoſophe avoua qu'il étoit aſſez difficile de le deviner. Candor ſortit, après avoir fermé les fenêtres & la porte pendant toute la journée. Il ſe querella avec l'incrédule Ranulphe ; comme, malgré la différence des opinions, ils étoient amis intimes, ils ſe raccommoderent le ſoir à table ; & quelques raſades les ayant mis en train de diſputer, ils remirent la converſation ſur la Féerie. « J'ai bien lu des con-» tes, diſoit Ranulphe, & j'avoue » que je ne comprends pas comment » on peut perdre ſon tems à écrire des » menſonges qui n'ont aucune utilité, » qui rempliſſent le cerveau de chi-» meres. . . « Mais, mon ami, répon-

» dit Candor, vous prenez pour des » menſonges des vérités reconnues... « Je ſoutiens qu'il n'y a pas même un » mot de vraiſemblable... « Quand » je ſerois d'accord avec vous ſur ce » point, je ſoutiendrois encore que » ces ſortes d'ouvrages ont une utilité » réelle; ils amuſent l'eſprit, & la » morale qu'ils contiennent ſouvent, » tourne au profit du cœur... « En » connoiſſez-vous qui réuniſſe ces » deux avantages?... « Oui, mais » je ne les ai pas préſens à ma mé- » moire; j'en ai beaucoup lu, & n'en » ai retenu aucun. Paſſons dans la » Bibliotheque, & peut-être trouve- » rons-nous de quoi vous ſatisfaire ». Candor prit une bougie, &, ſuivi de ſon ami, il ſe préparoit à y entrer: mais la lumiere s'éteignit; ſans y faire aucune attention, ils la rallumerent, & ſe préſenterent une ſeconde fois... la bougie s'éteignit encore;... ils tenterent de nouveau, mais avec auſſi peu de ſuccès de pénétrer dans la Bibliotheque; ils furent forcés d'y renoncer. Ranulphe dit à ſon ami: « Je » vois qu'on veut me corriger, & voi-

» là deux aventures ſingulieres dans » la même journée; mais il en faudroit » bien d'autres pour me convaincre... » Mon cher Philoſophe, je voudrois, » pour vous punir, qu'un lutin vous » empêchât de dormir cette nuit... » Je les défie tous, & jamais ces Meſ- » ſieurs n'auront cet avantage; pour » être plutôt aux priſes avec celui que » vous m'annoncez, je vais me reti- » rer... « Bon ſoir, mon ami, je vais » vous envoyer la petite chatte blan- » che... « Ho! pour cela non, s'il » vous plaît...». Ils ſe retirèrent cha- cun de leur côté.

Candor, rentré chez lui, careſſa ſa chatte, & s'endormit en rêvant aux évènemens de la journée. Auſſi-tôt que le jour parut, il paſſa chez ſon ami: « Je n'ai jamais paſſé de nuit auſſi tran- » quille, lui cria Ranulphe en l'ap- » percevant; je m'étois bien douté » que vous n'aviez aucun pouvoir ſur » les Eſprits... « Allons, lui dit Can- » dor, il faut prendre notre revanche, » & chercher dans la Bibliothèque ». Ils y entrèrent ſans difficulté; mais ils furent auſſi étonnés l'un que l'autre

de la trouver dégarnie ; il n'y reſtoit pas un volume. Pendant qu'ils ſe regardoient avec embarras, un manuſcrit tomba aux pieds de Ranulphe, qui l'ouvrit & lut : *Aventures du Philoſophe corrigé.* Il regarde & ne trouve que des feuilles blanches : après en avoir tourné pluſieurs, il voit en gros caracteres : *Suite des aventures de Ranulphe & de Candor*, &c. &c... « Hé » bien ! mon ami, ſerez-vous toujours » incrédule. . ? « Un peu plus qu'à » l'ordinaire, répondit Ranulphe ; je » ne ſuis pas auſſi facile à perſuader ; » c'eſt probablement un tour que vous » m'avez joué... « Je vous jure qu'il » n'en eſt rien... « On auroit dû é- » crire au moins quelque choſe ſur les » feuilles vuides ; on n'y a mis qu'un » titre : ha ! cet Eſprit-là n'eſt pas ſor- » cier » ! Comme il parloit ainſi, le manuſcrit fut enlevé, & le Philoſophe reſta pétrifié : reprenant cependant le ton de la plaiſanterie, il dit : « Cou- » rage, Monſieur le Génie, vous ne » ſauriez me faire un plus grand plai- » ſir... « Ma foi, mon ami, dit Can- » dor, j'avoue que votre ſang-froid

» me met hors de moi ; croyez-vous
» encore que j'ai fait diſparoître le
» manuſcrit.... Croyez-vous que...
» Je ne crois rien, mon cher Can-
» dor ». L'incrédule Ranulphe ſortit de la bibliotheque auſſi convaincu qu'auparavant, qu'il n'y avoit ni Fées ni Eſprits, & Candor plus certain que jamais qu'une Intelligence avoit opéré ces prodiges.

Comme ils rentroient dans le ſallon, on apporta deux lettres à l'adreſſe des deux amis ; ils ouvrirent chacun la leur... Ranulphe, après avoir lu la ſienne, remarqua que ſon ami changeoit de couleur : « Qu'avez - vous,
» dit-il à Candor ? Cette lettre paroît
» vous faire une impreſſion bien vive ;
» eſt-elle d'une maîtreſſe...? « Ha!
» mon ami, ſi l'on vous en écrivoit
» autant... vous trouveriez matiere à
» réflexions....: écoutez ce que con-
» tient cette miſſive. Un jeune Che-
» valier doit courir à la gloire, & re-
» cevoir des mains de la Beauté le
» prix de la victoire. Je t'attends, à
» minuit, près de la pièce d'eau qui
» eſt au bout du parc : ſois exact au

» rendez-vous.., « Hé ! parbleu, tu » fais l'étonné, dit Ranulphe ; eſt-ce » que je ne vois pas que cela eſt con- » certé ? Tu perds ton étalage, mon » pauvre Candor... Je ne vous com- » prends pas... Pardonnez-moi, mon » ami, vous avez fait écrire les deux » lettres ; j'en ſuis ſûr... Je vous jure » d'honneur que je n'en avois aucune » connoiſſance : mais enfin, voyons ce » que je ſuis cenſé avoir dicté ». Il prit la lettre, & y lut ces mots : *Philoſophe intrépide..., que rien ne peut effrayer ni convaincre, tu n'as vû que le titre de ton hiſtoire ; accompagne ton ami à l'endroit preſcrit... & bientôt les pages en ſeront remplies.* Ranulphe rioit aux éclats. Candor ne revenoit point de cette étonnante aventure... « Viendrez-vous, Monſieur le rieur, dit-il à ſon ami...? « Oui, j'irai ».

A l'heure marquée, ils s'armerent de pied-en-cap, & ſe mirent en marche. Chemin faiſant, Ranulphe diſoit gaiment : « Je me flatte qu'on va nous » mener au Sabbat ; cela doit faire » grand plaiſir à voir une premiere » fois... Allons, Monſieur l'Enchan-

» teur ; beaucoup d'évènemens, je » vous prie ; je veux que mon hiſtoire en ſoit chargée au point d'effrayer tous les petits enfans ». . . Candor ne prononçoit pas une parole. Arrivés au bord de la pièce d'eau, ils ne virent rien d'extraordinaire. Ranulphe redoubla de gaité... « Ce n'eſt pas aſſez » d'être un Génie, diſoit-il ; il faut en- » core être exact à ſa parole ; quand » on eſt au-deſſus des mortels par ſa » puiſſance, on devroit être exempt » des défauts que l'humanité ſeule » peut faire excuſer : que cela ſoit dit » en paſſant, & ſans vous fâcher... Mais » l'heure du rendez-vous eſt paſſée ; » j'ai fait preuve de bonne volonté, » & je vais attendre la Fée dans mon » lit ; elle viendra m'y chercher, ſi » elle veut ». Le Philoſophe ſe ſentit arrêté par le bras ; &, croyant que c'étoit Candor, il lui dit : « Pourquoi » voulez-vous me forcer de reſter » ici ?... On lui banda les yeux... « Ha, ha ! c'eſt à Colin-maillard que » nous devons jouer cette nuit... ! Suis-moi, lui dit-on d'une voix terrible. Ranulphe, toujours perſuadé

que c'étoit ſon ami, dit : « On ne peut » avoir un ſon de voix plus impoſant, » & qui cependant en impoſe moins, » je vous jure : Candor, dites de vo- » tre voix naturelle combien de temps » ceci durera... « Fort long tems, » répondit-on, d'une voix douce & » claire... Nous ne ſommes pas encore » au bal de l'Opéra ; ceſſez de vous » contraindre : je vous reconnois, » maſque... « Je ne crois pas, répon- » dit la voix »... Le Philoſophe en même temps ſe ſentit enlever par les cheveux : « Ceci paſſe la plaiſanterie, » dit-il ; & je me fâcherai, ſi »... : il commença à ſe repentir un peu de ſes fanfaronnades.. ; il appella Candor.., & Candor ne répondit point... Après avoir voyagé pendant une heure de cette maniere, Ranulphe ſentit qu'il touchoit la terre, & auſſi-tôt on le laiſſa libre... Il reprit haleine un moment, & ſon premier mouvement fut d'ô- ter ſon bandeau... : il ſe trouva dans une eſpèce de cachot quarré ; à chaque angle on voyoit, à la lueur d'une lampe ſépulcrale, une figure épouvantable, armée d'une lance de feu... Quatre

fantômes l'entourerent; & un monſtre, qui jettoit des flammes par les naſeaux, lui fit entendre ces mots : « Inſenſé, tu oſes défier les Génies; » ton crime mérite la mort; on te » laiſſe le choix du ſupplice...; réflé- » chis avant de prononcer »... Les Eſprits diſparurent. Ranulphe, abſorbé dans ſes triſtes penſées, trouvoit que la Philoſophie n'eſt pas toujours une reſſource. « Le choix du ſupplice, ré- » pétoit-il ſouvent...; que m'importe » de quelle maniere je finirai mes » jours...? que réſoudre? quel que » ſoit mon choix, il me mene à la » mort »... Il entendit un grand bruit, les fantômes reparurent. « Hé bien! » lui dirent-ils, à quel ſupplice es-tu » préparé »? Le Philoſophe, ſuivant le ſyſtême d'Epicure, dit : « A mourir » de plaiſir ». Auſſi-tôt on lui remit ſon bandeau, & il ſe ſentit porté fort doucement pendant une autre heure; ce temps expiré, on lui débanda les yeux, & il ſe trouva dans une campagne délicieuſe; une prairie émaillée de fleurs..., conduiſoit à une maiſon, dont les dehors étoient auſſi magni-

fiques que pleins de goût & de délicateſſe. « C'eſt apparemment mon » tombeau, dit le ſage . . . : allons ». Lorſqu'il fut à quelque diſtance de cet édifice, une troupe de Nymphes, à demi-nues l'entourerent, & formerent des danſes; on le porta ſur un brancard couvert de gaze d'or ſemée de diamans: de dix pas en dix pas on renouvelloit les parfums exquis qui brûloient devant lui; de jeunes gens ſemoient des fleurs ſur ſon paſſage; d'autres, par des accords harmonieux, charmoient ſes oreilles... Il parvint de cette maniere dans un appartement, dont tous les meubles étoient commodes & recherchés; on le porta ſur une ſultane, & il fut preſque enſéveli dans les carreaux dont elle étoit garnie. « Tu n'as qu'à deſirer, lui dit un jeune » homme, qui tenoit à la main une » baguette, & dans l'inſtant tes vœux » ſeront remplis...; quel plaiſir veux-» tu goûter »...? Ranulphe ſe diſoit intérieurement: « Je ſuis auſſi embar-» raſſé de ce choix que du premier... » Je veux voir repréſenter une Comé-» die... « Sans ſortir de votre place,

» vous allez être ſatisfait, lui répon-
» dit-il ». Auſſi-tôt le fond de la pièce,
où il étoit, s'ouvre...; la toile ſe lè-
ve..., & la pièce commence...; elle
fut jouée avec une perfection qui eût
enchanté le Philoſophe dans toute au-
tre circonſtance: mais le plaiſir qu'il
prenoit, malgré lui, étoit empoiſonné
par la crainte de la mort qui devoit le
ſuivre...: il finit par bâiller beaucoup,
& deſira d'être ſeul. La ſalle de Co-
médie diſparut alors, & Ranulphe fit
cette réflexion...: « J'ai fait une grande
» ſottiſe; comme Philoſophe, je de-
» vois choiſir une mort prompte, je
» ſerois actuellement dégagé de cette
» enveloppe matérielle, qui m'eſt
» à charge. Je ſais que je n'ai qu'à
» deſirer, &, dès ce moment même,
» je n'ai plus de deſirs. Ha! ſi j'avois
» vécu après cette épreuve, j'aurois
» acquis bien des lumieres, & le pou-
» voir des Fées n'eſt pas la ſeule véri-
» té dont j'aurois reconnu l'exiſtence.
» Je dois mourir de plaiſir...; quel eſt
» celui qui me fera ceſſer d'être plus
» promptement »...? Le Génie, qui
l'avoit laiſſé ſeul, reparut, & lui dit:

« Rappelle-toi qu'il faut que tu t'amu-
» ſes, j'ai reçu l'ordre exprès de te
» diverſifier tes plaiſirs... « Hé bien!
» je veux ſouper avec une jolie fem-
» me ». La gallerie change auſſi-tôt,
& devient ce que l'on connoît ſous le
nom de petite maiſon... Une jeune
perſonne, que l'Amour eût choiſi pour
échauffer l'ame la plus inſenſible, vint
prendre Ranulphe, & le conduiſit dans
un cabinet de glaces, éclairé par cent
bougies... Le Philoſophe eut lieu de
s'applaudir de ſon choix; il ſe jetta
aux pieds de cette femme, & lui dit
avec un tranſport où la Philoſophie
n'entroit pour rien... « O vous! qui
» devez me faire paſſer du bonheur
» au néant, prolongez mon ſupplice...
» il me ſera bien doux d'expirer dans
» vos bras. Ha! que ne puis-je y paſ-
» ſer plutôt une vie longue & fortu-
» née »... Le ſage Ranulphe oublia
ſa triſte aventure; le Philoſophe de-
vint homme ſenſible & amant heu-
reux; il paſſa la nuit la plus délicieuſe.
Le matin, il trouva que ſa maîtreſſe
n'avoit pas autant de perfections :
« elle étoit beaucoup mieux aux lu-

» mieres, diſoit-il...; puiſque je ne » ſuis pas mort de plaiſir hier,.. ce » n'eſt certainement pas à elle qu'eſt » réſervé le funeſte avantage de rece- » voir mes derniers ſoupirs... Une » autre »; ... il n'eut pas le temps d'a- chever... Le Génie enleve la jeune femme, & en ſubſtitue une qui, moins belle, mais plus piquante & plus jolie que la premiere, tira Ranulphe de ſa rêverie... « Ha! la voici, dit-il, c'eſt » elle qui va redoubler & finir à ja- » mais mes plaiſirs ». Il l'accable des careſſes les plus vives, elles triom- phent de ſa réſiſtance. L'heureux Ra- nulphe ſurvécut encore à ſon bonheur.. Il trouva qu'il faiſoit un peu chaud; &, ouvrant une des croiſées du cabi- net, il lui prit un deſir violent de par- courir les boſquets qui s'offrirent à ſa vue: ... il alloit y céder, lorſqu'ac- coutumé à réfléchir ſur ces ſenſations différentes, il ſe dit: « Puiſque cette » aimable perſonne ne me ſuffit pas; » puiſqu'en ſortant de ſes bras, je » puis former des vœux dont elle n'eſt » pas l'objet, je n'ai rien à craindre, » & ce n'eſt pas elle qui »... Le pa-

villon diſparut auſſi-tôt, & il ſe trouva dans les boſquets qu'il avoit apperçus: l'abſence de ſa maîtreſſe ne lui cauſa point de regrets; mais la vue d'une jeune Bergère, vêtue ſimplement, & couronnée de fleurs, lui fit éprouver une joie vive: il alla à ſa rencontre, elle parut interdite, & rougit... Il la prit par la main: « Que vous avez » d'attraits! lui dit le Philoſophe;... » vous effacez entièrement de mon » cœur l'image des Beautés qui l'a- » voient charmé; elles ne m'ont pro- » curé qu'une diſtraction, vous ſeule » pouviez me fixer juſqu'au moment » fatal où je ceſſerai d'être. Que je re- » gretterai des inſtans trop tôt paſſés!.. » Puiſſante Fée, dont j'ai mérité la » colère,... je vais expier mon in- » crédulité;... je vais paſſer de ces » lieux enchantés au ſéjour de la » mort »... Ranulphe ſe réſigna, & fit pluſieurs pas vers le tombeau: il voulut continuer de preſſer ſa fin, mais un étourdiſſement ſubit l'en empêcha... Lorſque le nuage, qui avoit obſcurci ſes yeux, fut diſſipé, il ſe trouva dans les bras d'une autre jeune fille auſſi

jolie que la Bergère, mais dans un autre genre ; il la repouſſa d'abord, ſans jetter les yeux ſur elle, & lui dit d'une voix preſque éteinte : « Re-» tirez-vous,... vous me donnez la » mort ; ... fuyez, & pour jamais, la » malheureuſe victime que l'on cou-» vre de fleurs avant de l'immoler »... Elle obéit... Comme elle s'éloignoit, ſa démarche & ſa taille légère frappèrent le Philoſophe ; il la rappella : « Hé quoi ! vous n'êtes plus la même, » lui dit-il avec un ſon de voix plus » animé ; je ne ſais, mais je ſens que » vous me rappellez à la vie »... Il ſe lève : bientôt il retrouva ſes forces & ſes deſirs. Le dégoût ſuivit encore la jouiſſance, il deſira d'autres objets ; le Génie, qui préſidoit à ſes plaiſirs, lui préſenta ſucceſſivement une foule de Beautés : aucune ne fit impreſſion ſur le Philoſophe. Ennuyé de ces plaiſirs qui ſatisfont les ſens ſans l'aveu du cœur, il dit au Génie : « Abrégez mon » tourment ; la vue de ces objets de-» vient à la longue un ſupplice. Ha ! » c'eſt à l'amitié qu'il appartient de me » faire goûter des plaiſirs réels & purs ;

» c'eſt dans ſon ſein que je veux expi-
» rer... Candor! ô mon ami! viens
» me fermer les yeux... « Tu verras
» ton ami, répondit le Génie; mais
» cette faveur ne peut encore t'être
» accordée. Livré au déſordre le plus
» honteux, il ne te reſte que la ſatiété,
» compagne des faux plaiſirs. Tu te
» croyois ſupérieur aux autres; quel
» fruit as-tu tiré d'une longue & pé-
» nible étude? ... Deſcends dans ton
» cœur, écoute ſes remords, & rou-
» gis de la fin malheureuſe à laquelle
» tu courois par un indigne choix. Ta
» témérité déplacée a été confondue,
» que ton orgueil ſoit humilié: tu
» doutois, on t'a convaincu: tu bra-
» vois un pouvoir que tu devois reſ-
» pecter, & tu as pâli à l'approche du
» ſupplice que tu méritois: tu te fai-
» ſois une fauſſe gloire d'être exempt
» des paſſions communes à tous les
» mortels, & tu t'es livré, ſans remords,
» à des excès honteux... On te laiſſe
» la vie; la crainte de la perdre... t'a
» ſervi de bourreau; ... & tes réfle-
» xions vengeront aſſez celle que tu as
» offenſée... « Quelle eſt-elle? dit le
Philoſophe

» Philoſophe conſterné ; que j'expie » mon erreur à ſes pieds!... « Tu n'as » pas mérité de paroître à ſes yeux ;... » ton ami, plus crédule & plus ſage, » a été plus heureux : regarde, & tu » verras le commencement d'une hiſ- » toire dont tu connois le titre ». Il lui préſenta en même temps le manuſcrit qu'il avoit enlevé de ſes mains dans la Bibliotheque... Ranulphe l'ouvrit, & vit, avec étonnement, tout ce qu'il lui étoit arrivé juſqu'à ce moment... La ſuite de ſon hiſtoire étoit remplie, mais dans un caractere inconnu, il ne put y rien comprendre. « Le temps » pourra t'apprendre à déchiffrer le » reſte, lui dit le Génie; viens, je vais » te donner les moyens d'entendre » cette langue étrangere »... Il le toucha de ſa baguette, & Ranulphe ſe trouva dans un pays inconnu : il vit une petite cabane, il y entra; elle étoit proprement, mais ſimplement meublée; le néceſſaire s'y trouvoit, mais non le ſuperflu : une fontaine d'eau claire offroit une boiſſon ſaine & intariſſable; elle étoit ſituée à mi-côte, & les environs offroient un pay-

ſage agreſte & riche en même temps : les montagnes, qui bordoient l'horiſon, paroiſſoient toucher aux nues. Le Philoſophe parcourut ſa nouvelle demeure ; une ſeule choſe lui manquoit, & c'étoit, à ſon avis, la plus eſſentielle... « Comment ! diſoit-il, je » ſuis ici pour m'inſtruire, & je ne vois » pas un ſeul livre où je puiſſe puiſer » des connoiſſances utiles ». Il vit écrit ſur le mur .... : *La Nature eſt le livre qu'un Philoſophe doit conſulter ; il n'offre que la vérité, & il renferme des problêmes dont la démonſtration réunit à la fois l'agréable & l'utile.* Ranulphe ſentit la force de cette maxime ; il ſe livra en effet à ce genre d'étude : plus il y faiſoit de progrès, & plus il s'y attachoit ; ſes ſuccès faiſoient ſa récompenſe. Il acquit une connoiſſance parfaite des ſimples & des métaux, & découvrit, par leur moyen, une infinité de ſecrets précieux, dont il éprouva les effets ſur les animaux qu'il prit aux pièges ou dans des filets... Il y avoit près d'un an qu'il habitoit ſa cabane, ſans appercevoir les traces d'un ſeul homme.... Il

avoit cependant parcouru tous les environs ; mais les montagnes qui l'environnoient de tous les côtés, étoient ſi eſcarpées qu'il ſe trouvoit dans l'impoſſibilité de porter plus loin ſes recherches. Il faiſoit tous les jours de nouvelles tentatives : ne pouvant réſiſter enfin au deſir de franchir cet obſtacle, il imagina de faire une machine, à l'aide de laquelle il pût gravir ſur les rochers ; ce projet fut exécuté. Après trois mois de peines & de travaux, il en fit l'eſſai, & fut élevé juſqu'à une certaine hauteur ; il ſe tint ferme, &, tirant ſa machine, il parvint à l'établir ſur quelques inégalités de la pierre ; de cette maniere, il fut porté juſqu'à un endroit où la montagne étoit moins roide, il employa ſes forces & ſon adreſſe à pénétrer au travers des ronces qui le déchiroient ; en les écartant, il découvrit une ouverture, d'où ſortoit une épaiſſe fumée ; &, en s'approchant, il diſtingua une vieille femme qui faiſoit brûler des herbes ſur un réchaud ; ... elle jetta les yeux ſur lui, & dit : « Quel mor-» tel oſe pénétrer dans mon aſyle » ?...

Ranulphe lui raconta modeſtement, & en abrégé, par quelle aventure il étoit parvenu juſqu'à cette hauteur... La vieille, radoucie, lui fit pluſieurs queſtions, auxquelles le Philoſophe ne put répondre; il lui marqua ſa douleur, & témoigna le deſir le plus vif d'acquérir des connoiſſances: elle promit de lui donner quelques inſtructions. Ranulphe, abandonnant ſon premier deſſein, reſta ſix mois avec cette femme; ils avoient tous les jours de longues conférences, & le Philoſophe apprit les premiers principes de cette ſcience élevée, qui découvre l'avenir aux yeux du ſage éclairé. Il eût voulu joindre la pratique à la théorie; mais il n'avoit encore aucun pouvoir ſur les élémens: il interrogea la vieille à ſon tour; &, voyant qu'elle ne pouvoit rien ajouter à ce qu'il avoit appris, il réſolut de la quitter. Il lui demanda d'abord qui elle étoit, & depuis combien de temps elle habitoit cette caverne?... « C'eſt, répondit-elle, ce que » je ne puis vous apprendre;... mais » un jour vous pourrez le ſavoir »... Il inſiſta; &, voyant qu'elle perſiſtoit

dans ſes refus, il prit ſon parti; &, après lui avoir témoigné ſa reconnoiſſance, il lui annonça qu'il alloit continuer ſa marche... « Rappellez-vous, » lui dit-elle, les leçons que je vous » ai données: elles vous ſeront néceſ- » ſaires pour acquérir de nouvelles » lumieres ».

Ranulphe continua de marcher avec peine; le ſecond jour, comme il croyoit atteindre le ſommet de la montagne, il remarqua, avec un peu d'effroi, qu'une roche énorme, ſuſpendue ſur ſa tête, paroiſſoit s'ébranler, & menacer de le réduire en poudre; il uſa de ſon ſavoir, & découvrit... qu'il étoit menacé d'un danger réel, mais qui n'avoit aucun rapport à la chûte de cette maſſe énorme; il fit quelques expériences, & conjura le rocher, qui s'ouvrit; un homme portant une longue barbe, en deſcendit: « J'avois pris » cette forme, lui dit-il, pour me » ſouſtraire à tes regards, croyant que » le haſard ſeul t'avoit conduit dans » cet endroit ſauvage; mais j'ai décou- » vert tes projets:... le deſir d'ac- » croître ta ſcience, & de t'élever au-

» deſſus des mortels, t'a fait entre-
» prendre cette route dangereuſe.
» Ton application & ta fermeté méri-
» tent un heureux ſuccès ; je puis te
» faire partager mon pouvoir, mais le
» noviciat eſt rude & difficile. ... « Il
» ne m'effraie point, dit Ranulphe....
« Hé bien ! demain tu commenceras
» tes travaux ». Le vieillard lui rap-
pella, pendant toute la journée, les
principes qu'il avoit reçus de la vieille.
Le lendemain, il lui dit : « Il eſt temps
» de commencer tes épreuves.... É-
» coutez-moi, mon fils ; dans tous les
» états, il faut ſavoir obéir avant d'être
» digne de commander.... Pour gou-
» verner les éléments, il faut d'abord
» en être le jouet ; .... c'eſt à ta con-
» fiance, à ta fermeté, que tu devras
» un prompt ſecours, & l'art d'écarter
» à jamais le danger. Si tu réuſſis, dans
» peu tu ſeras mon égal, & tu me con-
» naîtras ». Auſſi-tôt le Magicien
frappa des mains, & un dragon ailé
ſaiſit le Philoſophe ; il vôla long-tems,
& s'abattit dans une place publique.
Ranulphe ſe vit à l'inſtant même en-
touré de gens dont la figure & le lan-

gage lui étoient inconnus ; ils parurent charmés de le voir, & le conſidererent avec attention. Pluſieurs d'entr'eux s'approchèrent enſuite, & le porterent juſques dans un temple où il vit une ſtatue coloſſale.... Ils commencerent alors un feſtin, où ils choiſirent pour lui les morceaux les plus délicats ; on le ramena enſuite dans une grande cage, où on le laiſſa pendant la nuit. « Quel eſt donc le projet » de ces gens-ci, diſoit le Philoſophe ? » A quoi ces honneurs aboutiront-» ils » ?.... Le lendemain on vint le prendre, & on lui fit faire la même ſtation ; pendant huit jours, on garda le même cérémonial. Le neuvieme, lorſque le ſoleil parut ſur l'horiſon, il entendit de grands cris, & une muſique guerriere ; bientôt il ſe vit au milieu d'une troupe de gens armés qui le tirerent de ſa priſon ; &, après lui avoir lié les mains, le menerent dans une place entourée d'arbres ; on le fit monter ſur un bûcher ; ... auſſi-tôt qu'on l'eut attaché, un homme vétu d'une peau de tigre, & qui ſervoit d'interprète aux autres, lui apprit qu'il alloit

être offert au Dieu de ce pays, dont il devoit appaiſer la colère, l'Oracle ayant déclaré que le ſacrifice d'un étranger pourroit ſeul faire ceſſer d'affreuſes inondations qui déſoloient cette contrée. Le ſage Ranulphe écouta, ſans pâlir, la ſentence prononcée contre lui. On l'exécuta; mille flambeaux communiquerent la flamme au bûcher fatal; elles s'éleverent, & le Philoſophe en ſentit l'effet, mais ne perdit point confiancce: un homme ailé, & d'une figure monſtrueuſe, parut au milieu du feu, & lui cria de renoncer à être admis au rang des Génies, & qu'il lui ſauveroit la vie. L'intrépide Ranulphe fut inébranlable;... il vit alors, au lieu de l'homme qui lui parloit, le vieillard ſon conſeil & ſon guide, qui briſa ſes liens, & lui préſenta une baguette. Le Philoſophe s'en ſervit pour conjurer les flammes qui le dévoroient: un déluge d'eau tomba ſur le bûcher, & l'éteignit: mais le Philoſophe ſe vit menacé d'un nouveau péril; la pluie avoit encore augmenté l'inondation; des torrents d'eau, en ſe rejoignant, formerent une

une mer qui couvrit bientôt de ſon écume les pieds de Ranulphe. Il voulut fuir, mais en vain ; il ſe recommanda au Magicien, qui avoit repris ſa baguette en diſparoiſſant ; mais il parut ſourd à ſa voix : il mit en uſage tout ce qu'il ſavoit pour échapper au danger... L'eau croiſſant toujours, il perdit la terre, & fut emporté par la rapidité du courant. Il lutta contre les flots : enfin le Magicien reparut, & lui dit d'ordonner aux torrens de ſe retirer. Ranulphe obéit, & les eaux rentrerent auſſi tôt dans leurs lits... Une grande partie de ceux qui entouroient le bûcher avoit été noyée, les autres avoient trouvé leur ſalut dans une prompte fuite... Ils furent témoins du prodige que Ranulphe avoit opéré ; ils ſe rapprocherent en tremblant, & tomberent à ſes pieds : le Philoſophe leur pardonna. L'Interprete, qui avoit été aſſez heureux pour échapper au débordement, lui propoſa, de leur part, d'accepter la ſouveraineté de cette Province, & lui apprit qu'il étoit dans une partie inconnue de l'Afrique, habitée par des ſau-

vages voiſins de ceux que l'on nomme *Qua-Qua ;* que le Roi & toute ſa famille avoient été noyés, & qu'ils l'avoient nommé pour lui ſuccéder. Ranulphe lui demanda par quel haſard il pouvoit l'entendre & lui parler. « Je » ſuis étranger auſſi, repartit l'Interprete, le Deſtin m'a conduit ici par » une chaîne d'aventures dont le détail ſeroit trop long : il faut que je » rende votre réponſe aux ſauvages, » qui l'attendent avec impatience. » Acceptez, croyez-moi, l'offre que » l'on vous fait ; vous eſſayerez en » vain de ſortir de ces lieux, & votre » refus pourroit avoir des ſuites fâ» cheuſes ». Ranulphe conſentit à accepter la Royauté, bien déterminé cependant à continuer ſes épreuves quand l'occaſion s'en préſenteroit. Lorſque les ſauvages eurent appris ſa réponſe, ils ſe livrerent à un joie exceſſive, il eut à eſſuyer les cérémonies les plus biſarres ;... ils cracherent dans leurs mains, & lui en barbouillerent le viſage. (On ſait que, dans cette contrée, c'eſt une marque du reſpect le plus profond, & qu'on ne

l'accorde qu'aux Souverains). Fatigué de ces ennuyeuſes & dégoûtantes démonſtrations, il leur fit ſigne de ſe retirer... Il ne retint près de lui que l'Interprete, dont les diſcours l'avoient intéreſſé. « Ne puis-je ſavoir qui vous » êtes, lui dit Ranulphe ; il eſt bien » doux pour moi de trouver, dans un » pays auſſi éloigné, un de mes com- » patriotes : mais comment y avez- » vous pénétré? Ne craignez point de » me faire un détail qui ne peut qu'ê- » tre intéreſſant; je reconnoîtrai votre » confiance, en vous donnant toute la » mienne, & peut-être ne regrette- » rez-vous pas de vous être ouvert li- » brement à moi... « Je conſens, lui » dit l'Interprete, à ſatisfaire votre » curioſité; mais éloignons-nous de » cet endroit, les ſauvages ont les » yeux ſur nous, ils ſeroient jaloux de » vous voir m'entretenir auſſi long- » temps. J'ai, à quelque diſtance, & » ſur le bord de la mer, une *hutte* où » nous pourrons cauſer en liberté... » Allons, dit Ranulphe, je brûle de » ſavoir votre hiſtoire ». Ils ſe mirent en marche ; comme ils étoient à deux

..nts pas du rivage, ils ſentirent une ſecouſſe de tremblement de terre. Le Philoſophe, Magicien & Roi, n'en avoit jamais reſſenti, il fut un peu ſurpris : une nouvelle ſecouſſe, & beaucoup plus violente, le remplit d'effroi:.. elle ſe renouvella, la terre s'entr'ouvrit en pluſieurs endroits, & malheureuſement ſous les pas de l'infortuné Ranulphe qui fut englouti... Oublions ſon malheur pour nous occuper de Candor que nous avons laiſſé exact à ſon rendez-vous, près de la pièce d'eau.

Mon Lecteur ſe rappelle ſurement la chatte blanche qui avoit tant d'affection pour lui ; il doit ſe ſouvenir auſſi qu'il avoit tout fermé avec la plus grande exactitude, dans la crainte de la perdre. Candor croyoit revenir promptement de ſa courſe nocturne ; mais il s'étoit trompé. Il avoit entendu la voix de ſon ami qui l'appelloit, & il n'avoit pu lui répondre ; car, dans le même inſtant, il l'avoit perdu de vue ; il réfléchiſſoit à cet évènement extraordinaire, & donnoit des larmes à ſon enlevement, qu'il attribuoit à

ſon incrédulité, lorſque la chatte favorite ſe préſenta devant lui; . . . il ne put douter que ce ne fût la même: car, pour la reconnoître, il lui avoit mis un collier où ſon nom étoit gravé. « Qui que tu ſois, dit-il à ce petit » animal, je ſuis prêt d'obéir; ap» prends-moi la route que je dois » tenir ». La chatte enfonça ſa griffe dans la baſque de ſon habit; &, marchant ſur les pattes de derriere, elle le conduiſit ainſi vers un gros arbre, où elle monta la premiere; Candor la ſuivit fort long-temps, ſans arriver au haut de cet arbre merveilleux. Il leva la tête; & ne pouvant en appercevoir la cime, il ſe plaignit de l'entrepriſe fatiguante qu'il avoit tentée... La chatte lui fit ſentir auſſi-tôt des ongles, mais légerement & ſans colere; la peur de lui déplaire, redoubla ſes forces, il continua de monter: enfin, au bout de vingt quatre heures, il vit un grouppe de nuages qui, s'entr'ouvrant, lui laiſſerent appercevoir un édifice ſuperbe, porté ſur des colonnes qui paroiſſoient de cryſtal rempli de feu de couleurs différentes. S-

conductrice miaula, auſſi-tôt les portes s'ouvrirent, & Candor étonné ſe vit entouré d'une multitude de chats qui vinrent en cérémonie au-devant de la chatte blanche; elle fit un ſigne, & ils ſe retirerent. Alors elle monta ſur un thrône ſemé de pierres précieuſes, &, ayant fait aſſeoir Candor à ſes côtés, elle ôta de ſa patte droite un anneau d'or, & devint auſſi-tôt une femme d'une beauté parfaite... « Reconnoiſſez en moi la Fée Minette » (dit-elle auſſi-tôt à Candor, qui ne » pouvoit revenir de ſa ſurpriſe); votre confiance en notre pouvoir, & » le ſervice que vous m'avez rendu, » m'ont inſpiré le deſſein de vous élever au-deſſus des mortels... « Quel » ſervice, Madame, vous ai-je rendu... » Rappellez-vous que ce ſont mes cris » qui vous obligerent de vous lever » une nuit, & que vous m'avez trouvé » bleſſée & couverte de ſang; ſachez » que, ſans cet anneau, je ne puis recouvrer ma forme, ni conſerver ma » puiſſance: je l'avois oublié après » m'être métamorphoſée; & lorſque » je me préparois à entrer chez vous,

» un gros chat, me prenant pour un
» animal de ſon eſpece, eſt venu me
» déchirer avec ſes griffes; j'ai cher-
» ché, mais en vain, l'anneau qui de-
» voit me délivrer, & mon ſupplice
» auroit duré long-temps, ſi vous n'é-
» tiez venu à mon aide. J'ai cherché
» les moyens de reconnoître ce bien-
» fait, & je vous ai fait remettre la
» lettre qui contenoit le rendez-vous
» où vous êtes venu. Votre ami a payé
» ſon incrédulité : un Génie l'a fait
» voyager, & il eſt déja convaincu...
» Vous pouvez le revoir, il me reſte
» à vous apprendre à quoi je vous deſ-
» tine. Apprenez qu'au bout du mon-
» de eſt un certain Royaume nommé
» *Manitabongy*. Le Roi de ce pays
» eſt fort de mes amis, & j'ai la plus
» tendre amitié pour Adeline ſa fille,
» qui eſt une Princeſſe accomplie, à la
» naiſſance de laquelle j'ai préſidé;
» en conſultant mes livres, j'ai recon-
» nu qu'elle ſeroit menacée d'un évè-
» nement malheureux dans le cours
» de ſa ſeizieme année... En conti-
» nuant mes recherches, j'ai trouvé
» qu'elle ne peut être préſervée de ce

» danger que par un homme nouvel-
» lement initié dans nos myſteres, ...
» que cet homme ſera expoſé à un
» péril preſſant, & qu'il périra infail-
» liblement, ſans le ſecours d'un Phi-
» loſophe convaincu & revêtu d'un
» pouvoir qui ne peut être que le fruit
» d'une longue étude, & des épreuves
» difficiles & répétées. Vos qualités
» m'ont fait jetter les yeux ſur vous
» pour délivrer la Princeſſe du péril
» qu'elle va courir, & Ranulphe eſt
» celui qui m'a paru propre à remplir
» l'oracle; j'ai chargé un Génie de
» mes parents de l'effrayer d'abord,
» de l'éprouver enſuite, & de l'éclairer
» enfin: ... il remplira mon objet.
» Pour vous, il faut que vous com-
» menciez votre étude; je puis vous
» épargner des longueurs inutiles.
» Dans ſix mois vous ſerez aſſez inſ-
» truit pour commencer votre entre-
» priſe... Mon palais vous ſervira de
» demeure, & je tâcherai de vous dé-
» dommager, par des fêtes, de l'en-
» nui que vous cauſeront les premiers
» éléments d'une ſcience abſtraite, &
» dont les commencements n'offrent

» que des épines ». Candor, flatté que le choix de la Fée fût tombé ſur lui, lui en témoigna ſa reconnoiſſance: elle fit revenir ſes ſujets qu'elle avoit éloignés... Le candidat, ſurpris de voir de jeunes garçons & de jeunes filles, lui demanda pourquoi ils n'étoient plus ſous la figure où ils avoient paru d'abord. La Fée lui apprit que, lorſqu'elle changeoit de forme, tous les Eſprits ſoumis à ſes ordres, prenoient auſſi-tôt la même. Elle chargea pluſieurs de ſes Génies de commencer à inſtruire Candor, pendant qu'elle iroit ſavoir ce qui ſe paſſoit dans le Royaume de *Manitabongy*. Elle partit. Candor, par ſon application, ſe préparoit à la ſurprendre, il fit des progrès ſinguliers ; mais ils furent interrompus cependant pendant quelques jours, & voici comment. La Fée lui avoit laiſſé, en partant, l'entrée libre de tous ſes appartements, elle avoit réſervé ſeulement un cabinet qu'elle avoit fermé... Il ſe paſſa près d'un mois, ſans que Candor eût le deſir d'y entrer ; mais une nuit, échauffé par la longueur du travail, il ſe leva

pour ſe raffraichir, & s'amuſa à examiner les choſes rares dont le palais étoit rempli ; parvenu à la porte du cabinet il ſentit un mouvement de curioſité dont il ne fut pas maitre... « Que renferme-t-il, diſoit le candi» dat ? pourquoi m'empêche-t-on de » le voir ? Je brûle d'éclaircir ce myſ» tere »... Il fit quelques efforts pour enfoncer la porte, mais il ne put y parvenir :... un bruit léger qu'il crut entendre, lui fit regagner auſſi-tôt ſon appartement ;... mais il n'y reſta pas long-temps, il deſcendit ; &, ayant remarqué que les croiſées du cabinet donnoient ſur une terraſſe, il y monta avec beaucoup de peine, &, caſſant une des glaces, il ouvrit la fenêtre, & entra. Il attendit le jour avec impatience ; il parut enfin, & Candor chercha à ſatisfaire ſa curioſité. Il ne vit d'abord que des ſimples, des liqueurs & différents inſtruments. Il étoit prêt à ſortir, lorſqu'il remarqua un tableau couvert d'un rideau, il l'ouvrit, & vit le portrait d'une jeune perſonne parfaitement jolie... « Qu'elle eſt belle, » s'écria-t-il auſſi-tôt ! que l'original

» doit inſpirer d'amour, puiſque la
» peinture ſeule me cauſe autant d'é-
» motion ». . . Il reſta toute la mati-
née à conſidérer ce tableau, il y dé-
couvrit toujours de nouveaux attraits.
« Ha! diſoit-il avec douleur, que
» n'eſt-ce la Princeſſe Adeline; ſi elle
» reſſembloit à ce charmant portrait,
» je braverois tous mes dangers, &...
» je ſerois vainqueur; l'amour com-
» battroit à mes côtés:... pour qui
» vais-je paſſer les plus belles années
» de ma vie dans l'étude & parmi des
» combats? ... Pour une inconnue
» peut-être déſagréable; & quand elle
» ſeroit belle, elle ne peut approcher
» de cette figure accomplie:... non,...
» elle eſt unique: ... il eſt impoſſible
» d'en trouver une qui lui reſſemble...
» Que je ſuis malheureux! Pourquoi
» ai-je voulu pénétrer dans ce lieu?
» C'en eſt fait, je renonce à l'étude...
» à tout ... ſeul dans un déſert: avec
» ce portrait charmant, ... j'oublie-
» rai l'univers... Mais, comment
» tromper la Fée? par où ſortir de ce
» palais enchanté, & gardé par une
» multitude d'Eſprits aëriens, ſur leſ-

» quels je n'ai point de droits... Al-
» lons, il faut attendre que je ſois
» parvenu au pouvoir où j'aſpire ; en-
» ſuite je pourrai peut-être découvrir
» quelle eſt cette admirable perſonne,
» ſans laquelle je ſens que je ne puis
» vivre ». Candor ſortit enfin du ca-
binet, il ne put étudier de toute la
journée... Le lendemain, au lever de
l'aurore, il retourna pour voir le por-
trait enchanteur :... mais quel fut
ſon déſeſpoir, en appercevant qu'on
l'avoit enlevé, & qu'il ne reſtoit que
le cadre... Il répandit des larmes,
& s'abandonna à ſa douleur ;... il
ſembloit qu'il eût perdu le bien le
plus précieux... Il réſolut enfin d'em-
ployer tous ſes moments à acquérir
des connoiſſances. « Je ſaurai, diſoit-
» il, qui m'a ravi ce tableau, & j'em-
» ploierai mon art à triompher de lui...
» Muni de cette peinture ineſtimable,
» je parcourrai l'univers juſqu'à ce que
» la découverte de l'original eût mis
» le comble à mes vœux ». Il reprit
en conſéquence ſes occupations jour-
nalieres, & il étoit déja très-avancé
lorſque la Fée revint... Elle le loua

ſur ſon application, & ſon premier mouvement fut d'ouvrir le cabinet. En y entrant, elle vit que le malheur qu'elle ſoupçonnoit, étoit arrivé... Elle courut, éperdue, retrouver Candor. « Qu'avez-vous fait, lui dit-elle » auſſi-tôt? ... Voilà ce que je pré- » voyois! Ce n'étoit pas ſans raiſon » que je vous avois interdit l'entrée » de cet endroit; ſachez que du por- » trait que vous y avez vu, dépend la » deſtinée de mon amie, ... de la » Princeſſe Adeline... « Quoi! s'é- » cria Candor :... Ah, Dieux! ce » tableau ſi parfait, ſi ſéduiſant, eſt la » reſſemblance de la Princeſſe pour » qui je dois combattre. Madame, » ſoyez certaine de ma victoire;...mon » bonheur ne peut ſe comprendre,... » partagez donc ma joie:... ma raiſon » s'égare;... je me jette à vos pieds,.. » faites-moi partir ſur le champ;... » que je la voie! je ſuis ſon défen- » ſeur :...eſt-il un titre plus glorieux!... » Modérez-vous, lui dit Minette, & » ſachez que votre imprudence a mis » à votre bonheur des obſtacles preſ- » qu'invincibles : écoutez-moi, &

» vous verrez quelles ſont les ſuites » d'une curioſité déplacée. L'intérêt » que je prends à la Princeſſe m'avoit » fait deſirer ſon portrait. Je le gar- » dois avec le plus grand ſoin, & j'y » avois joint un taliſman qui aſſuroit » ſon repos, tant que je l'aurois en ma » poſſeſſion. La crainte de perdre ce » dépôt précieux, me l'avoit fait en- » fermer dans un cabinet enchanté, » dans lequel aucun Génie ne pouvoit » pénétrer que ceux qui dépendent » abſolument de moi, & qui vivent » dans mon palais. En partant, je leur » en interdis l'entrée, ainſi qu'à vous. » J'ai malheureuſement oublié de » répandre le même charme ſur les » eroiſées, ne pouvant ſoupçonner » que vous auriez eu la hardieſſe d'y » pénétrer de cette maniere... Vous » avez rompu une des glaces enchan- » tées, & la perte du tableau me » prouve que quelque Magicien en a » profité; il faut que je voie, ſans » perdre un ſeul inſtant, quel eſt » l'auteur de cet enlèvement ». La Fée fit auſſi tôt pluſieurs conjurations; &, conſultant tantôt ſes livres, &

tantôt un miroir magique, elle lui dit : « Notre malheur eſt bien certain : .. » l'Enchanteur Léophante, en rodant » aux environs de ce palais, a remar- » qué l'ouverture que vous avez faite » à la fenêtre, il eſt entré par ce moyen » dans le cabinet ; &, appercevant le » tableau, il a été vivement frappé » de ſa beauté, & il s'en eſt emparé, » dans l'eſpoir de découvrir quelle eſt » celle dont il repréſente l'image. Il » y parviendra ſans doute, & de-là » naîtront tous les malheurs qui me- » nacent la charmante Adeline... Vous » les avez cauſés, c'eſt à vous ſeul à y » remédier, puiſque le Deſtin vous » déſigne, & que je vous ai mis à por- » tée de travailler à la délivrer ». Candor l'aſſura qu'il s'y emploieroit avec ardeur, & qu'il brûloit de commencer une entrepriſe où ſon cœur conduiſoit ſon bras. Minette lui promit de l'aider de tout ſon pouvoir ; mais elle le prévint que l'Enchanteur ayant pris le taliſman attaché au portrait, il acquéroit un pouvoir ſupérieur au ſien. « Je » puis ſeulement, ajouta-t-elle, vous » faire quelques dons qui diminueront

» au moins vos dangers. Mais il faut
» préalablement que vous ſoyez reçu
» au rang des Génies ; ſans cela, vous
» ne pourriez entreprendre de réſiſter
» à Léophante : dans huit jours, je
» vous préſenterai, & j'eſpere qu'à
» ma conſidération vous ſerez admis
» à exercer librement notre art & nos
» myſteres. Juſqu'à ce jour, vous de-
» vez être ſeul, & ne pas ſortir de l'en-
» ceinte que je vais vous marquer ».
Minette prit alors une eſpece de crayon long d'une aune & demie, & traça des caracteres qui, ſe rejoignant, formerent un rond de quinze pieds de diametre, dans lequel Candor ſe vit contraint de reſter. « N'oubliez pas, lui
» dit-elle encore, que vous vous ex-
» poſez à une pénitence rigoureuſe,
» ſi vous paſſez ces bornes, quel que
» ſoient les objets qui ſe préſenteront
» à vous ; voici des livres & des com-
» poſitions différentes, vous verrez de
» quelle maniere il faut les mêlanger,
» & quelles ſont les paroles qu'on doit
» prononcer pendant cette opération...
» Je vous laiſſe : retenez ſoigneuſement
» ce que vous aurez appris ; car vous
» ſerez

» ſerez examiné avec ſoin, & le défaut » de mémoire, comme le défaut de » connoiſſances, vous empêcheroit » d'être reçu ». Elle diſparut alors, & Candor, reſté ſeul, commença ſon travail. Le premier jour y fut employé ſans intervalle & ſans aucune diſtraction . . . ; le ſecond fut troublé par un accident qui penſa lui faire abandonner ſon poſte . . . : en voulant retirer de deſſus un fourneau une compoſition qui ſervoit à produire des éclairs, il la répandit par mégarde ; auſſi-tôt le feu prit au parquet avec une exploſion terrible . . . Candor, épouvanté, réſiſta quelque temps aux flammes ; mais, ſentant qu'elles le gagnoient, il étoit prêt à ſortir du cercle enchanté, lorſqu'une douzaine de gros chats ſe préſenterent en jurant d'une maniere horrible. Candor en fut effrayé ; &, en reculant, il caſſa une bouteille remplie d'une liqueur qui éteignit le feu dans l'inſtant. Echappé à ce danger, il reprit ſes livres, & continua ſes leçons, ſans interruption, juſqu'au ſeptieme jour. . Se voyant près du terme qui lui étoit marqué, il eut envie d'é-

prouver ſon ſavoir.... Il avoit appris par quel moyen on peut ſe procurer la vue de l'objet que l'on deſire.... Toujours occupé de la belle Princeſſe qui s'étoit emparée de ſon cœur, il travailla à s'en repréſenter l'image; comme il n'avoit point encore l'expérience néceſſaire, il manqua pluſieurs fois ſon opération ; il ne perdit point l'eſpérance, & recommença tant de fois, qu'il réuſſit enfin : un nuage parut, & obſcurcit la chambre où il étoit ; il répéta à haute voix les paroles marquées dans le grimoire, & il apperçut la reſſemblance de la charmante Adeline. Il reſta quelques inſtants à admirer ce qu'il voyoit, peu à peu il ſe ſentit entraîné vers elle par un charme invincible....: il fit un pas, puis un autre. Il crut s'appercevoir qu'elle lui tendoit les bras : à cette vue, il ne fut pas maître de ſon tranſport ; &, n'écoutant que ſon amour, il alloit franchir l'enceinte, lorſqu'une vapeur légere lui déroba cet objet charmant ; il vit la Fée qui, l'arrêtant, lui dit : « Vous alliez vous perdre ; heureuſe-» ment pour vous, les huit jours de

» préparation ſont expirés : vous êtes » libre : mais craignez d'abuſer du » pouvoir que vous devez à votre ap- » plication, il vous nuiroit, au lieu » de vous ſervir. Vous venez de l'é- » prouver vous-même ; une heure plu- » tôt, vous auriez franchi la barriere ; » &, malgré mes ſoins & ma puiſ- » ſance, vous ſeriez tombé dans les » mains de votre rival. Il faut actuel- » lement prendre le bain qui doit pré- » céder votre initiation ». Quatre Génies parurent à l'inſtant, & le plongerent neuf fois dans un baſſin qui étoit fermé d'une grille... Après cette cérémonie, ils le revêtirent d'une robe blanche, où tous les attributs de la magie étoient brodés & relevés en boſſe dans des cartouches de la plus grande richeſſe... Candor ne put ſe garantir d'une légere émotion, lorſqu'il ſe vit prêt à paroître devant la redoutable aſſemblée des Génies & des Fées. A minuit, Minette l'avertit qu'il étoit temps de partir ; elle le fit monter à côté d'elle dans une grande coquille tirée par trois oies ſauvages, qui, en moins de deux heures, les

menerent à l'endroit preſcrit. C'étoit une antique forêt, dont la vue ſeule inſpiroit le reſpect & l'horreur. La Fée le fit deſcendre à deux cents pas du lieu où ſe tenoit le Conſeil : elle lui enjoignit de reſter à la même place, ſans faire aucun mouvement, & elle lui recommanda ſur-tout de ne répondre à aucune des queſtions que l'on pourroit lui faire, juſqu'à ſon retour. Il promit de ſuivre ſes avis, & la Fée ſe rendit au Conſeil. Candor reſta ſeul entre deux gros chênes qui paroiſſoient auſſi anciens que le monde ; il faiſoit clair de lune, & elle étoit alors dans ſon plein. Un gros buiſſon qui ſe trouvoit en face du Récipiendaire, s'agita peu à peu, le mouvement des feuilles ſe communiqua aux branches, & elles rendirent des ſons lugubres qui le firent friſſonner. Le calme & le ſilence le plus profond ſuccéderent à ces accents plaintifs ; enfin il ſortit du centre du buiſſon, une tête effroyable, armée de deux cornes pointues, & ces mots vinrent frapper les oreilles de Candor : « Téméraire,... qu'une Fée » criminelle oſe inſtruire de mes ſe-

» crets !... Quel fruit eſpere-tu tirer » de ton audace ? ... parle : que peux-» tu dire pour te juſtifier ? ... L'aveu » ſincere de tes projets ambitieux » peut ſeule t'éviter la juſte punition » qui leur eſt dûe ». . . Candor épouvanté ſe rappella la défenſe de la Fée, & ne proféra pas une parole. La voix continua d'un ton à effrayer le mortel le plus intrépide. . . « Tu gardes le » ſilence, c'eſt un aveu tacite de ton » crime; tu vas l'expier dans des tour-» ments affreux : mais ne crois pas » être la ſeule victime de tes forfaits. » L'objet de l'amour inſenſé qui te » conduit ici, va partager & redou-» bler l'horreur de ton ſupplice ». Candor fut trahi par ſa tendreſſe ; il s'écria : *Barbare ! reſpectez Adeline !* Auſſi-tôt la lune s'obſcurcit, les chênes furent déracinés par un ouragan impétueux, qui renverſa Candor ſans mouvement & ſans connoiſſance. Lorſqu'il reprit ſes ſens, il ſe vit au milieu d'une foule de Génies montés chacun ſur une bête féroce ; ils en deſcendirent auſſi-tôt, & les terribles animaux firent quelques pas vers Candor ; il ſe

croyoit perdu, lorſqu'il entendit ſa protectrice qui lui demanda qu'on lui fît les queſtions ordinaires. Elle ajouta que s'il ne répondoit pas, ils pourroient le ſacrifier à leur reſſentiment; le plus ancien des Génies prit alors la parole, & queſtionna Candor qui, prenant ſur lui de cacher ſon trouble, ſatisfit à toutes ſes demandes. Il battit des mains. A ce ſignal, des Eſprits de formes différentes apporterent devant le Candidat les graiſſes, les fourneaux & les liqueurs néceſſaires aux épreuves qu'on alloit exiger de lui. Le Génie, qui avoit déjà parlé, continua ainſi. « La théorie ne ſuffit pas, elle » n'eſt rien ſans la pratique; voici de » quoi opérer à volonté différents pro» diges... Tu vois ces animaux, qui » nous ſervent de voitures & de dé» fenſeurs; ils ſont auſſi chargés d'ex» terminer ceux qui, ſe préſentant » aux épreuves, ne peuvent prendre » leurs différentes formes: commence » tes métamorphoſes ». Candor prit ſucceſſivement la figure de différentes bêtes qui étoient préſentes. « Il en » reſte encore une, dit le Génie »

C'étoit préciſément un gros chat que montoit la Fée Minette. Le Candidat, diſtrait par l'aventure du cabinet, avoit négligé ſa leçon ce jour-là; &, l'ayant paſſée, il ſe trouva qu'elle traitoit cette eſpece de métamorphoſe. Il fut forcé d'avouer ſon ignorance ſur cet article. « Tu n'as rien à craindre, lui » dit le Préſident, des animaux dont » tu as pris la reſſemblance : le chat » ſeul peut te nuire, & conſervera » ſur toi un avantage dont ta négli- » gence eſt la cauſe ». Il lui fit produire enſuite pluſieurs enchantements; enfin, ſatisfait de ſa fermeté & de ſes lumieres, il lui dit : « C'eſt aſſez, je » vais aller aux voix : . . . commande » à un de ces animaux de te ramener » à l'endroit où tu as attendu ». Candor ſe fit ramener par un cerf. Il trouva les chênes redreſſés, mais il ne vit plus le buiſſon. Au bout d'une demi-heure, il entendit le bruit d'un ſifflet, & auſſi-tôt le cerf partit à toutes jambes, & le porta au Conſeil. « Vous » êtes reçu, lui dit le Préſident, du » conſentement unanime de l'auguſte » aſſemblée, au rang des Génies de

» la ſeconde claſſe. Votre déſobéiſ-
» ſance, en parlant avant le temps
» preſcrit, vous a privé de l'immor-
» talité. Vous voyez qu'il n'y a pas de
» fautes légeres dans l'état que vous
» embraſſez. Recevez la marque d'a-
» doption ». On lui fit faire le tour de l'aſſemblée, & chaque Génie lui imprima ſon cachet ſur une partie ſecrette de ſon corps; cette cérémonie achevée, ils l'embraſſerent tous; la bonne Fée qui l'avoit préſenté, pleura de joie en lui donnant le baiſer de l'adoption. Le Préſident fit venir alors un faiſceau d'armes, & lui fit préſent d'un bouclier, d'une lance, d'un cimeterre & d'un poignard. Chacune de ces armes avoit une vertu particuliere, & toutes étoient enchantées. Minette y ajouta une écharpe, à laquelle elle avoit attaché le don de plaire & d'être amant fidele. Ce dernier étoit très-eſtimé dans ces temps reculés. Le jour étoit prêt à paroître; un coq chanta, & l'aſſemblée fut auſſi-tôt rompue. Minette ayant à ſes côtés le nouveau Génie, reprit le chemin de ſon palais. En y arrivant, elle lui dit: « Vous

» avez

» avez beſoin de repos, dans deux » jours, vous irez chercher l'Enchan- » teur Léophante ». . . Elle employa ce temps à lui donner les inſtructions néceſſaires pour triompher de ſon rival. Candor brûloit d'envie de ſe trouver aux priſes avec lui. . . L'inſtant arrivé, il partit, & dirigea ſa route vers le Royaume de *Manitabongy* ; il rencontra ſur ſon chemin pluſieurs Génies, auxquels il ſe fit reconnoître, & qui lui promirent leurs ſecours & leurs conſeils contre l'Enchanteur qu'ils haïſſoient tous à cauſe de ſes vices. En effet, Léophante n'étoit connu que par le mal qu'il faiſoit tous les jours ; il ſacrifioit tout à ſes paſſions. Celle des femmes l'emportoit chez lui ſur les autres. Il n'avoit pas aſſez de délicateſſe pour connoître l'amour. Le deſir lui tenoit lieu de ſentiment, & les plus grands crimes ne lui coûtoient rien pour parvenir à ſe ſatisfaire. . . Sa figure monſtrueuſe lui ôtant le moyen de ſéduire, il employoit la force, & devoit ſouvent à l'effroi qu'il inſpiroit, une victoire que l'homme le plus aimable n'eût pas

emportée... Tel étoit l'odieux rival que Candor cherchoit par-tout, eſpérant qu'il ſe rencontreroit ſur ſon paſſage; mais il arriva, ſans l'avoir apperçu, ſur les frontieres du Royaume de *Manitabongy*. Il s'y arrêta,... & voulut ſavoir ce qui s'y paſſoit, auparavant de paroître devant la Princeſſe. Il vit un homme qui conduiſoit deux chameaux, la triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage... Il le queſtionna ſur l'état préſent du Royaume. « Ah ! Mon-» ſieur, lui répondit le payſan, on » voit bien que vous êtes étranger, » puiſque vous ignorez le malheur » qui vient d'arriver... « Quel mal-» heur? dit Candor avec vivacité. « Il » n'eſt pas, reprit le payſan, que vous » n'ayez entendu parler de la fille de » notre Roi, de l'incomparable Ade-» line... Hé bien!... Elle ſe prome-» noit il y a quelques jours, avec les » demoiſelles de ſa ſuite, dans une » petite iſle que la riviere forme au » bout des jardins; un nuage s'arrêta » à quelque diſtance d'elle, & laiſſa » voir un homme qui diſparut après » l'avoir conſidérée avec attention.

» Revenue de la crainte que lui avoit
» cauſé ce phénomène, elle a remonté
» dans le bateau pour rentrer dans le
» jardin ; mais à peine y a-t-elle été,
» que le bateau a été entraîné, & on
» n'en a eu, depuis ce jour, aucune
» nouvelle. Le Roi eſt dans la plus
» vive douleur :... il a promis de don-
» ner ſa fille à celui qui la retrouvera,
» & de ſe démettre, en ſa faveur,
» du Trône & de l'Empire. Pluſieurs
» Princes voiſins de ſes Etats, ſont
» partis pour tâcher de découvrir ſes
» traces, mais en vain juſqu'à préſent.
» Vous voyez que c'eſt avec raiſon
» que le pays eſt dans la triſteſſe ; car
» nous donnerions tous, nos biens &
» notre vie même pour la Princeſſe...
» Si vous l'aviez vu, ... vous penſe-
» riez comme nous... « Sans doute,
» dit Candor, je partage votre dou-
» leur, & je riſquerai tout pour la faire
» ceſſer... Montrez-moi le chemin
» du palais ; je vais trouver le Roi ».
Le payſan lui enſeigna la route. Che-
min faiſant, Candor exhala ſa rage
contre l'Enchanteur. « Barbare ! di-
» ſoit-il, c'eſt toi,... je ne puis en

» douter, qui m'as ravi la Princeſſe... » Tremble. J'irai percer ce cœur rem- » pli de criminels deſirs... Mais s'il » avoit mis le comble à ſon crime, » qui pourroit réparer un ſi ſanglant » outrage? Le cruel peut affliger la » beauté même, & devenir à jamais » l'auteur de ſon infortune... Où eſt- » il?... Peut-être le Roi aura-t-il » appris le lieu de ſa retraite... Mon » art ne peut m'en inſtruire? Il aura » employé toutes les reſſources du ſien » pour ſe dérober à ma vengeance ». En parlant ainſi, Candor arriva au palais du Roi. Il lui fit dire qu'un inconnu deſiroit lui parler... On lui répondit qu'il étoit enfermé, & que, dans ſon déſeſpoir, il ne vouloit parler à perſonne .. « Dites-lui, ajouta Can- » dor, que c'eſt pour la Princeſſe que » je viens m'entretenir avec lui ». On revint à l'inſtant lui dire qu'il pouvoit entrer: dès que le Roi l'eut apperçu, il lui tendit les bras. « Qui que vous » ſoyez, lui dit-il; ſi vous venez me » dire des nouvelles de ma fille, vous » êtes un Dieu pour moi.... « Sire, » reprit Candor, je viens vous rendre

» l'eſpérance, vous reverrez la Prin-
» ceſſe, & ſon odieux raviſſeur tom-
» bera ſous mes coups. La Fée Mi-
» nette, qui nous protége, a reconnu
» qu'un mortel nouvellement admis
» au rang des Génies, pouvoit ſeul
» détourner les malheurs qui vous
» menaçoient. Je viens d'être revêtu
» de ce titre glorieux, je ſerai votre
» défenſeur; &, ſi j'en crois mon cou-
» rage & mes preſſentiments, bientôt
» je tarirai la ſource de vos larmes...
» Vous me rendez la vie, lui dit le
» Roi en le ſerrant dans ſes bras;...
» mais connoiſſez-vous votre ennemi,.
» le raviſſeur d'Adeline »?... Candor lui apprit qu'il en ſoupçonnoit l'Enchanteur Léophante, & lui raconta comment on avoit dérobé le portrait de la Princeſſe. Comme il s'entretenoit ainſi, la Fée Minette parut; elle venoit de ſavoir l'enlèvement d'Adeline, & elle ſe propoſoit de conſoler ſon malheureux pere, & de le prévenir ſur l'arrivée de ſon protégé. Il lui demanda ſi ſon art lui avoit appris où il pourroit trouver l'Enchanteur. Elle lui répondit qu'elle n'avoit pu le ſa-

voir, & qu'elle avoit déja parcouru vainement une partie du globe, ſans rien découvrir. Candor ne pouvant réſiſter à ſon impatience, prit congé du Roi & de la Fée, & partit. Pour s'épargner la fatigue du voyage, il traverſa les airs ſur un cerf-volant. Il s'arrêta dans une terre inconnue; &, comme il n'étoit poſſible qu'à un Génie d'y pénétrer, il eſpéra qu'il y trouveroit ſon rival; une maſſe de terre, nouvellement remuée, augmenta ſon eſpoir; il l'examina avec attention, & ſon art lui apprit que c'étoit un ouvrage ſurnaturel. Il la toucha avec ſa lance, & découvrit une groſſe pierre, elle étoit creuſe; il ſe fit jour, & il y trouva une petite chambre où il n'y avoit que la place d'une perſonne; un mouchoir qu'il vit à terre, excita ſa curioſité; il le prit, & remarqua la lettre initiale du nom de la Princeſſe: cette vue redoubla ſon amour & ſon impatience... Il répéta ce nom chéri avec tranſport, & devint plus ardent encore à ſa recherche; elle fut inutile, le précieux mouchoir, baigné des larmes de la belle Adeline, lui ſervit de

dédommagement ; il le mit ſur ſon cœur... « Tu ſeras déſormais mon » égide, s'écria-t-il ; je ne veux point » d'autre bouclier »... En même temps il ſe défit du ſien ; mais à peine l'eut-il poſé ſur la pierre, qu'il le perdit de vue : il reconnut bientôt que ſon ennemi l'avoit fait enlever ; & le deſir d'acquérir plus de gloire, le fit donner peu de regrets à cette perte... Il ſe tint ſeulement préparé à cet évènement ;... plus il réfléchiſſoit à cette aventure, & plus il ſe fortifioit dans le deſſein de chercher ſon rival dans cette terre éloignée, perſuadé qu'il l'habitoit, & qu'il avoit changé, à ſon approche, la priſon de la Princeſſe. Tout-à-coup une nuit épaiſſe parut occuper une partie de la contrée, dont elle déroboit la vue... L'obſcurité gagnoit par degrés, & bientôt il ſe trouva dans les ténèbres. Il crut entendre des cris, il employa toutes les reſſources de ſon art pour en découvrir la cauſe ; mais les feux qu'il faiſoit naître, étoient auſſi-tôt détruits par un pouvoir ſupérieur au ſien... Une voix menaçante fit entendre ces mots :

« Tu braves ma puiſſance ; apprends à » la reſpecter ; ta foibleſſe me fait pi- » tié. Je veux bien différer un combat » dans lequel j'aurois trop d'avantage ; » mais ne m'oblige pas à te faire » éprouver la force de mes armes... » Songe ſeulement à mieux garder les » tiennes ». La rage de Candor ne ſe peut exprimer. L'obſcurité ceſſa ; en jettant les yeux de tous les côtés, il vit de loin l'Enchanteur, qui ſe perdit dans les airs : il eſſaya de le joindre, mais ſans ſuccès... « Le lâche » me mépriſe, diſoit-il, & me fuit » cependant : au moins, ſi je pou- » vois inſtruire Adeline de mes deſ- » ſeins... Peut-être reviendra-t-elle » dans cet endroit ; j'y vais graver » mon nom & mes projets ». Il écrivit en effet ſur un morceau de marbre, avec la pointe de ſon poignard : *Ne vous livrez pas aux allarmes, on prend votre défenſe ; laiſſez, par tout où vous ſerez tranſportée, des traces qui y marquent votre ſéjour.* Enſuite, ſe rendant inviſible, il reſta à quelque diſtance de cet endroit. Le lendemain, il retourna pour voir s'il ne trouveroit rien

d'écrit... Il lut ces mots : *Qui que vous ſoyez, puiſque vous êtes touché des maux que j'endure, apprenez que le ſeul moyen de les faire ceſſer, eſt de ſoulever la pierre qui me ſert de priſon, vous trouverez un ſouterrein qui conduit au cachot que j'habite, & dans lequel on ne peut pénétrer que de cette maniere : puiſſe votre entrepriſe avoir un heureux ſuccès !* Candor fut tranſporté de ce que ſon projet avoit réuſſi ſi parfaitement, & il ſe hâta de ſe rendre à l'endroit où il avoit trouvé la groſſe pierre. Ayant fait de vains efforts pour l'ébranler, il imagina que ſon écharpe pourroit peut-être l'aider à y parvenir ; il la détacha, & voulut la lier à la pierre ; mais elle fut enlevée auſſi-tôt : comme le bouclier & la pierre ſe briſerent, Candor, qui étoit appuyé deſſus, tomba dans un caveau, où une main de feu lui préſenta une plaque de fer, ſur laquelle il vit en lettres rouges : *Jeune inſenſé ! tu as donné dans le piége que je t'avois tendu. Ce n'étoit pas aſſez pour moi de retenir, par la force de mes enchantements, la plus belle Princeſſe de la terre. Je voulois la*

ſéduire & lui plaire; mon art m'apprit que ton écharpe renfermoit ce don, je t'en ai privé, & je vais triompher avec tes propres armes. Gémis dans cette ténébreuſe demeure de ma victoire & de ta foibleſſe. On ne peut ſe repréſenter le déſeſpoir de Candor, lorſqu'il ſe vit trahi par ſon pouvoir, & forcé de céder à celui de ſon ennemi. Ce qui redoubloit encore ſa rage, étoit la crainte que l'Enchanteur, revêtu de ſa ceinture magique, ne plût, malgré ſa difformité... Il ſe livroit à ſa douleur, & faiſoit des efforts impuiſſants pour ſortir de ſa priſon, lorſqu'il la vit éclairée tout-à-coup, & la Fée Minette, qui parut, remit le calme dans ſon ame, en lui parlant ainſi: « J'ai veillé » à votre conſervation, votre peu d'ex» périence vous a mis dans le plus » grand danger; ſans mon ſecours, » vous reſtiez au pouvoir de Léophan» te, & vous perdiez pour jamais vo» tre liberté & l'eſpoir de rendre Ade» line ſenſible... L'Enchanteur, paré » de l'écharpe dont je vous avois fait » don, alloit recevoir un prix qui » vous eſt deſtiné; mais je me ſuis ap-

» perçue à temps du vol qu'il vous
» avoit fait, & j'ai détruit le charme
» que j'avois attaché à la poſſeſſion de
» cette écharpe. La Princeſſe a reſ-
» ſenti la même horreur, lorſqu'il s'eſt
» préſenté devant elle, & il eſt furieux
» de n'avoir pu conſommer ſes projets
» criminels. Vous avez commis une
» grande imprudence, il en a tiré
» parti, & vous a dérobé le bouclier
» qui vous rendoit invulnérable ; je
» n'ai pu lui ôter cette qualité, il en
» profitera lorſque vous le forcerez à
» ſe meſurer avec vous ». Candor ſen-
tit alors la ſupériorité de ſon ennemi,
& il ſe plaignit de ce que ſes connoiſ-
ſances n'étoient pas plus étendues.
« Conſolez-vous, lui dit Minette, &
» travaillez ; on acquiert tous les jours
» dans cet état, & il n'eſt pas étonnant
» que votre rival, qui l'exerce depuis
» cinq ou ſix cents ans, ait plus de fi-
» neſſe, & l'emporte enfin ſur vous.
» Quoique fort inſtruite, j'ai été aſſez
» long temps ſans découvrir ce que
» vous étiez devenu. Croiriez-vous
» que le ſouterrein où vous êtes, a une
» autre iſſue, & qu'elle va juſque dans

» le Royaume de *Manitabongy*. C'eſt
» par-là que je ſuis venue à votre ſe-
» cours, & c'eſt auſſi par cet endroit
» que vous pourrez ſortir; car l'autre
» entrée, celle par où vous êtes tom-
» bé, eſt condamnée. Je vais vous
» frayer un chemin dans l'intérieur
» de la terre... L'Enchanteur repoſe,
» dans ce moment il ne peut rien ſur
» moi, & il ſe gardera bien de ſe trou-
» ver ſur mon paſſage ». Candor con-
fus ſuivit la Fée, & il revit bientôt la
lumiere. Elle voulut le mener au pa-
lais, mais il refuſa de paroître devant
le pere de la charmante Adeline,
avant d'avoir combattu ſon raviſſeur.
« Ne pourriez-vous, dit-il à la Fée,
» m'aider à voir cette charmante Prin-
» ceſſe : il me ſeroit bien doux de l'aſ-
» ſurer que le plus tendre amour m'a
» fait entreprendre ſa vengeance?...
» Elle le ſait, répartit Minette; je l'en
» ai inſtruite, & je l'ai prévenue en
» votre faveur : ſi vous pouviez re-
» prendre ſon portrait, alors vous la
» verriez, ſans que l'Enchanteur pût
» s'y oppoſer; mais cette entrepriſe
» eſt difficile, car il le porte toujours

» avec lui. Tâchez de découvrir en » quels lieux il s'eſt retiré ; &, ſi vous » pouvez le ſurprendre pendant ſon » ſommeil, vous en triompherez ſans » difficulté ; car, je vous le répete, il » n'a plus de pouvoir alors. Comme » il en eſt inſtruit, il dort le plus ra- » rement qu'il peut : cherchez l'occa- » ſion la plus favorable, il faut que je » vous quitte, & que je retourne au- » près du Roi, dont ma préſence ſeule » peut adoucir le tourment ». Candor mit en pratique tout ſon art pour ſavoir ce que la Princeſſe étoit devenue ; après bien des recherches, il parvint à le découvrir. Léophante avoit fait élever une fortereſſe, qu'il avoit rendue imprenable par la force de ſes enchantements : c'eſt-là qu'il ſe livroit ſans crainte au ſommeil, bien convaincu qu'aucun Génie ne pouvoit y pénétrer. L'amant d'Adeline apperçut du haut des airs cette enceinte redoutable. Sa forme ſinguliere le ſurprit, & lui fit rencontrer des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus. Tout l'édifice étoit couvert d'une eſpece de calotte de fer à toute épreuve ; il en fit le tour, ſans

trouver la plus petite ouverture... Il ſonda avec ſa lance, & découvrit avec joie qu'elle avoit la vertu de pénétrer dans le métal : mais il n'en fut pas plus heureux ; car, en la retirant, l'ouverture qu'elle avoit faite ſe trouva parfaitement refermée ; le métal ſe reproduiſoit auſſi-tôt. Il répéta pluſieurs fois la même expérience, & toujours avec auſſi peu de ſuccès. Enfin, il imagina de laiſſer ſa lance dans le trou, & de ſe gliſſer, par ce moyen, dans l'intérieur de la fortereſſe. Pour y parvenir, il ſe métamorphoſa en puce, & paſſa ſans accident. Il ne penſa plus qu'à ſe rendre auprès de la Princeſſe, en profitant de ſa métamorphoſe pour ſe dérober plus aiſément aux regards pénétrants de l'Enchanteur ; mais il fut arrêté par une nouvelle couverture dont il ne put connoître la matiere : il ſe trouva dans le plus cruel embarras ; car il s'étoit fort éloigné de l'endroit par où il étoit entré, & il ne pouvoit le retrouver... Enfin il prit le parti d'attendre que Léophante ſortît, dans l'eſpoir de profiter de l'ouverture qu'il feroit alors ; il entendit bientôt du

bruit, & une trappe qui ſe leva, lui fit voir l'Enchanteur, qui la referma auſſi-tôt. Candor ſauta vers cette ouverture; &, remarquant la place, il pénétra dans la ſerrure, & ſortit de ce labyrinthe par une infinité de détours; il entra enſuite par une eſpece d'entonnoir, & parvint à une porte d'airain, il paſſa aiſément deſſous; enfin, après avoir traverſé neuf portes ſemblables, défendues chacune par des monſtres de formes différentes, il trouva une dixieme barriere plus impénétrable que les autres: elle étoit formée par une muraille de feu très-épaiſſe, & dont les flammes ne laiſſoient aucun jour par où il pût riſquer de s'élancer... Il renonça pour lors à ſa figure, & ſe changea en ſalamandre; comme cet animal vit au milieu du feu, il le traverſa, par ce moyen, ſans en reſſentir l'effet... Il trouva enſuite une chute d'eau qui, retombant avec violence, offroit un nouvel obſtacle: il ne perdit point courage; &, ſous la forme d'une anguille, il nagea juſqu'à ce qu'il eût trouvé la terre: elle étoit ſemée de pointes de fer

trempées dans les poiſons les plus ſubtils ; il le reconnut, &, devenant oiſeau, il alla ſe repoſer ſur une fenêtre : elle étoit grillée, & les barreaux étoient ſi ſerrés, qu'il fut obligé de ſe métamorphoſer de nouveau en puce pour y paſſer : un dogue monſtrueux, la gueule béante, & les yeux étincelants, défendoit cette entrée. Candor ſauta ſi malheureuſement qu'il tomba dans le goſier de l'animal. Il ne dût ſa vie qu'à ſon extrême petiteſſe ; il s'échappa entre les dents du dogue, & un ſecond ſaut le tira d'affaire. La chambre dans laquelle il ſe trouva, communiquoit à un corridor d'une extrême longueur ; de dix pas en dix pas, il étoit garni par des machines enchantées, dont les unes faiſoient mouvoir des cimeterres & d'autres armes ; les autres, au moindre choc, produiſoient un incendie. Il ſeroit impoſſible d'entrer dans le détail des dangers qui menaçoient ceux qui auroient tenté de s'y faire jour ſous une autre forme que celle que Candor avoit heureuſement priſe... Le Génie, toujours puce, s'arrêta en entendant

dant quelques gémiſſements qui paroiſſoient ſortir des entrailles de la terre. Il reconnut en effet que le bruit venoit directement au-deſſous de l'endroit où il étoit; &, à force d'examiner, il apperçut, à travers une fente, une corde très-longue; il y deſcendit, elle le mena à un eſcalier fort étroit & fort ſombre, qui le conduiſit enfin dans un petit caveau, où il reconnut la belle & ſéduiſante Adeline, plus jolie cent fois que ſon portrait: elle avoit la tête appuyée ſur ſon bras, qu'elle arroſoit de larmes; Candor reſta quelque temps à l'admirer... Heureux par la vue de celle qu'il aimoit, il oublia pendant un moment qu'il pouvoit jouir d'un plus grand bonheur. Elle parut ſortir de la profonde rêverie où elle étoit plongée; &, après avoir eſſuyé ſes pleurs, elle dit, en en répandant encore de nouvelles: « Qu'ai-je fait pour ſubir un » ſort auſſi affreux? En proie aux de- » ſirs fougueux d'un monſtre qui m'inſ- » pire la crainte & l'horreur,... dois- » je paſſer mes beaux jours à lutter » contre ſes efforts criminels? Il croit

» qu'à force de tourments il vaincra
» ma réſiſtance; . . . mais il s'abuſe, &
» la mort la plus cruelle ne me feroit
» pas conſentir à flatter ſes vœux. Je
» n'ai plus d'autres reſſources; . . . le
» tombeau eſt mon unique refuge. Le
» barbare a vaincu le généreux défen-
» ſeur qui s'apprêtoit à me venger. . .
» Couvert de ſes dépouilles, il a voulu
» me faire partager l'horreur de ſa
» victoire. . . Ma protectrice ! pour-
» quoi n'avez-vous pas retenu ſon
» bras ? Vous m'annoncez un défen-
» ſeur, & je le perds, hélas, au même
» inſtant »! Candor attendri, tranſ-
porté, . . . ne put voir plus long temps
Adeline livrée à de fauſſes allarmes,
il reprit ſa forme; &, tombant à ſes
pieds : « Adorable Princeſſe, lui dit-
» il, ceſſez de regretter un vengeur
» que le Ciel vous a conſervé. . .
« Que vois-je! s'écria-t-elle; Quoi !
» vous êtes Candor, & Léophante ne
» s'eſt point baigné dans votre ſang!..
« Non, Madame, il s'eſt dérobé par
» la fuite à ma juſte vengeance, & je
» vis pour le punir & pour l'immoler.
» Comment le bruit de ma mort a-t-il

» pu percer juſqu'à vous... « L'En-
» chanteur, lui répondit-elle, s'eſt
» montré revêtu d'une écharpe & d'un
» bouclier que je ne lui connoiſſois
» pas. Apprenez, dit il, en m'abor-
» dant avec un ſouris cruel, le ſort de
» votre amant; l'inſenſé a payé de ſon
» ſang ſa témérité,... il eſt mort,
» & voici ſes dépouilles... Cette
» écharpe, Madame, a-t-il ajouté,
» doit me rendre bientôt heureux. La
» Fée qui le protégeoit, y avoit atta-
» ché le don de plaire & d'être aimé,
» & je recevrai de votre aveu ce que
» j'aurois obtenu tôt ou tard, car vo-
» tre réſiſtance eſt vaine; vous avez
» reconnu mon pouvoir, craignez
» d'en éprouver les plus terribles ef-
» fets... En parlant ainſi, il me pré-
» ſenta l'écharpe & le bouclier;... je
» ne pus lui cacher l'excès de mon dé-
» ſeſpoir... Je ne doute point, bar-
» bare, lui répondis-je, des excès de
» ta cruauté; je ſuis préparée aux nou-
» veaux tourments que tu me fais en-
» viſager: mais ni ton art déteſtable,
» ni la ceinture dont tu vantes le
» charme, n'auront le pouvoir de dé-

» truire la haine que j'ai pour toi, & » l'horreur que ta vue m'inſpire. Il » devint furieux, &, m'enlevant auſſi- » tôt, il me tranſporta dans cette for- » tereſſe, & m'enferma dans ce ca- » chot... Il a tenté tous les moyens » poſſibles de me faire changer de ré- » ſolution; enfin, il m'a dit: Je ſors; » mais, lorſque je reviendrai, prépa- » rez-vous à m'obéir, ou j'ordonne » dans l'inſtant votre ſupplice, après » vous avoir livré aux Eſprits qui me » ſont ſoumis, & j'épuiſerai ſur vous » tout ce que l'amour outragé peut » inventer de plus cruel... Il a diſparu » en achevant ces mots. Mais, com- » ment avez-vous fait pour pénétrer » juſqu'ici »? Candor lui raconta qu'il avoit été ſucceſſivement puce, ſala- mandre, anguille, oiſeau... Il lui de- manda enſuite où l'Enchanteur met- toit ſon portrait; elle lui apprit qu'il le portoit à ſon bras gauche, & qu'il ne le quittoit jamais. Leur entretien devint plus tendre, & Candor eut la ſatisfaction de ſe voir aimé de la Prin- ceſſe ſans le ſecours de ſon écharpe. Il ne dût qu'à ſa figure & à ſes agréments

naturels l'aveu qu'elle lui fit de ſa tendreſſe. . . Ils s'épanchoient tous deux, lorſque l'Enchanteur ſe fit entendre. Candor, ſans armes & ſans défenſe, ne put que ſe dérober à ſes regards en redevenant puce. La frayeur qu'il eut, lui fit chercher un aſyle dans le ſein de ſa maitreſſe ; mais, malgré ſon amour, gardant la bienſéance, elle ne lui permit de ſe cacher que derriere ſon oreille. . . « J'aurai le plaiſir de » vous entendre, lui dit-elle, & je » ſerai ſûre au moins que vous n'êtes » pas ailleurs ». Léophante parut auſſitôt, il tenoit la lance & le bouclier de Candor ; la fureur éclatoit dans ſes yeux. « On oſe pénétrer dans cette » enceinte redoutable, dit-il; je viens » de reconnoître les armes de mon » rival : mais je ſaurai trouver le té- » méraire, il recevra le prix de ſon » audace ; c'eſt à vos yeux que je vais » lui percer le cœur. Votre ſang, con- » fondu avec le ſien, me vengera de » vos refus & de ſon inſolence. « Fei- » gnez, dit tout bas Candor, & tâ- » chez de lui donner quelque eſpé- » rance. « La Princeſſe ſuivit le con-

» ſeil de ſon amant. « J'ignore, dit-
» elle à Léophante, qui peut, ſans
» mon aveu, tenter de m'arracher d'un
» ſéjour où je pourrois me plaire, ſi
» vous aviez ſu en adoucir l'horreur.
» Ce n'eſt point la crainte du ſupplice
» qui peut fléchir un cœur comme le
» mien; il eût pu s'attendrir, ſi vous
» l'aviez voulu »... Léophante, em-
porté par ſa paſſion, crut devoir à ſon
écharpe cet heureux changement.
« Hé bien! lui dit-il, oubliez mes fu-
» reurs; recevez à l'inſtant les témoi-
» gnages de mon amour, & vous me
» verrez ſoumis à vos moindres volon-
» tés ». Il voulut s'approcher d'elle.
Adeline, toujours conſeillée par Can-
dor, ajouta : « Eloignez cet appareil
» menaçant; eſt-ce les armes à la main
» qu'on fait parler l'amour »? L'En-
chanteur, qui croyoit toucher au com-
ble de ſes vœux, laiſſe tomber ſa lan-
ce, & voulut prendre la Princeſſe dans
ſes bras; ... mais Candor, ſortant de
derriere ſon oreille, & reprenant ſa
figure & ſa lance, porta l'effroi dans
l'ame de Léophante... Il ſe remit
bientôt, &, parant les coups qu'il lui

portoit, il le ſerra de près. Candor s'apperçut que ſon bouclier rendoit ſon rival invulnérable, il voulut le lui arracher; mais il éprouva une attaque ſi vive qu'il ſe battit toujours en retraite juſqu'au corridor des machines. Candor ayant plus d'eſpace, chercha à déſarmer ſon ennemi; il fit tant qu'il ſe ſaiſit du bouclier: mais, en avançant le bras, il reçut un coup furieux dans la poitrine, &, pour comble de malheur, il ſe trouva pour lors au-deſſus d'une trappe qui s'ouvrit & le précipita dans un abyme. Nous l'y laiſſerons pour ſuivre Léophante qui, furieux d'avoir trouvé ſon rival près de la Princeſſe, voulut la punir de s'être jouée de lui; ſon amour augmentant ſa rage, il la ſaiſit; &, après lui avoir porté pluſieurs coups de poignards, il détruiſit l'édifice qu'il avoit créé, & la laiſſa enſévelie ſous ſes débris.

Retraçons-nous le tableau malheureux que nous offrent les deux amis & la Princeſſe; Ranulphe englouti par une ſecouſſe violente, & roulant dans les entrailles de la terre; Candor, par

un enchaînement d'aventures, éprouvant un ſort pareil, & la belle Adeline percée de coups, & enſévelie ainſi que ſon amant. Cependant un Génie & une Fée les protégent : par quelle fatalité les ont ils abandonnés dans le moment où leur ſecours leur étoit le plus néceſſaire ? . . . Il falloit que l'oracle fût accompli ; les arrêts du Deſtin ſont irrévocables.

Le Génie, qui avoit effrayé le Philoſophe, & qui préſidoit à ſon inſtruction, ne l'avoit pas quitté un ſeul inſtant pendant ſes épreuves ; il avoit écrit ſur le mur les paroles que l'on doit ſe rappeller. Il l'avoit guidé dans la recherche des ſimples, dont le mêlange lui avoit fait découvrir les plus merveilleux ſecrets : d'abord, ſous la forme d'une femme ; enſuite, ſous celle d'un vieillard, ils lui avoient communiqué les connoiſſances dont il avoit beſoin pour commander aux élémens. J'ai déja prévenu mon Lecteur que ce Génie, dont le nom m'eſt échappé, étoit parent & ami de la Fée Minette, protectrice des deux amants ; il ſut par elle le danger preſſant où ſe trouvoit

trouvoit Candor, & ſon art lui apprit que cette ſcene tragique ſe paſſoit aux antipodes du lieu où il étoit avec le Philoſophe. Il ne trouva point de moyens plus courts, pour lui donner un prompt ſecours, que d'entr'ouvrir la terre. Candor, par la poſition où il étoit alors, venoit à ſa rencontre. Ils firent chacun la moitié du chemin, & s'arrêterent enſemble au centre de la terre... Le Philoſophe portoit toujours ſur lui les différentes compoſitions dont il étoit l'inventeur; la ſecouſſe qu'il éprouva, lui fit caſſer un flaccon rempli d'une liqueur précieuſe ; il reprit auſſi tôt la connoiſſance qu'il avoit perdue... Un phoſphore brillant, que Ranulphe avoit auſſi dans ſa poche, lui fit appercevoir ſon ami couvert de ſang, & mortellement bleſſé. Il le prit dans ſes bras ; &, uſant d'un baume dont il connoiſſoit les qualités, il en frotta la plaie de ſon ami, qui, au bout de quelques minutes, ſe trouva parfaitement guéri... Quelques gouttes qu'il lui fit avaler, lui rendirent ſes forces ; il reconnut Ranulphe; &, le preſſant contre ſon

ſein, il lui dit : « Vous venez de me » rendre la vie ; mais vous ne ſavez » pas combien elle m'eſt à charge. » Vaincu par l'Enchanteur, j'ai laiſſé » la Princeſſe en proie à ſa fureur : . . . » peut-être, en ce moment, elle ex- » pire au milieu des tourments. O » mon ami ! ſauvons - la, s'il en eſt » temps encore ». Ranulphe lui apprit en peu de mots quel étoit ſon pouvoir, & lui promit de l'employer en faveur de la Princeſſe... « Il n'eſt » point de bleſſures, lui dit-il, qui » réſiſtent au baume précieux dont » vous avez fait l'eſſai ; &, s'il reſte un » ſouffle de vie à votre maitreſſe, je la » lui rendrai ; . . . croyez en ma pa- » role ». En parlant ainſi, ils remontoient vers l'endroit où Candor s'étoit abîmé ; en réuniſſant toutes les reſſources de leur art, ils s'éleverent ſi rapidement, que Candor fit bientôt appercevoir à ſon ami la trappe fatale ; il fallut employer les plus grands efforts pour parvenir à la lever, à cauſe des décombres qui la couvroient. Ils ſe faiſoient jour à travers les débris, lorſque Candor entendit quelques gé-

miſſements ; il s'avança vers l'endroit d'où ils partoient . . . ; &, écartant ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, il découvrit bientôt la malheureuſe Adéline, ſanglante & preſque ſuffoquée. « O » mon ami ! s'écria-t-il ; voyez, elle » eſt mourante ! . . . « Raſſurez-vous, » reprit Ranulphe, vous allez être ſa- » tisfait ». Il employa auſſi-tôt ſon ſecret, qui eut le même ſuccès. La Princeſſe r'ouvrit les yeux, ſes plaies ſe fermerent ; mais, remplie de l'idée de ſon barbare aſſaſſin, elle prit Ranulphe pour lui ; &, s'arrachant de ſes bras, elle lui dit : « Acheve de me » donner la mort ; mais au moins, » dans ces derniers moments, épar- » gne-moi l'horreur de te voir ». Candor, ſe jettant à ſes pieds, la raſſura par ſa préſence. « Connoiſſez, lui dit- » il, votre libérateur ; c'eſt Ranulphe, » il étoit mon ami ; . . . il eſt un Dieu » pour moi, puiſqu'il vous rend la vie. » Mon bras m'avoit trahi ; &, ſans ce » puiſſant ſecours, nous étions tous » deux les victimes d'un barbare ». Adeline lui fit le récit de la fureur de Léophante, dont il avoit vu les cruels

effets... Après avoir donné ſes premiers inſtants à l'amour & à la reconnoiſſance, Candor, commençant à réfléchir, ſentit qu'il n'étoit pas en ſureté dans cet endroit. De concert avec ſon ami, il conſtruiſit un pavillon où il enferma la Princeſſe. Il l'avoit rendu inviſible, & l'on ne pouvoit en approcher, ſans produire une exploſion conſidérable, & qui lui donnoit le temps de vôler à ſon ſecours. Il la quitta pour retourner avec ſon ami à la forteresſe. « L'Enchanteur, diſoit Can» dor, ne peut abandonner ainſi ce » que la Nature a formé de plus beau; » ſa rage un peu calmée, il ſe repen» tira de ſa cruauté; il voudra revoir » ſa victime, en jouir, ou lui donner » des regrets inutiles: il faut qu'il y » reçoive la peine de ſon crime ». Après avoir réfléchi aux moyens d'en triompher plus ſûrement, il dit à Ranulphe: « La Fée Minette m'a appris » que Léophante n'avoit plus de pou» voir, lorſque le ſommeil s'emparoit » de lui; je vais répandre dans les en» virons une poudre qui procure, en » la reſpirant, un aſſoupiſſement au-

» quel on ne peut réſiſter ». Ranulphe applaudit au projet de Candor, & promit de le ſeconder... Ils eurent à peine le temps d'achever cette opération. Léophante, ainſi que Candor l'avoit prévu, n'eut pas plutôt exhalé ſa rage, & cherché à ſe diſtraire dans les bras de quelques infortunées que la crainte lui avoit ſoumiſes, que, jettant les yeux ſur le portrait d'Adeline, il avoit ſenti renaître ſa paſſion pour cette charmante Princeſſe; &, voulant la ſauver, s'il en étoit temps encore, il ſe tranſporta vers les débris ſous leſquels il la croyoit enſevelie. Son rival le découvrit de loin, & n'eut que le temps de cacher, ſous des monceaux de terre, une grande quantité de poudre ſoporative... Il ſe retira enſuite avec Ranulphe, pour attendre l'inſtant favorable. Léophante parcourut d'abord, d'un air ſombre, ces vaſtes débris; enſuite il s'enfonça dans l'endroit où il croyoit trouver Adeline expirante; en remuant, il découvrit la poudre, & ſe ſentit frappé auſſi-tôt; mais, réſiſtant encore, il voulut continuer ſa recherche. Candor, ne pou-

vant contenir ſon ardeur, ſortit de l'endroit où il s'étoit caché, & vint fondre ſur l'Enchanteur ; le combat s'engagea auſſi-tôt. L'amant d'Adeline, voulant triompher ſeul, s'oppoſa au ſecours que Ranulphe vouloit lui porter. L'agitation violente où étoit Léophante, empêchoit la poudre de faire auſſi promptement ſon effet ; il prit cent formes différentes pour échapper à ſon ennemi ; enfin il ſe montra ſous celle d'un chat tigre. Mon Lecteur ſe ſouvient ſans doute que, Candor n'ayant pu, lors de ſa réception, ſe changer en cet animal, on l'avoit prévenu qu'il étoit le ſeul ſur lequel il n'eut point davantage. Il frémit en voyant l'Enchanteur ainſi métamorphoſé, & il fit quelques pas en arriere: ſon rival remarquant ſon effroi, le preſſa plus vivement ; mais, la poudre agiſſant enfin, il chancela, & Candor, d'un coup de cimeterre, lui fit vôler la tête. Il ne vit plus alors que le corps de Léophante, privé de mouvement. Il reprit le portrait, ſa ceinture & ſes armes ; & Ranulphe l'ayant joint, il lui dit : « Vous m'a-

» vez cédé la gloire de triompher ſeul » de mon ennemi ; mais je ne vous en » dois pas moins la victoire & la vie ». Ranulphe partageoit la joie de ſon ami, lorſqu'une exploſion terrible fit trembler Candor que la Princeſſe ne fût menacée d'un nouveau danger. Il ſe hâta de vôler au pavillon ; mais il fut promptement raſſuré en voyant la Fée Minette qui s'apprêtoit à y entrer... Elle vint au-devant de ſon protégé. *Vous avez accompli la prédiction*, lui dit-elle ; *venez recevoir, des mains de la Beauté, le prix de la Victoire.* « Et vous (dit-elle à Ranulphe, en lui » montrant le Génie qui l'avoit inſ- » truit), connoiſſez celui qui vous a » guidé dans toutes vos démarches. » On vous pardonne votre incrédulité » en faveur de votre zele & du bien » que vous avez fait... *Philoſophe* » *intrépide, vous avez été convaincu.* » Vous doutiez de notre pouvoir,... » & vous le partagez... Ce bienfait » vous ſert de récompenſe : elle eſt » digne d'un Philoſophe. Vous jouirez » auſſi du bonheur de votre ami ». Candor, pendant cet entretien, étoit

entré dans le pavillon ; il trouva la Princeſſe preſque évanouie. Le bruit qu'elle avoit entendu, lui avoit perſuadé que l'Enchanteur, vainqueur de ſon amant, s'avançoit pour la rejoindre à lui ; elle penſa ſuccomber à l'excès de ſa joie, en voyant Candor à ſes pieds. « Belle Adeline, lui dit il, » vous n'avez plus d'ennemis : le barbare Léophante eſt tombé ſous mes » coups. L'Amour, le tendre Amour » me devoit la victoire ; mais j'arroſerois de mon ſang le laurier que » j'ai ſu cueillir, ſi je ne recevois de » vos mains la couronne... Mon reſpect avoit impoſé ſilence à ma flamme, j'attendois que mon bras eût » ſeconde vos vœux pour la faire éclater. Cet aveu ne peut vous offenſer ; » les Deſtins avoient arrêté que je » combattrois pour votre défenſe, & » que le don de votre main ſeroit ma » récompenſe. Le Roi votre pere vous » a promis au vainqueur de Léophante... Mais c'eſt de vous ſeul que » dépend mon bonheur... Vous paroiſſez interdite, ... agitée ; ... que » dois-je craindre, ou que puis-je eſ-

» pérer » ? La Princeſſe, attendrie, émue par le diſcours de ſon amant, à qui la ceinture merveilleuſe prêtoit de nouveaux charmes, fut quelque temps ſans pouvoir lui répondre. Enfin, s'efforçant de cacher ſon trouble, elle lui tendit la main. Candor la couvrit de baiſers. « Elle eſt à vous, » dit-elle ; mon cœur, ſans l'arrêt du » Deſtin & l'aveu de mon pere, vous » auroit fait ce don ». Le Génie amoureux crut encore être puce, & je ne ſais ſi la Princeſſe l'eût fait appercevoir de ſa diſtraction, ſans l'arrivée de la Fée, du Génie & de Ranulphe. La bonne Fée reçut les témoignages de la reconnoiſſance des deux amants. Ranulphe remercia le Génie qui l'avoit protégé, & que le ſoin de veiller à l'honneur d'une jeune perſonne qui lui étoit confiée, força de s'éloigner auſſi-tôt. Ils ſe rendirent tous au palais du Roi de *Manitabongy*. Il fut ſi tranſporté de l'arrivée de ſa fille, qu'en voulant l'embraſſer il tomba ſuffoqué. Ranulphe employa encore avec ſuccès ſon divin baume... Le Roi reprit ſes ſens ; mais ſa raiſon s'égara.

Il fut long-temps ſans tenir aucun diſcours ſuivi... Il réuniſſoit les mains de Candor & d'Adeline, celles de Ranulphe & de la Fée. Cette ſituation touchante ſe ſent mieux qu'elle ne peut ſe rendre; enfin, plus modéré, il jouit de la tendreſſe réciproque des deux amants, qu'il unit en leur cédant le ſceptre & la couronne. Le Génie s'en défendit en vain, il le força de les accepter. Candor épouſa donc la Princeſſe; &, ſi l'on en croit l'hiſtoire, elle reçut ſon premier hommage: choſe rare, & qu'on ne peut s'empêcher d'admirer... Quel que fut ſon bonheur, il avoit quelques doutes qui troubloient ſon repos, quand il réfléchiſſoit au temps que la belle Adeline avoit paſſé au pouvoir de Léophante; il trembloit qu'il n'eût, à ſon inſçu, peut-être triomphé de cette charmante perſonne, & cette idée, qu'il ne pouvoit écarter, lui donna quelques nuances légeres de triſteſſe, qui furent remarquées de la Princeſſe; elle lui demanda tendrement ce qui pouvoit l'affliger. Il héſita; enfin il lui fit part de ſes craintes. Elle ſourit,

& l'aſſurant que l'Enchanteur n'avoit attenté qu'à ſa vie, & qu'elle avoit ſu mettre un frein à ſes deſirs en le menaçant de ſe percer le cœur à ſa vue, s'il ôſoit les faire éclater, elle remit la paix dans ſon ame. Ils étoient ſeuls pendant cette explication, elle dura quelque temps ; Candor la termina par les plus tendres careſſes. Il venoit d'être uni à celle qu'il aimoit ; ... elle le payoit de retour : un nœud ſacré légitimoit ſa flamme, ... il uſa de ſes droits ; & quand ils rejoignirent la Fée, Candor, guéri de ſes ſoupçons, avoit éprouvé que ſon incomparable épouſe n'avoit perdu que ſon repos pendant ſa captivité. La Fée Minette, prête à quitter les nouveaux époux, remit un livre à Ranulphe ; il l'ouvrit, & lut ſon hiſtoire. « Vous » voyez, lui dit-elle, *que les pages* » *en ſont remplies* ; c'eſt à vous à en » juſtifier *le titre*, en faiſant tout le » bien que votre pouvoir vous met à » portée d'exercer. ... Reliſez quel- » quefois ce manuſcrit ; le récit im- » partial de vos erreurs & de vos fau- » tes vous empêchera d'en commettre

» de nouvelles ; car les Génies n'en » ſont pas exempts ». Pendant qu'elle parloit ainſi, le Philoſophe, frappé de ſa beauté, la regardoit avec admiration ; il ſentoit un trouble qui lui étoit inconnu. « Ha ! Madame, dit-il » à la Fée, vous m'éclairez par vos » ſages avis, ils me ſerviront de gui- » des ; que ne ſuis-je à portée de les » recevoir à chaque inſtant » ! Il s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit. Mais Minette, qui liſoit dans ſon ame, le preſſa d'achever ; il ſe jetta à ſes genoux, & lui avoua qu'il ſe trouveroit le plus heureux de tous les Génies, s'il uniſſoit ſon ſort au ſien. Ranulphe étoit aimable, & d'une figure faite pour plaire... Candor & la Princeſſe s'unirent à lui pour engager la Fée à lui donner ſa main ; elle ne pouvoit rien leur refuſer, & d'ailleurs il ne lui avoit point déplu dès le premier moment. Elle feignit cependant de réſiſter encore. « Vous voulez, » leur dit-elle, que j'épouſe un incré- » dule, qui m'a dit des injures avant » de me connoître ; un Philoſophe qui » n'a pas rougi de paſſer ſucceſſive-

» ment dans les bras de vingt Beautés » différentes qu'on a fait paroître à ſes » yeux. « Ha! Madame, s'écria Ra- » nulphe, ceſſez de me reprocher des » défauts que j'ai abjurés cent fois. » L'amour, auſſi violent que ſubit, » qui m'anime pour vous, doit vous » répondre de ma conſtance & de mon » cœur; que je perde à jamais le pou- » voir dont je ſuis revétu, ſi je trahis » la foi que je jure à vos pieds!... « Je » ne puis conſentir à vos vœux, lui » répartit Minette, ſans le conſente- » ment unanime des Génies & des » Fées; il faut auſſi que vous paroiſ- » ſiez devant eux, & que vous rece- » viez la marque d'adoption: je vais » les prévenir; &, s'ils approuvent » cette union, je crois que vous n'au- » rez plus aucun obſtacle à redouter ». Elle diſparut alors, & laiſſa Ranulphe exprimer ſa joie, & attendre le ſuccès de ſes eſpérances: elles ne furent point trompées;... A la premiere aſ- ſemblée, Candor, qui y tenoit place pour la première fois, préſenta ſon ami; il fut reçu comme il l'avoit été lui-même; enſuite on délibéra quel-

que temps ſur le mariage propoſé, & il fut réſolu que Minette épouſeroit Ranulphe, mais de la main gauche, n'étant pas fils de Génie. A cela près, il n'en fut pas moins heureux. Il s'entretenoit ſouvent avec ſon ami de ſon bonheur, & Candor l'interrompoit pour lui parler du ſien... Ils admiroient par quels moyens ils étoient parvenus à cette félicité pure dont ils jouiſſoient. Ranulphe, plus Philoſophe que jamais, mêloit beaucoup de morale à ſes réflexions; mais il ſavoit auſſi la mettre en pratique... Un jour ils eurent envie de revoir ce château, théâtre de leurs premieres aventures... « C'eſt le berceau de » notre bonheur, diſoit Ranulphe »... « Hé bien! mon ami, dit Candor, al- » lons lui rendre viſite; il y a long- » temps que je deſire de le revoir ». Ils partirent ſans en avoir prévenu la Fée ni la Princeſſe; ils vouloient leur laiſſer ignorer cette partie; &, craignant que l'amour ne les empêchât de ſe livrer tout entiers à l'amitié, ils avoient réſolu de ſe ſéparer d'elles pour y philoſopher à leur aiſe pendant

quelques jours. Ils parcoururent tous les appartements ; ils s'arrêtoient à chaque pas. « C'eſt ici, diſoit l'un, » que commença notre querelle » .. « C'eſt-là, reprenoit l'autre, que ma » chere Minette m'a puni de mon in- » crédulité, en faiſant diſparoître le » bâton que je comptois employer à » ma vengeance ». Ils paſſerent enſuite à la Bibliotheque, & ils retrouverent les livres qui avoient diſparu :... nouvelles réflexions ſur l'aventure de la bougie éteinte & du manuſcrit enlevé. . . Ils allerent enfin ſe promener dans la forêt. Arrivés à l'endroit où la petite chatte avoit paru, Candor, qui n'avoit point oublié la plaiſanterie de Ranulphe, lui dit : « Sans le ſecours » de l'herbe à chat, vous avez ſu fixer » Minette ». Après s'être égayés de cette maniere, ils retournerent au château ; mais quel fut leur étonnement en trouvant à ſa place un palais illuminé, & tous les apprêts d'une fête champêtre. Ils reſterent quelque temps ſans revenir de leur ſurpriſe... « Quel » prodige, ſe dirent-ils auſſi-tôt ! qui » peut avoir opéré cette merveille » !

Ils entrerent; ... l'art paroiſſoit s'être ſurpaſſé pour faire de ce palais un ſéjour enchanté. Candor apperçut deux tableaux qu'une gaze légere déroboit à leurs regards; ils la découvrirent, & reconnurent chacun l'image chérie de leurs épouſes. Comme ils ſe regardoient avec le plus grand embarras, ils entendirent derriere eux des éclats de rire; &, ſe retournant, ils virent Adeline & la Fée qui leur dirent: « Nous nous ſommes vengées; vous » nous fuyez en vain: votre projet » nous étoit connu; &, puiſque ce » lieu vous plaît, nous avons raſſem- » blé tout ce qui peut contribuer à » vous le rendre plus agréable encore ». Les deux amis, attendris, pour toute réponſe, tomberent dans les bras de leurs charmantes femmes.

Comme leur vie n'offre plus que des évènements ordinaires, mon Lecteur permettra que je les laiſſe dans cette ſituation voluptueuſe, & que je termine ainſi leur hiſtoire.

Fin de la premiere Partie.

CONTES
DES FÉES,
NOUVELLES,
&c. &c. &c.

SECONDE PARTIE

CONTES
DES
FÉES,
NOUVELLES,
&c. &c. &c.

LE TOUT

DÉDIÉ A LA VOLUPTÉ.

PAR M. DE V*** DE G*****.

A AMSTELDAM;

M. DCC. LXXVI.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE.

NOUVELLE.

O Vous qui cherchez le bonheur ! attendez-vous à eſſuyer les plus rudes épreuves avant d'y parvenir. C'eſt à travers une foule d'obſtacles & de dangers, que l'on parvient aux lieux où il a fixé ſon temple. Je l'habite aujourd'hui : mais mon lecteur verra, par mon exemple, que le chemin qui y conduit n'annonce pas toujours un terme auſſi flatteur.

J'épargne à ceux qui me liront les

détails minutieux d'une enfance qui ne peut mériter leur attention. Je paſſerai rapidement au moment plein de charmes où je connus l'amour.

J'avois vingt ans ; mes parents s'étoient oppoſés juſqu'à ce moment au deſir violent que j'avois témoigné de ſervir le Roi, & de verſer mon ſang pour la Patrie : mes inſtances leur arrachèrent enfin l'aveu après lequel je ſoupirois depuis long-tems. Mon Oncle me fit avoir une compagnie dans ſon Régiment ; je le rejoignis avec lui peu de jours après. Il étoit alors dans une petite Ville peu diſtante de la frontiere.... Je donnois à une ſociété choiſie les momens dont mon ſervice me laiſſoit la diſpoſition. Mes jours ſe paſſoient ſans trouble & rien n'altéroit mon repos.

Madame de L*** étoit une des femmes que je voyois le plus ſouvent : quoique d'un âge aſſez avancé, elle aimoit le plaiſir & raſſembloit chez elle des gens aimables de l'un & de l'autre ſexe : elle me propoſa un jour de venir le lendemain à une maiſon de campagne qu'elle avoit à une lieue de

la Ville, elle ajouta qu'une nouvelle compagnie alloit augmenter la ſociété. Je partis de bonne heure pour me rendre chez elle, c'étoit à la fin de Mai: un beau jour de printems m'invitoit à jouir des plaiſirs tranquilles que la nature offre dans cette délicieuſe ſaiſon, jamais la campagne ne m'avoit paru auſſi belle. Je m'arrêtai dans une des routes du parc qui conduiſoit au Château, & ayant donné mon cheval au laquais qui me ſuivoit, je m'enfonçai dans des faux-fuyants qui me menerent à un cabinet de chévrefeuille & de jaſmin, dont l'odeur embaumoit les airs ; je ne ſçais ſi ce fut un preſſentiment ou l'effet du ſpectacle charmant que m'offroit cet agréable endroit où tous les oiſeaux réunis ſembloient exprimer par leur chants le deſir toujours renaiſſant de ſe reproduire ; mais j'éprouvai dans un inſtant ce que le beſoin d'aimer peut ſur un cœur tendre, je ne fus point le maître de mon agitation ſecrette : je m'écriai, quel Dieu s'empare de mon ame & y verſe ſes dangeureux poiſons ? Ah ! ces lieux ſont enchantés ſans doute. A ces mots, que

je prononcai avec une eſpece d'enthouſiaſme, un bruit léger ſe fit entendre, je me retournai & j'apperçus une jeune perſonne qui, après avoir franchi une paliſſade de roſiers, s'éloignoit à pas précipités : à ſon air, à ſes traits, je la pris pour une divinité : l'eſprit encor rempli de ces chiméres dont on amuſe les enfants, je me perſuadai que c'étoit elle en effet qui par ſon pouvoir avoit produit le déſordre qui regnoit dans mes ſens ... je la ſuivis ... il augmentoit à meſure que je m'approchois d'elle, je la joignis enfin : « qui « que tu ſois (lui dis-je) prends pitié » de l'état ou m'ont réduit tes charmes, tu regnes en ces boſquets charmants, ſi j'ai commis quelque faute » en y pénétrant, s'ils ont été ſouillés » par ma préſence, commande, &, » quelle que ſoit la peine que tu m'impoſes, je ſouſcris d'avance à tes » loix ». La jeune fille me conſidéroit avec attention ; je voyois dans ſes yeux moins de colere que de ſurpriſe : après un moment de ſilence, elle ſourit & s'échappa. Un eſpece de labyrinthe où nous étions alors m'empêcha de la

rejoindre. Je revins ſur mes pas & j'arrivai aſſez tard au Château, où l'on étoit raſſemblé dans le ſallon. Je cauſois dans l'embraſure d'une croiſée avec un de mes amis, lorſqu'une porte s'ouvrit & préſenta à mes yeux la même perſonne qui m'avoit enchanté dans le boſquet, je ne pus m'empêcher de dire: « la voilà, c'eſt elle »; elle rougit en m'appercevant; toujours occupé de mes idées romaneſques, j'allois donner à l'aſſemblée une ſcène qui m'auroit couvert de honte: heureuſement tous les yeux étoient fixés ſur mademoiſelle de L***. C'étoit elle, & je l'appris auſſi-tôt par madame ſa mere, qui nous dit: « voulez vous bien que je vous » préſente ma fille, c'eſt la nouvelle » compagnie que je vous avois promiſe, » elle m'aidera à vous rendre ce ſéjour » agrèable ». Chacun aplaudit... les uns faiſoient l'éloge de ſes yeux, d'autres admiroient ſa taille & la régularité de ſes traits... tous convenoient enfin qu'ils n'avoient rien vu d'auſſi parfait: j'étois plus convaincu que perſonne de cette vérité. On vint annoncer que l'on avoit ſervi, on ſe place: le hazard

fait que je me trouve vis-à-vis de mademoiſelle de L***. Ma confuſion étoit ſi grande que je n'oſois la fixer: elle affectoit auſſi de ne pas porter ſes regards ſur moi; je gardai un profond ſilence qui ne fut interrompu que par mes ſoupirs : comme mon caractere étoit naturellement fort gai, on me plaiſanta ſur ma mauſſaderie. Madame de L*** me dit, avec l'air un peu piqué, « vous ne gâtez pas la » Jeuneſſe, monſieur, & vous avez » cru devoir vous interdire les com- » pliments que ces meſſieurs ont pro- » digués à ma fille ». « Je me ſuis flatté, » madame, lui répondis-je en balbu- » tiant que mon ſilence bien interprété » prouveroit à mademoiſelle votre » fille que je trouve ſa beauté bien au- » deſſus des éloges qu'on voudroit en » faire ». Je ne ſçais ſi ce peu de mots fit impreſſion ſur mademoiſelle de L*** : mais elle en parut plus touchée que des propos flatteurs qu'on lui avoit tenus auparavant. L'après-diner fut employé à faire des parties : le ſoir, le tems invitant à la promenade, la compagnie ſe répandit dans le parc.

Mademoiſelle de L***, après avoir couru iong tems avec de jeunes perſonnes de ſon âge, s'arrêta pour examiner un nid qu'elle avoit remarqué dans une charmille : je ſaiſis cet inſtant & me jettant à ſes pieds, je vainquis ma timidité, & lui dis tout ce qu'un amour violent m'inſpiroit pour elle. J'ajoutai que, ſi je lui avois adreſſé mes hommages comme à une divinité, je n'avois pas ceſſé de l'adorer en la reconnoiſſant pour une ſimple mortelle. Elle m'écouta ſans m'interrompre : après m'avoir relevé, elle me dit avec une naïveté qui la rendoit plus touchante encore : « ſi j'avois le pouvoir » que vous m'avez attribué dans le » boſquet, l'entrée n'en ſeroit libre » qu'à celui qui feroit ſerment d'être » à jamais diſcret, fidèle & tendre. » Ah! m'écriai-je, je ſerois ce mortel » fortuné, & mon amour dureroit au» tant que ma vie ». La compagnie, qui nous rejoignit alors, m'empêcha de pourſuivre, j'étois dans un raviſſement que je ne puis décrire. Ce que mademoiſelle de L*** avoit prononcé me donnoit l'eſpoir de toucher

ſon cœur ; le mien s'étoit épanché, on me félicita ſur le retour de ma gaieté : je prétextai un grand mal de tête, que la promenade avoit diſſipé. Nous rentrâmes ; le ſouper fut charmant. Je ne craignois plus de rencontrer les yeux de mademoiſelle de L*** : ils paroiſſoient chercher les miens. Au moment où il fallut ſe ſéparer, je m'approchai d'elle & je lui dis tout bas que j'allois payer bien cher le bonheur de la voir : madame ſa mere m'invita à revenir ſouvent chez elle, & je l'aſſurai que je profiterois avec empreſſement de la permiſſion qu'elle vouloit bien me donner.

J'eus pendant toute la nuit l'image de la charmante Henriete (c'étoit le nom de mademoiſelle de L***) préſente à mon imagination ; je la voyois dans ce boſquet, dont je l'avois cru ſouveraine, j'étois à ſes pieds ; je lui prodiguois les noms les plus tendres, & ſes yeux m'exprimoient ſa tendreſſe. L'extrême agitation où j'étois, m'empêcha de me livrer au ſommeil. Le jour parut, je m'aſſoupis enfin, ce fut pour mon malheur : un rêve affreux &

qui renfermoit une vérité plus cruelle encore, vint bouleverſer mes ſens ... Je ſongeai que j'étois dans le cabinet voluptueux où mon cœur s'ouvrit pour la premiere fois à l'amour. Henriette vint l'embellir par ſa préſence ; à ſon arrivée je vis les fleurs s'épanouir & les rameaux des arbuſtes entrelacés former ſon chiffre & le mien. Deux enfants ou plutôt deux Amours (car ils en avoient les traits & la beauté) tenoient une double couronne ſuſpendue ſur nous : j'entraînai ma charmante maitreſſe ſur un trône de gazon, nos lèvres collées étouffoient des ſoupirs enflammés ; la couronne alloit être poſée ſur nos têtes, lorſqu'une ſecouſſe violente me précipita de ce lit de délices. Etourdi de ma chûte, je r'ouvre les yeux avec peine. J'entrevois Henriette, les yeux baignés de larmes, dans les bras d'un vieillard hideux : à ce ſpectacle, la fureur s'empare de mon ame, je me jette ſur mon épée & je veux en frapper mon rival... Je le vois déja percé de coups.... Des cris affreux ſe font entendre. Henriette diſparoît à ma vue.... Enfin je l'ap-

perçois, mais dans un éloignement prodigieux ; je veux franchir cet intervalle immenſe ; un ruiſſeau de ſang s'oppoſe à mon paſſage .... pénétré d'horreur je m'éveille auſſitôt, je bénis le ciel de ce que ce n'étoit qu'un ſonge. Mais je ne pus me défendre d'un preſſentiment ſecret.

Je retournai ſouvent chez madame de L*** : chaque jour je faiſois de nouveaux progrès ſur le cœur de ſa fille, j'obtins enfin l'aveu de ſa tendreſſe, ſon ingénuité le rendit encore plus intéreſſant à mon cœur. Madame de L*** étoit incommodée : j'arrive : je trouve Henriette ſeule dans une gallerie, qui tenoit au ſallon, elle vouloit m'éviter. Je la retins, & du ton le plus tendre, je lui dis : « Henriette, » pourquoi me fuyez vous ? j'ai cher- » ché tant de fois l'occaſion de me » trouver ſeul avec vous ; elle ſe pré- » ſente, laiſſez moi profiter de cet » heureux inſtant. Que voulez vous, » me dit-elle, avec un peu d'émotion ? » Savoir, enfin, mademoiſelle, ſi » vous croyez à la violence de mon » amour ... Et ſi je puis eſpérer de

» vous faire partager ma flamme ...un
» ſeul mot décide de mon ſort, m'ai-
» mez vous ? — Je ne puis vous le
» dire. — Cruelle, & pourquoi? vous
» craignez de porter le poignard dans
» mon ſein. — Non, mais peut-on
» dire tout ce que l'on penſe » ? l'air,
le ton avec lequel elle prononça ces
mots, m'éclairerent enfin ſur ſes ſen-
timents, je m'écriai avec tranſport :
« adorable Henriette, vous m'aimez.
» — Vous le ſaviez, répliqua-t-elle,
» avec une naïveté charmante.—Oui,
» vos yeux m'en avoient flatté ; mais
» il falloit que votre bouche confirmât
» mon bonheur. Que je l'entende pro-
» noncer, cet aveu ſi doux ! — Je vous
» aime, il eſt vrai, & vous aviez
» intéreſſé mon cœur, avant que j'euſſe
» paru à vos yeux dans le boſquet :
» je vous vis à travers une charmille,
» & votre ardeur paſſa ſur le champ
» dans mon ame : mais le métier que
» vous faites, vous rappellera bien-
» tôt dans d'autres climats, & je ſerai
» bien malheureuſe. — Non, puiſque
» j'ai ſçu vous plaire, rien ne peut
» plus nous ſéparer, je vais me jetter

» aux pieds de madame votre mere,
» & j'eſpére qu'un nœud ſacré . . . ».
On vint nous interrompre pour nous prier d'entrer chez madame de L* * *: nous la trouvâmes avec un homme âgé, dont la figure penſa me faire reculer d'horreur. Après m'avoir fait quelques queſtions, madame de L* * * me dit : « l'intérêt que vous prenez à ce
» qui me regarde, monſieur, m'en-
» gage à vous inſtruire le premier
» du choix que j'ai fait pour ma fille.
» Henriette, (lui dit elle), regardez
» déſormais monſieur le Marquis de***
» comme votre mari, il eſt mon ami,
» & va devenir mon gendre : j'eſpere
» que monſieur, (en s'adreſſant a moi),
» voudra bien être des fêtes qui célé-
» breront cette alliance ». Elle prit enſuite la main d'Henriette qui fondoit en larmes, & la préſenta au Marquis . . . N'étant plus le maître de mon déſeſpoir, je ſortis auſſitôt de la chambre, &, remontant à cheval, je regagnai la Ville au grand galop ; au détour d'une rue, un Officier du Régiment dans lequel je ſervois & dont le caractere, abſolument oppoſé au

mien, m'avoit toujours éloigné, me ſalua ; uniquement occupé du vieillard qui m'enlevoit ma maitreſſe, je ne le remarquai pas; il crut que j'avois voulu l'offenſer, il m'adreſſa quelques paroles aſſez dures, je lui répondis vivement, la colere le tranſporta ; il joignit à ce qu'il avoit dit un geſte menaçant ; je ſuis né violent ; me précipiter de mon cheval, & fondre ſur lui l'épée à la main, fut l'ouvrage d'un moment, il ſe mit en défenſe, & me bleſſa légérement : mon ſang, que je vis couler, augmentant encore ma rage, je lui portai un coup ſi furieux, qu'il tomba mort à mes pieds. Je me rendis auſſitôt chez mon oncle : « cet » affaire, me dit-il, peut avoir des » ſuites : éloignez-vous ; voilà deux-» cents louis : ſi vous avez beſoin de » nouveaux ſecours, lorſque vous ſerez » hors du Royaume, mandez-le-moi, » je me charge de travailler à votre » retour, pendant votre abſence.... » Mais ne commettez pas une nou-» velle imprudence, en paroiſſant » avant d'avoir obtenu votre grace... » vous ſeriez perdu ». J'embraſſai ce

véritable ami; &, paſſant dans ma chambre, j'écrivis à l'aimable Henriette la lettre ſuivante. « Je n'ai pu » ſoutenir, Mademoiſelle, la vue » d'un rival odieux. La crainte de vous » compromettre m'a empêché d'é- » clater : je comptois m'éloigner à ja- » mais des lieux où j'ai paſſé rapide- » ment de la félicité la plus pure, au » déſeſpoir le plus affreux : le hazard » a rendu ce projet néceſſaire, une » affaire malheureuſe me force de » quitter ma patrie : vous rappellerez- » vous quelquefois de l'amant qui » vous adore ? Mais on a diſpoſé de » votre main, vous conſentirez à faire » le bonheur d'un autre, & le Marquis » de ***, malgré tous ſes défauts, » me chaſſera bientôt d'un cœur ou je » devrois regner toujours, ſi l'amant » le plus tendre étoit le plus heureux. » Je vais à Londres... puis-je eſpérer » que vous m'inſtruirez de votre ſort?.. » Mon oncle voudra bien ſe charger » de me faire paſſer vos lettres. Adieu, » trop aimable Henriette ; ſi vous re- » fuſez de m'écrire; ſi l'abſence détruit » en vous le ſentiment qui m'attache

» à la vie, rien ne peut m'arrêter, je » reviens & j'apporte ma tête : puiſſe- » t-elle, en tombant ſur l'échaffaud, » vous reprocher encore d'avoir trahi » vos ſerments » ! Cette lettre écrite, je partis & j'arrivai ſans accident à Londres... J'attendois tous les jours des nouvelles de ma charmante Henriette : enfin, quinze jours après mon départ, je reçus une lettre de mon Oncle : il me mandoit qu'on travailloit avec ardeur à me faire avoir ma grace, mais que la famille de l'homme que j'avois tué, pourſuivoit cette affaire avec une chaleur extraordinaire, que je me tinſſe éloigné, parce qu'il y avoit des ordres donnés pour m'arrêter, ſi je paroiſſois en France. Il ajoutoit qu'il avoit fait partir une petite boëte à mon adreſſe, que je trouverois à Douvres. L'eſpoir qu'elle venoit de mademoiſelle de L*** me fit partir ſur le champ..... J'arrive..... je m'informe, on me remet la boëte; je l'ouvre avec précipitation, je vois un braſſelet & je reconnois le portrait de l'aimable Henriette; une lettre accompagnoit cet ineſtimable

bienfait... j'interrompis les baiſers dont je couvrois cette reſſemblance précieuſe, pour porter mes lèvres ſur les lignes tracées par une main chere.. Elles contenoient ces mots : « Vous » êtes bien injuſte, ſi vous doutez de » la durée de mon amour; que n'avez-» vous pu voir les larmes que votre » fuite a fait couler! chaque jour j'en » répands de nouvelles. Mon ſort eſt » bien plus affreux que le vôtre; vous » n'avez à déplorer qu'une abſence, » dont je partage auſſi l'ennui : mais » j'ai, pour comble de maux, à ſup-» porter la préſence continuelle d'un » homme que je hais, autant que je » vous aime, & à qui j'ai été forcé de » donner ma main... Croyez que ce-» pendant mon cœur eſt à vous ſans » partage : en me tyranniſant, on a pu » le contraindre : que le portrait que » je vous envoye, en ſoit un nouveau » garant... Gardez-le, & qu'il vous » rappelle ſouvent l'image d'une » amante fidelle & tendre. Gardez-» vous d'exécuter votre téméraire deſ-» ſein : en expoſant vos jours, vous dé-» truiriez les miens. Si vous m'aimez,

» ne

» ne déchirez plus mon cœur avec » autant de cruauté... Quel tableau » m'avez-vous préſenté !.... le ſou- » venir me fait trembler encore ; j'en- » tends du bruit : on pourroit me » ſurprendre.... Je ferme à regret cette » lettre : adieu ».

C'en eſt donc fait, m'écriai je, après avoir lu cet écrit, elle a diſpoſé de ſa main ! Son cœur me reſte au moins dans mon malheur. Je cours chez le peintre le plus fameux, en peu de ſéances il eut achevé mon portrait, je l'envoyai avec ma réponſe à mon oncle, en le priant de le faire remettre à mademoiſelle de L***. Je ne reçus aucune nouvelle, pendant près d'un mois : ne pouvant vivre dans cette incertitude cruelle : je me déguiſai & je me rendis en deux jours à Calais. Mon projet étoit de ſurprendre mademoiſelle de L***. J'arrivai à la maiſon de campagne de ſa mere, elle n'y étoit plus. J'appris que le Marquis de *** (que je nommerai dorénavant monſieur Nermonde), avoit emmené ſa femme auſſitôt après ſon mariage, dans une terre qu'il avoit à trois lieues de cet

endroit. J'y vôle . . . . Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds de madame de Nermonde : mais la réflexion m'arrêta, & voyant qu'en expoſant ma vie, je la compromettois, je pris le parti de la prévenir par un billet, que j'étois déguiſé à la porte du château, & que je n'attendois qu'une occaſion favorable, pour m'y introduire : je lui fis remettre ce billet par une de ſes femmes, en lui diſant que c'étoit une lettre que madame de L*** m'avoit chargé de remettre à ſa fille. J'engageai enſuite quelques-uns des gens, ſous l'eſpoir d'une récompenſe, de me recommander à leur maître : des bijoux que j'avois apportés d'Angleterre, me fournirent le moyen de leur perſuader que j'étois marchand : on me préſenta à monſieur de Nermonde, qui les examina, & me mena dans l'appartement de ſa femme : en ouvrant la porte du cabinet, j'apperçus madame de Nermonde, qui cachoit un portrait dans ſon ſein. L'avoûrai-je ? Quelque certain que je duſſe être de ſon amour, je ne pus me défendre d'un moment de

jalouſie, elle eut bien de la peine à ſe contenir devant ſon mari : ce dernier s'étant approché de la fenêtre pour conſidérer avec plus d'attention, un ouvrage en acier travaillé avec la plus grande délicateſſe : madame de Nermonde me montre du doigt l'endroit où elle avoit mis mon portrait, elle accompagna ce mouvement d'un regard ſi expreſſif & ſi tendre, que je ne pus douter que l'original n'occupât tout entier ſon cœur. Je rougis de mes injuſtes ſoupçons, & mes yeux ſeuls exprimérent l'excès de ma tendreſſe ; celle qui en étoit l'objet craignant que ſon embarras ne fût apperçu de ſon mari, choiſit à l'inſtant un des bijoux qui avoient paru lui plaire & le lui préſenta : ſenſible à cette preuve d'attention, il lui témoigna ſa reconnoiſſance par des careſſes qu'elle ſouffrit avec une contrainte marquée : témoin du bonheur de mon rival, je ſouffrois plus qu'elle encore. Pour mettre fin à ce tourment, je me retirai promptement, réſolu de faire ma demeure dans les environs.

Après avoir parcouru tous les lieux

voiſins du château, je découvris au milieu d'un bois épais, une caverne taillée dans le roc. Je m'y établis dans le deſſein d'y être ignoré & d'en ſortir de tems en tems, pour voir madame de Nermonde. Je paſſai trois mois dans cette ſolitude, ſans jouir un inſtant de cette vue deſirée : ſon mari, qui en étoit fort jaloux, ne lui permettoit pas de ſortir. Déſeſpéré de cette privation, je rêvois un ſoir aux moyens de pénétrer dans le château, lorſque j'entendis la voix défaillante d'une femme, à quelque diſtance de mon aſyle : j'y cours, je trouve une femme qui paroiſſoit toucher à ſon dernier moment, je lui donne du ſecours, elle revient & me dit qu'elle s'appelloit Genevotte, qu'ayant perdu depuis quelques jours ſon mari, dont le travail la faiſoit vivre, elle alloit expirer, faute d'aliments : je la portai dans ma triſte demeure & je partageai avec elle le peu de vivres que j'y conſervois : après avoir repris ſes forces, elle parut deſirer de ſavoir à qui elle étoit redevable de la vie ; l'envie d'en tirer quelques ſervices & de l'employer au ſuccès de mes

ſeux, me fit contenter ſa curioſité : mon hiſtoire, que je lui racontai naïvement, l'attendrit juſques aux larmes, elle me propoſa de diſpoſer d'elle à mon gré & me promit que les jours que je lui avois conſervés, me ſeroient conſacrés . . . J'acceptai cette offre & la chargeai de ſavoir ce qui ſe paſſoit chez monſieur de Nermonde : elle me quitta pour s'y rendre auſſitôt que le jour parut. J'attendis avec impatience le moment de ſon retour ; elle revint, mais ſans avoir pu parler à perſonne. Je ne me rebutai pas ; j'écrivis une lettre, par laquelle j'inſtruiſois madame de Nermonde de ma demeure, & lui demandois un rendez-vous. Je lui confiai ce papier, en lui recommandant de faire de nouveaux efforts pour la remettre à ma maitreſſe : elle repartit ; &, preſſé par mon inquiétude, je ſuivis de loin ſes pas. Pendant que je me promenois à la vue du château, deux hommes à cheval paſſèrent, & m'examinèrent avec attention ; ils ſe retournèrent même pluſieurs fois en s'éloignant. Cette aventure ne me fit aucune im-

preſſion.... Comme la nuit s'approchoit, je me préparois à retourner ſur mes pas, lorſque je vis ma Meſſagère qui ſortoit du château; je la joignis. Elle me dit: « J'ai trouvé » une femme en arrivant, à qui j'ai » raconté que des malheurs inattendus m'avoient réduite à la plus affreuſe miſère, & que je venois implorer l'aſſiſtance des maîtres du » château. Elle a paru touchée de mon » récit, & m'a fait entrer dans la » chambre du Concierge. Après m'y » être repoſée quelque tems, je renouvellois à cette femme mes inſtances, quand une petite fille, de neuf » ou dix ans, eſt venu l'avertir que » madame de Nermonde la demandoit. *Ha! parlez pour moi à cette* » *bonne dame*, lui ai-je dit alors. Elle » me l'a promis; & l'inſtant d'après, » elle eſt revenue me dire que je pouvois entrer. Madame de Nermonde » m'a reçue avec bonté. Comme il ne » reſtoit avec elle que cette enfant, » qu'elle paroiſſoit aimer beaucoup, » je lui ai remis votre lettre; elle a » changé de couleur en la liſant, &

» elle m'a dit avec douleur : *Il veut*
» *donc que je tremble à chaque inſtant*
» *pour ſes jours : je veux bien conſen-*
» *tir à ce qu'il deſire ; mais à condition*
» *qu'il s'éloignera juſqu'à des tems*
» *plus heureux ; qu'il vienne*, a-t-elle
» ajouté ; *cette enfant, dont la mere*
» *eſt morte à mon ſervice, a mérité,*
» *par une diſcrétion bien au-deſſus de*
» *ſon âge, que je lui confie mes ſecrets.*
» *Julie* (c'eſt ſon nom) *le menera*
» *dans une chambre, où elle ira le*
» *prendre, lorſque M. de Nermonde*
» *ſera dans ſon appartement, où il ſe*
» *retire tous les ſoirs pendant deux*
» *heures. Allez, veillez à ſa ſureté* ».
Auſſi-tôt qu'elle eut fini ce récit, tranſporté d'amour & de joie, je ne penſai qu'à hâter l'inſtant de mon bonheur. Je me préſentai à la porte de la maiſon ; j'y trouvai Julie, qui m'enferma, ſans lumière, dans une chambre ; j'y paſſai près d'une heure, le cœur me battoit dans l'attente de l'inſtant marqué pour notre entrevue. Il arriva enfin ; la petite fille vint me prendre, & me fit entrer dans un boudoir où madame de Nermonde m'at-

tendoit; elle me tendit les bras, & j'oubliai tous mes malheurs.... Après avoir exigé ma parole d'honneur que je reſterois à Londres juſqu'à ce que ma grace fût expédiée, elle m'avertit, les larmes aux yeux, qu'il falloit nous ſéparer. J'allois lui obéir à regret, lorſqu'on frappa avec violence à la porte, que nous avions fermée : le bruit redoubla, & ces mots vinrent frapper nos oreilles : « Ouvrez, de la » part du Roi ». Rien ne peut peindre le déſeſpoir de madame de Nermonde ; il lui ôta l'uſage de ſes ſens. A ce ſpectacle, & à l'approche du danger qui me menaçoit, je perdis la raiſon ; & portant la main ſur mon épée, j'allois me percer le cœur, lorſqu'à un cri de Julie, qui ſe jetta ſur mon bras, madame de Nermonde vint me préſenter ſon ſein, en me preſſant d'y plonger plutôt le fer que je deſtinois à finir mon tourment : au même inſtant, la porte eſt enfoncée ; un Exempt & deux Cavaliers de Maréchauſſée paroiſſent, me déſarment & m'entraînent. Ils me refuſèrent la conſolation de parler à madame de Nermonde....

Nermonde . . . Comme j'étois prêt à ſortir du château, M. de Nermonde, qui avoit appris ce qui ſe paſſoit, vînt m'accabler d'injures; la rage me tranſporta au point qu'il fallut les forces réunies des trois hommes qui me tenoient, pour m'empêcher de le ſacrifier à ma fureur : on m'attacha ſur un cheval, & l'on me conduiſit à Lille. Je reconnus en chemin, parmi mes conducteurs, les deux hommes qui m'avoient examiné le ſoir près du Château; en arrivant, on m'enchaîna dans un cachot, où je me livrai à tout mon déſeſpoir . . . . Chaque retour ſur moi-même étoit ſuivi d'un cri de douleur & de rage . . . L'image d'une femme adorable, que mon imprudence rendoit à jamais malheureuſe . . . celle d'un homme que j'avois privé de la vie, par une vivacité peut-être condamnable . . . La mort qui ſe préſentoit avec tout l'appareil du ſupplice; je défie les bourreaux d'inventer un tourment plus affreux. J'eſſayai vainement de me briſer la tête contre les murs; on m'avoit enchaîné de maniere que ce moyen de finir mon exiſtence,

m'étoit interdit ; je n'en trouvai point d'autre que de refuſer les aliments qui me furent préſentés.

Je paſſai vingt-quatre heures dans cet état : je ſentois avec une ſorte de douceur, que mes forces diminuoient ; & plongé dans une ſombre rêverie, je comptois avec joye tous les pas que je faiſois vers le tombeau ... lorſque mon cachot s'ouvrit, Genevotte parroît avec le Geolier : « Sortez, me dit-» elle, une main qui vous eſt chere, » briſe aujourd'hui vos fers ... Tenez, » aujouta-t-elle en donnant une bourſe » au Geolier, voilà ce qui vous eſt » promis. Ne craignez rien ». Il eſt donc vrai que quel que ſoient nos malheurs, la nature ſe refuſe à l'idée d'une deſtruction prochaine : je ſaiſis l'occaſion qui m'étoit offerte, & je n'héſitai point à me dérober par la fuite au trépas que j'avois tant de fois ſouhaité. Deux chevaux étoient à la porte, tout prêt à favoriſer notre évaſion ; je m'en ſervis & ſuivi de ma libératrice, je ſortis du Royaume : je m'arrêtai alors pour attendre Genevotte ; lorſqu'elle m'eut joint, je m'in-

formai d'elle à qui je devois ma liberté « Madame de Nermonde, me dit-elle, » a été trois heures ſans connoiſſance ; » en reprenant ſes eſprits, elle a voulu » ſe poignarder . . . Il falloit que ſon » état fut bien touchant, puiſque M. » de Nermonde n'a pas oſé faire » éclater ſon courroux. Après avoir » paſſé douze heures dans un délire » continuel, elle parut plus calme ; » elle éloigna ſous différens prétextes » toutes les femmes qui étoient auprès » d'elle, me remit un petit coffre où » étoient ſes diamants. Elle me dit » d'une voix preſque éteinte . . . Allez » gagner le Geolier, qu'il ſauve une » vie à laquelle la mienne eſt attachée ; » volez, vous ſaurez aiſément en quel » lieu il eſt enfermé : lorſqu'il ſera » hors du Royaume, revenez prom- » ptement ; je n'exiſterai que lorſque » vous m'aurez appris le ſuccès de » cette entrepriſe ». Je lui promis d'exécuter l'ordre qu'elle me donnoit, & cette aſſurance lui procura un peu de repos. Je ſortis ; ma négociation a eu le plus heureux ſuccès : je vais faire ceſſer l'affreuſe inquiétude où

madame de Nermonde eſt plongée. Je lui recommandai de me donner ſouvent de ſes nouvelles ; après ſon départ, je cherchai à me loger dans un village voiſin. Un fermier me reçut chez lui. Au bout de huit jours, un payſan me remit une lettre, elle étoit de Genevotte ; elle me mandoit que madame de Nermonde, raſſurée par le compte qu'elle lui avoit rendu, commençoit à reprendre ſes forces, qu'il ne lui reſtoit qu'une triſteſſe extrême, que les mauvais traitements de ſon mari entretenoient & augmentoient même tous les jours : elle ajoutoit que M. de Nermonde prononçoit quelquefois mon nom avec des tranſports de rage, mais qu'elle étoit à portée de donner ſes ſoins à ſa malheureuſe femme, ayant été reçue dans la maiſon où on lui avoit donné de l'ouvrage : j'en fus enchanté, parce qu'il étoit eſſentiel d'y entretenir une correſpondance ſûre & fidelle. J'avois chargé, en partant de Londres, un Négociant, de recevoir & de garder les lettres qui viendroient à mon adreſſe : je n'avois pu lui

marquer encore où il devoit me les faire parvenir. Le deſir de ſavoir où en étoient mes affaires, m'engagea à faire moi-même un petit voyage en Angleterre : je comptois au bout de très-peu de jours retourner dans mon aſyle, & peut-être même rentrer en France, ſi mes lettres m'annonçoient que mon affaire étoit prête à s'appaiſer. Je m'embarquai à Oſtende, ſur une chaloupe qui devoit me porter à Plimout. Le vent qui avoit été favorable pendant le commencement de notre navigation, changea tout-à-coup, & devint ſi furieux qu'il renverſa le petit bâtiment ; je ſaiſis heureuſement une planche à laquelle je m'attachai aſſez fortement, pour réſiſter aux vagues, qui me jetterent ſur un rocher où je me retirai : lorſque j'eus repris haleine, je montai juſqu'au ſommet, pour découvrir en quels lieux je me trouvois : je vis que la tempête m'avoit jetté dans une petite Iſle, qui n'avoit pas plus de trois cents pas de diametre... En continuant mes recherches, je découvris un autre Iſle peu éloignée,

qui me parut beaucoup plus grande, & que je me perſuadai devoir être habitée. Après avoir réfléchi ſur le danger que je courois de périr faute de nourriture dans cette eſpèce de priſon, je me déterminai à gagner à la nage l'Iſle que je voyois : je me confiai donc aux flots ; la néceſſité me prêta des forces, & le calme qui avoit ſuccedé à la tempête, favoriſa mon entrepriſe, je gagnai la terre heureuſement. Quelques matelots, qui m'avoient apperçu, vinrent au devant de moi ; ils me prêterent des vêtements, & m'ayant mené dans une cabanne voiſine, où le repos me rendit mes forces preſque épuiſées par la fatigue extrême que j'avois eſſuyée, j'appris en m'entretenant avec eux, que j'étois dans une des Iſles de la Zélande, qu'ils me nommerent, & qui n'eſt qu'à quinze lieues de diſtance du port où je m'étois embarqué ; j'y paſſai quelques jours à attendre envain l'occaſion de paſſer en Angleterre, j'y renonçai enfin, & l'amour me preſſant de me rapprocher de Madame de Nermonde,

je priai un Capitaine de vaiſſeau, qui devoit relâcher à Nieuport, de me prendre ſur ſon bord; il y conſentit & m'y débarqua. Je repartis ſur le champ pour retourner dans mon village : en y arrivant j'appris que la ferme où je me retirois avoit été brûlée, on en voyoit encore fumer les débris; on ne put m'apprendre même où mon malheureux hôte s'étoit retiré. Je pris auſſi-tôt mon parti de regagner mon petit bois, & d'habiter de nouveau ma caverne; dans la crainte d'être arrêté, je ne marchois que la nuit, je parvins enfin à l'entrée de ma retraite : le jour paroiſſoit, quel fût mon chagrin lorſque je vis deux hommes qui y entroient, je ne pûs douter qu'ils n'en fiſſent leur habitation ordinaire, & n'oſant me montrer à leurs yeux, je m'enfonçai dans l'endroit le plus épais du bois, pour attendre la nuit : quelques fruits ſauvages ſervirent à modérer ma faim. Après le coucher du ſoleil je ſortis de mes buiſſons, pour me rapprocher à tout hazard du château; j'étois encore ſur la liſiere du bois, quand j'en-

tendis des cris, & le bruit d'un combat à quelques pas de moi; je m'avançai, & je découvris un homme âgé, que deux autres attaquoient lâchement : je n'avois pour arme que mon épée, je m'en ſervis pour fondre ſur les ſcélérats; ils prirent la fuite à ma vue, je relevai l'infortuné vieillard qui étoit déjà tombé ſous leurs coups; ſon ſang couloit à grands flots de pluſieurs bleſſures, je m'empreſſe de lui porter du ſecours, & je me prépare à bander ſes playes; il r'ouvre les yeux, me fixe, & jette un cri d'horreur. Je l'examine avec plus d'attention, ciel! tu l'avois permis, c'étoit mon cruel ennemi, M. de Nermonde enfin, que je rappellois à la vie : dans ce moment ſes gens arriverent avec une calêche dont il étoit deſcendu pour prendre le frais, on lui demande où ſont ſes aſſaſſins: affoibli par la perte de ſon ſang, il ne peut parler, & il me montre... J'atteſte en vain mon innocence, on ſe ſaiſit de mon épée, que j'avois laiſſé tomber, & après m'avoir lié, on me place dans la même voiture

que M. de Nermonde. Quoiqu'accablé par mon nouveau malheur, je ſentois quelque conſolation de voir que l'on me menoit dans un endroit où je n'aurois pu pénétrer ſans cet événement biſarre. Le premier objet qui frappa mes yeux en arrivant, fût la bonne Genevotte : elle s'informe, on me nomme, elle court annoncer en pleurant cette nouvelle à Madame de Nermonde ; je la vis bientôt paroître ſoutenue par deux femmes : elle ſe jette aux pieds de ſon mari, qui la repouſſe avec une eſpèce d'horreur ; elle ſe releve, & m'appercevant à quatre pas, tenu par deux hommes comme un ſcélérat, elle me dit en ſanglotant : « malheu- » reux qu'avez vous fait ! » enfin, ne pouvant ſoutenir le combat intérieur de ſon devoir & de ſon penchant, elle tombe évanouie : je jette des cris perçans, je veux courir vers elle, on me traîne dans une chambre ſouterraine où deux hommes reſtent pour me garder. Je paſſai toute la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer ; mes gardiens, qui ſe relevoient

de temps en temps, gardoient un morne ſilence, & refuſoient de répondre à mes queſtions. Le jour parut, & j'attendois avec impatience ce qui ſeroit décidé ſur mon ſort... On vint me prendre enfin ſur les dix heures du matin, & on me conduiſit dans la chambre de M. de Nermonde: il ordonna qu'on m'ôtat mes chaînes, & qu'on me laiſſa ſeul avec Madame de Nermonde & lui. Il étoit dans ſon lit, la pâleur de la mort ſur le viſage; il me dit d'une voix foible : « Je dois en mes der-» niers moments réparer mon crime, » j'en ſens toute l'horreur, ma foi-» bleſſe eſt extrême; ... je ne puis » me faire entendre qu'avec peine;.. » je veux vous expliquer mes der-» nieres penſées.... » Ne pouvant continuer, il prit une plume, & traça d'une main défaillante ces mots, qu'il me fit ſigne de lire. « Je dois » à la valeur de mon rival, que j'ai » voulu faire paſſer pour mon aſſaſ-» ſin, le peu d'inſtants que j'ai vécu; » il m'a délivré de deux ſcélérats qui » m'avoient déjà percé de pluſieurs

» coups : ma haine m'avoit fait en-
» fanter le noir projet de perdre
» celui qui vouloit me ſauver ; je prie
» Madame de Nermonde de me par-
» donner, j'oublie & je lui pardonne
» un penchant qu'elle peut écouter
» à préſent... Je lui demande cette
» grace en mourant ». Après avoir réunies les mains de ſa femme avec les miennes, il ajouta : « Jouiſſez » tous deux d'un ſort plus heureux, » uniſſez-vous ». Ayant enſuite ſonné ſes gens, il les raſſembla, & leur fit lire à haute voix ma juſtification, & le conſentement qu'il donnoit à mon bonheur prochain : à peine cette lecture fut-elle achevée, qu'il expira... Je mêlai mes larmes à celles de Madame de Nermonde ; & je l'arrachai du lit de ſon mari où elle s'étoit précipitée dès le premier moment où elle avoit entendu ſes dernieres volontés. Comme ſa délicateſſe ne lui permettoit pas de recevoir dans ces moments les témoignages de ma tendreſſe, je me préparois à m'éloigner, lorſque nous entendîmes le bruit d'une voiture qui entroit dans la cour avec une extrême vîteſſe : on

monte, je reconnois mon oncle : il tenoit un paquet, je l'ouvre, s'étoit ma grace ; je me jettai à ſon col, & lui marquai toute la reconnoiſſance que je lui devois. Il me dit qu'il avoit été me chercher à Lille, où il me croyoit encore, qu'en y arrivant il avoit appris ma fuite, & que depuis ce temps on n'avoit pas eu de mes nouvelles ; que connoiſſant mon amour pour Madame de Nermonde, il avoit ſoupçonné qu'il ſeroit inſtruit par elle du lieu de ma retraite, & qu'à quelques diſtances du château il avoit ſçu ce qui s'étoit paſſé par un des gens qui avoit fait arrêter ſon carroſſe. Comme la bienſéance me forçoit de méloigner, je repartis ſur le champ avec mon oncle, & je fus paſſer avec mes parents le temps du deuil de Madame de Nermonde, lorſqu'il fut expiré, je volai dans ſes bras, & nous fûmes unis. Rien ne s'oppoſoit alors à notre tendreſſe, & nous nous livrâmes ſans crainte & ſans remords aux charmes d'une paſſion mutuelle, dont le temps, l'abſence, & nos communs malheurs n'avoient pu triompher.

ROSEMONDE

ET

LE CHEVALIER ANDRO.

Poëme traduit du Gaulois.

CHANT PREMIER.

Pyralius fait conſtruire un Château fort. Deſcription de ce Château.

PYRALIUS, vieillard fort riche, devint amoureux d'une jeune perſonne appellée Roſemonde, qui n'avoit que quinze ans. Outre les infirmités attachées à la décrépitude & aux ſuites de la débauche, ſa figure épouvantable lui donnoit l'air d'un monſtre, & l'on peut en juger par le portrait que je vais en faire. Sa tête énorme & peſante étoit hériſſée d'une épaiſſe chevelure griſe, ſon front large & ridé, ſes yeux érail-

lés étoient preſque couverts par des ſourcils touffus & friſés, ſon nez aquilain touchoit au menton, ſon col gros & court étoit enfoncé dans les épaules, ſon corps incliné vers la terre paroiſſoit prêt à y rentrer, ſon teint pâle & livide ſembloit porter l'empreinte du ſouffle empoiſonné des harpies, ſon ame enfin renfermoit autant de vices, que ſon viſage montroit d'imperfections. Cependant les parents de la belle Roſemonde conſentirent à la lui donner en mariage. Ils croyoient, ainſi que bien des gens, qu'avec de l'or on eſt certainement heureux; mais ils furent bientôt détrompés.

La jalouſie ſouffla ſon noir poiſon dans le cœur du vieux Pyralius; il devint ſombre & rêveur, il n'oſoit quitter un inſtant ſa maiſon, & ſes ſoupçons ne pouvant porter ſur aucun mortel, il étoit jaloux même des Dieux. L'enlévement d'Europe ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon imagination échauffée, & craignant d'éprouver un jour le ſort d'Amphitrion, il fit conſtruire une fortereſſe dans

laquelle perſonne ne pouvoit pénétrer.

Il s'y tranſporta auſſi-tôt avec ſa femme, qu'il entoura de Duégnes & de valets affidés, ſans lui permettre même d'y recevoir ſes parents.

Cette redoutable priſon, que les habitans voiſins nommerent le château du jaloux, avoit trois entrées. Pour parvenir à la premiere, il falloit paſſer ſur un pont long de vingt pieds, & large ſeulement de quatre, qu'on tenoit levé nuit & jour : on trouvoit enſuite une tour bâtie en groſſes pierres de taille, qui ſervoit de retraite à un Géant monſtrueux, deſcendant du fameux Encélade, dont la tête paroiſſoit toucher aux nues ; plus cruel d'ailleurs que les Cyclopes, & plus avide de ſang que les Cannibales & les autres Antropophages ; les foſſés étoient auſſi profonds, que ceux qui entouroient le château du Roi de Moloſſe, l'œil s'y perdoit & ne découvroit que des abymes, qui rendoient le paſſage très-dangereux; car le moindre vent

pouvoit y renverſer ceux qui auroient entrepris d'y paſſer.

Après avoir franchi ce pont, on en rencontroit un autre terminé par une tour ſemblable à la premiere ; mais défendue par un lion terrible, & plus dangereux que celui dont Hercules purgea la forêt de Némée, ſon rugiſſement auroit porté l'effroi dans l'ame la plus intrépide, & lorſqu'il entroit en fureur, on eut dit que la tour en étoit ébranlée.

Ce monſtre, & le Géant, n'étoient pas les ſeuls ennemis que l'on eut à combattre ; on rencontroit à chaque pas des dangers renaiſſants. Un affreux dragon ſoufflant un poiſon mortel, étoit attaché avec des chaînes de fer à un troiſieme pont long de trente pieds, & toujours ſuſpendu.

C'eſt dans cette affreuſe demeure que le jaloux Pyralius tenoit ſa femme ſoigneuſement enfermée. Pluſieurs Chevaliers, ſur le bruit de ſa beauté & de ſes malheurs, avoient tenté, mais en vain, de la délivrer : ils avoient péri aux yeux de Roſemonde,

monde, qui pénétrée d'horreur du ſpectacle ſanglant de la mort de ſes defenſeurs, s'efforçoit de cacher ſa douleur aux yeux de ſon époux, dans la crainte d'accroître encore ſa noire jalouſie.

CHANT SECOND.

Vénus charge l'Amour de percer du méme trait, le cœur de Roſemonde, & celui d'Andro.

LA jeune & belle Roſemonde, déſeſpérée d'une auſſi dure captivité, paſſoit les jours entiers renfermée dans ſa chambre, & ne ceſſoit de répandre des larmes ; elle adreſſoit ſouvent ſes plaintes à Vénus, en la priant de lui être favorable, & de faire ceſſer ſon tourment : elle joignoit à ſes vœux de nombreux ſacrifices, pour obtenir de la Déeſſe une prompte aſſiſtance. Hiarbas furieux des refus de la femme de Siché, imploroit avec moins d'inſtance la vengeance des Dieux.

La Déeſſe tourna ſes beaux yeux ſur le château, & les arrêta long-temps ſur la jeune Roſemonde; ſa beauté & ſes graces naïves l'intéreſſerent à ſon ſort, & frappée des excès où la jalouſie de Pyralius l'avoit entraîné, elle réſolut de le punir. Pour accélérer ſa perte, elle eut recours à ſon fils, & preſſant tendrement l'Amour contre ſon ſein, elle lui dit : « Ah! mon fils, à qui je » dois ma force & ma puiſſance, je » ſuis touchée des maux que le ja- » loux Pyralius fait ſouffrir à ſa fem- » me; il la tient enfermée dans un » ſéjour affreux, eſt-ce ainſi que l'on » parvient à plaire, & penſe-t-il ja- » mais en être aimé? Je t'ai trouvé » toujours ardent à partager mes plai- » ſirs & mes peines... que l'infortunée » Roſemonde ne m'ait pas adreſſé » d'inutiles vœux : vole & mets le » comble à ſes deſirs, en la déli- » vrant de ſon tyran ».

Ainſi parla Vénus. L'Amour par ſes tendres careſſes avoit ſeché ſes pleurs, auſſi prompt à obéir à ſa mere, que les vents à leur Roi, & le cour-

ſier fougueux à l'écuyer qui l'a dompté, il étendoit déjà ſes aîles avant qu'elle eut achevée ſon diſcours... Il part, ſes plumes raiſonnent au moment où il s'éleve, il fend la voûte azurée & dirige ſon vol vers le château de Pyrallus.

Près de cette fortereſſe vivoit un jeune Chevalier, nommé Andro ; il s'étoit livré de bonne heure à tous les exercices du corps, & excelloit dans l'art de manier les armes, & de conduire un cheval ; on eût cru voir Alexandre preſſer les flancs du ſuperbe Bucéphale ; il joignoit à ces avantages, une beauté mâle & réguliere.

Le hazard fit qu'Andro chaſſant avec ſes amis, le ſanglier qu'il pourſuivoit paſſa devant le château ; Roſemonde attirée par le bruit, parut à ſa fenêtre : l'Amour qui traverſoit les airs les ayant apperçus, tira de ſon carquois deux traits ſemblables ; leurs pointes dorées frappées par les rayons du ſoleil, rendirent des feux ſi brillants, que la fortereſſe en parut em-

braſée. Il tendit ſon arc, & perça Roſemonde & le Chevalier.

Le fier Andro, dont le projet étoit de faire éprouver la force de ſes armes aux bêtes féroces de ces bois, fut forcé de les rendre à l'Amour, à qui rien ne réſiſte. Il fixa les yeux ſur la fenêtre où étoit alors celle de qui devoit dépendre ſa deſtinée, ſes charmes touchants firent tant d'effet ſur ſon cœur, qu'il perdit en quelque ſorte l'uſage de ſes ſens. Sa vue ne fit pas moins d'impreſſion ſur la charmante Roſemonde, elle devint comme la roſe teinte du ſang divin de Vénus ; mais bientôt une pâleur mortelle ſuccéde au vif incarnat de ſon teint ; elle ſoupire, & ſentant redoubler ſon déſeſpoir à la vue des obſtacles inſurmontables qui la ſéparent de l'objet qui l'a charmé, elle s'écrie en déplorant la jalouſie dont elle eſt la victime : « Tours affreuſes ! » ténébreuſe demeure ! ſéjour de » deuil où l'on ſe repaît de mes lar» mes ! deviez-vous renfermer la mal» heureuſe Roſemonde ? ah ! Venus !

» ne m'as tu donné la beauté, que pour » m'être à jamais fatale ! Jupiter exau- » ces aujourd'hui ma priere, puiſſai-je » voir ces murs écraſés par tes foudres » vengeurs ».

Sa douleur la rendoit plus belle encore : quand elle eut perdu de vue le Chevalier, elle ſe retira dans ſon appartement ; jamais il ne lui avoit paru auſſi ſombre, jamais l'hymen ne s'étoit montré à ſes yeux ſous des traits plus affreux. Elle reſſembloit à Didon lorſqu'elle vit le vaiſſeau de ſon infidel fendre les flots & l'éloigner pour toujours de Carthage.

CHANT TROISIEME.

L'Amour prend la forme d'une des ſuivantes de Roſemonde. Le vaillant Andro envoye ſommer Pyralyus de ſe rendre.

ANDRO n'eut pas plutôt rejoint ſes compagnons, qu'il ſongea au moyen de pénétrer dans le château.

« Malheureux! diſoit-il, qu'ai-je » vu? je n'ai plus qu'à mourir. Ce » vieillard fortuné poſſede la plus » belle des femmes, je ne puis eſ- » pérer de la rendre ſenſible! Cruels » parents, avez-vous pu livrer votre » fille à ce monſtre effroyable? Oh! » Vénus... tu l'as permis.... qu'as-tu » donc fait de ta puiſſance? Amour! » j'ai ſacrifié tant de fois ſur tes au- » tels, daignes exaucer mes vœux... » que tes fléches ne retombent point » émouſſées... prends pitié de l'a- » mant le plus tendre... ſa vie dé- » pend du ſuccès de ſes feux. ».

L'amoureux Andro ſembloit avoir

perdu la raiſon, l'Amour fut touché de ſa peine, & conſentit à faire ſon bonheur ; pour en preſſer l'inſtant, il prit la forme d'une jeune meſſagere. (les Dieux ſe transforment à leur gré.)

C'étoit l'uſage alors que de jeunes filles faiſoient à-peu-près l'office de nos pages. L'Amour ainſi déguiſé, & monté ſur un beau cheval richement harnaché & couvert d'une houſſe de velours bleue, brodée en or, & ſemée de penſées, ſe préſente au Chevalier, & lui parle en ces termes de la part de la Dame de Roſemonde : « Seigneur Chevalier, ma maîtreſſe, » la plus belle & la plus malheureuſe » perſonne qui ſoit au monde, m'en- » voye vers vous ; elle ſuccombe » ſous le poids de ſon infortune & » de ſa douleur, & ſi vous ne la ſe- » courez, elle terminera bientôt une » vie languiſſante. Ce n'eſt pas au » brave Andro que je veux rappel- » ler les devoirs de la Chevalerie. » A peine dans votre printems vous » avez ſurpaſſé ceux auxquels leurs » faits méritoient les premieres pla-

» ces au temple de mémoire. Vous » avez vaincu des monſtres, aſſuré » le repos de l'innocence en vous ex- » poſant aux plus grands dangers ; » venez ajouter à vos lauriers les myr- » thes que vous promet l'Amour, ſi » vous délivrez Roſemonde ».

En parlant ainſi, l'Amour pénétroit de ſon ſouffle enflammé le Chevalier Andro ; il accrut tellement ſon courage, qu'il penſoit être déjà maître du château, & dans les bras de ſa belle maîtreſſe. Il remercia la meſſagere, & pour lui témoigner ſa joye, il tira de ſon doigt un diamant qu'il l'a chargea de remettre de ſa part à ſa dame, en l'aſſurant qu'il acceptoit avec ardeur le titre de ſon Chevalier, & qu'il la délivreroit au péril de ſes jours ; l'Amour ſe tranſporta ſur le champ dans l'appartement de la belle Roſemonde, il la trouva proſternée, & invoquant Vénus pour qu'elle la délivrât de ſon tyran jaloux : tout-à-coup ſa chambre fut éclairée d'une vive lumiere, & elle vit l'amour à ſes pieds, qui lui dit : « Vénus eſt contente de tes ſacrifices, nous

» nous ſommes unis pour faire ceſſer » tes tourments ; raſſure-toi, ſéches » tes pleurs, bientôt ton barbare op- » preſſeur recevra la peine de ſa » cruauté, & l'aimable Andro te » dédommagera des maux que tu as » ſouffert ». Un criminel chargé de fers, que l'on ſort de ſon cachot en lui donnant la vie & la liberté, n'éprouve pas une joye plus vive que celle que reſſentit Roſemonde. Cependant Andro ſe préparoit à la conquête du château : il écrit une lettre à Pyralius, & lui mande, que s'il ne lui céde l'incomparable Roſemonde, il ira s'en emparer & renverſer l'affreuſe demeure où il la tient enfermée. La lettre écrite, il en charge ſon Nain, qui fondit en larmes en apprenant l'entrepriſe téméraire de ſon maître. . . Ses pleurs & ſes repréſentations furent vaines, il fut forcé d'obéir, & de partir pour le château du jaloux.

CHANT QUATRIEME.

Le Nain porte à Pyralius la lettre de ſon Maître. Vénus ſe montre aux yeux d'Andro.

LORSQUE le nain fut reconnu pour un meſſager, on baiſſa les ponts & il paſſa ſans aucun danger. Le géant avoit enfermé le lion & le dragon dans leurs cavernes.

Pyralius, en liſant la lettre d'Andro, perdit le reſte de couleur qui paroiſſoit encore ſur ſon viſage livide, & dans l'excès de ſa rage, il imprima ſes dents ſur un bâton de chêne avec lequel il s'appuyoit. Il s'agitoit avec violence, & pouſſoit des cris ſi furieux, qu'on eût pu les comparer au bruit que font les flots de la mer irritée. Le nain penſa mourir de frayeur; enfin l'horrible jaloux ſe tournant vers ſa femme, lui dit avec un ſouris cruel: « Le » téméraire Andro, m'écrit qu'il

» veut vous poſſéder, & que je lui » faſſe ouvrir mon château : j'y con- » ſens, mais il n'y pénétrera pas auſſi » facilement qu'il le penſe ». Roſemonde s'efforçant de cacher ſon trouble, lui dit qu'elle ne pouvoit croire qu'Andro oſât s'expoſer à de pareils dangers, & ſe retirant dans ſon appartement elle redoubla ſes offrandes à Vénus, en faveur de ſon amant.

Le nain retourna vers ſon maître, & lui dit que Pyralius feroit baiſſer les ponts à ſon approche, puis il ajouta en embraſſant ſes genoux : « Ah! » Seigneur, qu'avez-vous entrepris! » Vous ne connoiſſez pas tous vos » dangers..... J'ai vu le lion, ſa » fureur n'a rien d'égal ; quant au » dragon, il m'a paru plus affreux, » que celui dont on dit que Perſée » délivra la belle Andromède. Vous » avez, outre les ponts, trois ennemis » furieux à combattre, & ſi par un » courage plus qu'humain vous par- » venez à les détruire, vous trouve- » rez la mort au ſein de la victoire; » Pyralius, qui vous hait mortelle-

» ment, employera la trahiſon pour » vous perdre; il affectera de vous » bien traiter, & au milieu d'un feſtin » où la bonne chere ne ſera pas épar- » gnée, vous ſerez lâchement aſſaſ- » ſiné, & votre corps, diviſé en trois » parties, ſervira de pâture au géant, » au lion & au ſerpent. Au nom des » Dieux, mon cher maître, renoncez » à une auſſi périlleuſe aventure ».

Le Chevalier, tranſporté d'amour, auroit plutôt couru à une mort certaine, que de renoncer à ſon projet. Il partit donc armé de toutes pieces, & ſuivi ſeulement de ſon nain, il prit le chemin du château du jaloux, s'entretenant toujours des graces & de la beauté de ſa maîtreſſe. Il étoit à peine à cent pas du château, lorſque Vénus (les Dieux par fois ſe communiquent aux mortels) parut aux yeux du Chevalier. Elle étoit montée ſur un char ſuperbe, dont Vulcain lui avoit fait préſent le jour où il l'épouſa; les roues étoient d'argent travaillé dans la plus grande perfection; les rayes brilloient autant

que le Dieu du jour au milieu de ſa carriere. Le ſiége de la Déeſſe étoit d'or, enrichi d'une quantité prodigieuſe de diamants, de rubis, d'émeraudes, & d'autres pierres précieuſes. On voyoit dans des bas-reliefs, cent Hiſtoires galantes gravées par le fameux Pygmalion, qui mérita, par ſes rares talents, l'honneur de travailler pour les Dieux. Ce char étoit traîné par douze cygnes, plus blancs que la neige, & par autant de colombes; elles avoient chacune un petit collier où étoient attachés des rubans bleu-céleſte : en vôlant deux à deux, elles ſe becquetoient ſi tendrement, que leur vue ſeule inſpiroit le déſir & le beſoin d'aimer. Cupidon conduiſoit ce charmant attelage, il lançoit continuellement ſes traits : la bleſſure des uns devoit durer toujours; les autres effleuroient les cœurs, & par un effet bien contraire, y faiſoient naître la haîne que reſſentent les Amants maltraités ou quittés. Les Graces ſuivoient Vénus, leurs cheveux relevés élégamment..... Elles étoient nues, & la

blancheur de leur peau délicate & tendre, le diſputoit à la clarté du jour. La Volupté, fille chérie de la Déeſſe, étoit aſſiſe à ſes côtés; elle rendoit une lumiere ſi éclatante, que les yeux ne pouvoient la fixer. Sur ſon paſſage, les fleurs naiſſoient & parfumoient les airs, les animaux même reſſentoient une gaité nouvelle; les arbres ſe chargoient d'oiſeaux amoureux, qui, par des baiſers enflammés, rendoient hommage à ſa puiſſance; toute la nature enfin, devenoit plus féconde & plus belle.

C'eſt ainſi que Vénus ſe fit voir à Andro, le Chevalier ſe proſterna auſſitôt ; mais la Déeſſe bienfaiſante, deſcendit de ſon char, s'approcha & lui dit, qu'elle venoit lui promettre la conquête de la belle Roſemonde. Elle ordonna aux Graces de le déſarmer, leurs mains délicates exécuterent promptement cet ordre, & il rougit, ſe voyant ainſi dépouillé aux yeux de la divinité.

Beauté! le premier don des Dieux! quel eſt donc ton pouvoir! un ſeul de tes regards peut, ainſi que la lyre

d'Orphée, donner une ame aux rochers, & apprivoiſer les animaux les plus féroces!..... Tes charmes puiſſants agirent ſur Vénus, & ſans le ſecours de ſon fils, elle eût brûlé pour l'aimable Andro. Que fût devenue l'infortunée Roſemonde: ſans eſpoir d'être jamais délivrée, elle eût paſſé ſes jours à recevoir les fatiguantes careſſes du froid & vieux Pyralius? Le Chevalier étoit ſi bienfait & ſi beau, que Vénus, les yeux attachés ſur lui, reſta quelques temps immobile: revenue de ſon trouble, elle tira d'un petit coffre un flacon fait d'une ſeule émeraude & rempli d'ambroiſie, & d'une main lente & curieuſe en parfuma le Chevalier: enſuite elle ordonna aux Graces de lui rendre ſes habits & ſes armes; puis elle lui donna un baiſer divin & auſſi tendre que celui que Cil reçut d'elle, lorſqu'il lui ramena ſon fils égaré. Alors la Déeſſe, l'Amour & ſa ſuite diſparurent inſenſiblement aux yeux du Chevalier éperdu, comme la vapeur légere de l'encens ſe perd dans les voûtes d'un Temple.

CHANT CINQUIEME.

Exploits du Chevalier. Mort déſeſpérée de Pyralius.

VÉNUS ſe rendit inviſible afin d'obſerver les exploits du vaillant Andro, ſans en être apperçue ; il parvient bientôt au premier pont, & alors d'une voix forte, dont le Château retentit, il défia le Géant, qui parut auſſi-tôt roulant ſes yeux d'une maniere épouvantable, on l'eût pris à ſa taille prodigieuſe pour l'énorme Briare : ſes dents ſortoient d'un demi-pied de ſa bouche effroyable. Enfin, ce monſtre, le plus affreux que la nature eut jamais produit, effraya l'Amour même qui penſa s'envôler. Cependant le Chevalier cria encore qu'on lui laiſſa libre l'entrée du Château.... A ces mots le Géant s'arma d'une lourde maſſue, il prit auſſi un dard extrêmement pointu, & une chaîne de fer longue de ſept pieds, où

TAYLOR INST. OXFORD

pendoit un boulet d'acier creux & rempli d'un feu magique ; ces flammes infernales s'attachoient aux armes, aux vêtements, à la chair même, & conſumoient tout ce qu'elles touchoient : rien ne pouvoit les diminuer ni les éteindre. Le pont baiſſé, l'intrépide Andro, ayant donné ſon cheval à ſon Nain, s'avance, traverſe au-deſſus des foſſés, & parvient dans une place près de la Tour, où le Géant l'attendoit en rugiſſant comme un lion au moment où il ſe prépare à déchirer ſa proie. Le Chevalier invoque l'Amour. Caignazo (c'étoit le nom du Géant) ſaiſit ſon dard & le lança contre l'amoureux Chevalier ; ce coup devoit le priver de la vie, mais la Déeſſe ſecourable avoit chargé ſon fils de défendre ſes jours : ce Dieu, de l'un de ſes traits, détourna & rompit le dard. Caignazo levant alors ſa maſſue, la laiſſe retomber ſur Andro, avec la même violence qu'un rocher ébranlé roule du ſommet d'une montagne eſcarpée. L'Amour l'a détourna d'un coup d'aîle, elle ſe briſa contre

la Tour. Le monſtre écume de rage, comme le Dieu des Enfers lorſqu'Hercules l'enchaîna dans ſon ténébreux ſéjour; il veut conſumer ſon ennemi, & lui lance le boulet de feu. O prodige! l'air eſt obſcurci par une épaiſſe fumée mêlée de flammes; on auroit cru voir les forges de Vulcain, lorſqu'il preſſe l'ouvrage des Cyclopes. Le vaillant Chevalier étoit réduit en cendre, ſans le parfum que Vénus avoit répandu ſur lui, & les feux dont l'enveloppoit l'Amour.

Ce Dieu permit qu'en ce moment la belle Roſemonde parut avec Pyralius ſur la terraſſe du Château: cette vue rehauſſa tellement le courage du Chevalier, que tirant ſon ſabre, il l'enfonça d'un demi-pied dans l'épaule du Géant, & fit tomber du même coup l'armure qui défendoit la tête de ſon ennemi. Caignazo bleſſé, mugit comme un taureau échappé du ſacrifice. Andro continuant de le preſſer, porte un ſecond coup ſi furieux ſur ſa tête décaſquée, qu'il la fendit juſques aux dents; ſon corps roula dans

les foſſés avec un bruit épouvantable, & ſon ame s'enfuit dans les enfers.

L'intrépide Chevalier, vainqueur de l'horrible Géant, s'avance vers le ſecond pont, qui fut baiſſé de même à ſon approche.... Le Lion ſe préſente auſſi-tôt la gueule béante, prêt à le dévorer; mais Andro s'attachant à ſa criniere, monta ſur le monſtre, & l'étendit mort percé de mille coups. Il paſſa enſuite ſur le troiſieme pont; mais le Dragon qui le gardoit s'enfuit à ſon approche, en pouſſant un cri ſi terrible que la fortereſſe en fut ébranlée.

Ces obſtacles levés, Andro ſe préſente à la premiere porte, & ſur le refus de l'ouvrir, il l'enfonce auſſi-tôt avec tant de force, qu'il abattit en même temps une toiſe de la muraille; il paſſe à la ſeconde porte, que Pyralius déſeſpérant de pouvoir défendre, propoſa d'ouvrir à condition qu'on lui laiſſeroit la vie; mais le Chevalier, ſans l'écouter, l'enfonça de même que la premiere. Alors Pyra-

lius effrayé, ſe déroba aux coups de ſon ennemi, en gagnant un ſouterrein qui donnoit dans la campagne, & dont les détours n'étoient connus que de lui.

Roſemonde, tranſportée de joie de la fuite de ſon tyran, vint au-devant de ſon libérateur, vêtue comme une Déeſſe : ſa robe étoit blanche garnie de réſeaux d'or : elle n'avoit ſous cette robe qu'une toile fine & déliée, qui touchoit immédiatement au corps le plus ferme & le mieux proportionné, de ſorte qu'au moindre vent qui agitoit ſes vêtemens, on découvroit une jambe accomplie ; une cuiſſe dont l'albâtre n'égale pas la blancheur..... Pourquoi faut-il s'arrêter en traçant ce tableau voluptueux?... Ses cheveux étoient relevés avec un filet d'or, orné de nœuds de ſaphirs, de perles & d'éméraudes ; ſa tête étoit couverte d'une couronne de fleurs odoriférantes. Elle reſſembloit à Flore au moment où elle reçut le premier baiſer de Zéphire.

On ne peut rendre le tranſport du

jeune Chevalier, lorſqu'il la vit s'avancer d'un pas noble & aiſé : tous les Rois de la terre, les Dieux même euſſent été jaloux de ſon bonheur. La tendre Roſemonde le ſerra dans ſes bras, & colla ſes lévres ſur les ſiennes. Alors Vénus, ceſſant d'être inviſible, parut à leurs yeux remplis d'une ivreſſe mêlée d'un peu de confuſion ; ils ſe jetterent aux pieds de la Déeſſe, & lui rendirent de vives actions de graces ; elle leur répondit par un ſourire.

L'Amour fit dreſſer à l'inſtant, par les Graces, une couche nuptiale formée des plumes des cygnes & des colombes conſacrées à ſa mere. La Déeſſe avec ce viſage riant qui dérida le front du Maître des Dieux, & qui peut faire un jour brillant de la nuit la plus ſombre, vint prendre le Chevalier & Roſemonde, & les y fit repoſer. Elle diſparut enſuite ; mais la Déeſſe favorable leur fit reſſentir en partant ſa céleſte influence, qui pénétra bientôt dans leurs veines. Ils furent quelques temps ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Le Chevalier ſuccombant ſous le poids de ſa félicité, ne pouvoit l'exprimer que par ſes larmes, ſes careſſes & ſes ſoupirs entre-coupés. L'Amour caché dans un des coins du lit, tenoit une lampe dont la flamme pétilloit; cette lumiere douce & pure, ajoutois aux graces des deux Amants, & redoubloit leur beauté. Andro, les yeux fixés ſur ſa Maitreſſe, ne pouvoit ſe laſſer de contempler ſes charmes: il ne ſçavoit s'il devoit la prendre pour une mortelle, ou pour une divinité; ſes yeux humides & brillants erroient, tantôt ſur ſon front arrondi & ſes ſourcils, ſi parfaits qu'on les eût pris pour l'arc de l'Amour; tantôt ſur la fraîcheur & le coloris brillant de ſon tein: ſur ſes levres vermeilles qui ſembloient attendre le plus tendre baiſer, pour découvrir les perles qui faiſoient l'ornement de ſa bouche riante.

Laiſſons les deux jeunes Amants ſe plonger dans des torrents de délices, & revenons au malheureux Pyralius: il avoit pris la fuite à travers les bois, confondant ſes cris avec ceux

des bêtes féroces : il reſſembloit à Lycaon, fuyant de ſon Palais ſanglant & embrâſé. « O ſort cruel, s'écrioit-» il!.... Fatale deſtinée! que m'ont » valu mes craintes & mes précautions » jalouſes! cruel Amour! pouvois-je » eſpérer de te vaincre?... Tu l'empor-» tes... Tu me ravis ce que j'aime... » Où fuir!.... Où trouver un refuge » contre l'ennemi que tu protéges... » O terre! entr'ouvres-toi! Ciel!... » Tonnes ſur ma tête!.... Neptune! » reçois-moi dans la profondeur de » tes abymes ».

Sa rage le ſuffoquoit au point qu'il qu'il ne pût continuer. La nuit étoit ſi noire qu'il ne pouvoit diſtinguer le chemin..... Lorſqu'une troupe d'oiſeaux ſiniſtres, tels que ceux qui fréquentent le ſéjour des morts, vint vôler & croaſſer au-deſſus de ſa tête. Ils annonçoient les Furies qui ſe préſenterent devant lui, & ſecouant leurs flambeaux entourés de ſerpents, elles redoublerent tellement ſon déſeſpoir, qu'il s'arracha la vie.

Telle fut la fin cruelle de l'infor-

tuné Pyralius, qui porta la peine de ſa jalouſie. Les deux Amants, libres par ſa mort, jouirent long-temps ſans trouble des plaiſirs que l'Amour leur avoit préparé.

MÉLINDOR,

MÉLINDOR,

COMÉDIE

En trois Actes.

ACTEURS.

MÉLINDOR, *Amant de Cécile.*

Madame d'HERCHIN.

CÉCILE, *Fille de Mde d'Herchin.*

SOPHIE, *Suivante de Cécile.*

DARVIS, *Valet de Mélindor.*

M. WANDERBERG, *Négociant.*

SANDERT, *Valet de M. Wanderberg.*

LES VOLEURS.

La Scène eſt dans les environs de Boulogne.

MÉLINDOR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Forêt, la nuit s'approche.

SCENE PREMIERE.

MÉLINDOR, DARVIS.

DARVIS.

VOILA huit heures ou environ que nous marchons, & vous n'avez pas encore ouvert la bouche; j'ai pris la liberté de vous interroger ſur le ſujet de ce voyage, & de vous faire quel-

quelques obſervations, elles m'ont valu un coup de pied bien appuyé, & accompagné de ces deux mots.... *Suis-moi*.... Je ne me le ſuis pas fait répéter, & cette correction m'ayant donné une certaine conformité d'humeur avec la vôtre, j'ai gardé juſqu'à préſent le ſilence le plus exact..... mais voici la nuit qui s'approche, & dans une forêt..... Enfin, je ne ſçais ſi c'eſt l'effet du ſerein..... j'ai des petits friſſons qui me font trembler depuis les pieds juſqu'à la tête, & je ſens que mon mal empireroit encore, ſi vous n'avez la charité de ſouffrir quelques petites queſtions, & la bonté d'y répondre.

MÉLINDOR (*avec un ſoupir.*)

Ciel!.....

DARVIS.

On ne le voit preſque plus, Monſieur; daignez deſcendre un moment ſur la terre, où le plus triſte valet du maître le plus affligé....

MÉLINDOR, (*à part.*)

Il pourra m'être utile; je veux lui

confier le ſujet de ma peine : (*haut*) écoute. Te ſens-tu capable de garder un ſecret, & puis-je compter ſur ton zèle.

DARVIS.

Oui, Monſieur... Quoique je ſuis depuis fort peu de temps à votre ſervice, je vous ſuis véritablement attaché, & je vous jure que tout autre n'auroit pas le pouvoir de me faire marcher à cette heure dans les bois.

MÉLINDOR.

Je te crois..... Apprends donc ce qui fait aujourd'hui mon malheur.... Je fus paſſer l'Eté dernier quelque temps à Boulogne avec mon oncle : il me mena dans pluſieurs maiſons, entr'autres chez Madame d'Herchin : je vis ſa fille; je reſſentis pour elle un penchant invincible; j'oſai lui déclarer mes feux : je la trouvai ſenſible, & le jour ou ſa bouche, d'accord avec ſon cœur, me fit l'aveu de ſa tendreſſe, fut le plus heureux de ma vie.

DARVIS (*l'interrompant.*)

Eh bien! Monſieur, on m'a fait une

fois un aveu comme celui-là.... & le lendemain, je fus encore bien plus heureux que la veille..... Je veux vous raconter comment.

MÉLINDOR.

Laiſſe-là ton hiſtoire, & ſans m'interrompre davantage, écoute ce que ma bonté veut bien te confier..... Pour m'aſſurer la poſſeſſion de Cécile, (c'eſt le nom de ce charmant objet) je fis parler à ſa mere; elle conſentit à notre union..... Mais à condition que mon oncle, qui, comme tu le ſçais, eſt auſſi mon tuteur, me remettroit mon bien, & que j'en jouirois à commencer du jour où l'hymen combleroit nos vœux. Comme j'avois encore un an à attendre le terme où les loix ont fixé la majorité; cet oncle cruel, n'écoutant que ſon avarice, refuſa de ſe déſaiſir de la moindre partie de mon revenu: ſon ame inflexible ne fut touchée, ni de mes prieres, ni de mes larmes. Madame d'Herchin eut la cruauté de m'interdire ſa maiſon: foudroyé par cet arrêt barbare, j'écrivis à Cécile, j'en obtins quel-

ques rendez-vous... Mais mon oncle, qui s'en apperçût, preſſa l'inſtant de notre départ; j'eus à peine le temps de recevoir de Cécile l'aſſurance qu'elle me ſeroit fidelle juſqu'au temps où mon âge détruiroit les obſtacles qu'on mettoit à notre union. J'ai reçu depuis ce moment de nouveaux gages de ſa tendreſſe: il y avoit long-temps qu'il ne m'étoit parvenu de ſes lettres, lorſqu'on m'en a remis une ce matin, par laquelle elle me mande que ſa mere, la ſacrifiant à ſon avarice, la force d'épouſer un M. Wanderberg, Négociant fort riche, mais le plus brutal & le plus odieux des hommes... On ne meurt point de douleur puiſque j'exiſte encore.

DARVIS (*à part.*)

Je commence à comprendre, c'eſt cette chienne de lettre qui m'a valu ce coup de pied...

MÉLINDOR.

J'ai pris dans l'inſtant mon parti: j'ai dit à mon oncle que j'allois chez un de mes amis, & réſolu d'arracher

(s'il en eſt encore temps) ma Maitreſſe au ſort le plus funeſte, j'ai ſuivi avec toi le chemin de Boulogne.... Mais, plongé dans mes triſtes penſées, je me ſuis ſans doute égaré dans ces bois..... Mon impatience ne permet pas d'y paſſer la nuit..... Vois ſi tu pourras rencontrer quelqu'un qui nous enſeigne le moyen de ſortir de ces lieux.

DARVIS (*à part.*)

Ce n'eſt pas là mon compte : (*haut*) Monſieur.....

MÉLINDOR.

Qu'eſt-ce?

DARVIS.

Dans l'état où vous êtes, je ne puis prendre ſur moi de vous laiſſer ſeul.

MÉLINDOR.

Ne crains rien, mes jours ſont à Cécile!... Je les conſerverai.

DARVIS.

Enfin, permettez-moi de vous repréſenter.....

MÉLINDOR.

MÉLINDOR.

Sans répliquer un ſeul mot, fais ce que je t'ordonne..... Obéis, & ne m'oblige pas.....

DARVIS.

Allons.... Puiſqu'il le faut.... Il y a de la témérité dans la démarche que vous me faites faire..... Ciel! veillez à ma conſervation.

SCENE II.

MÉLINDOR.

RELISONS cette lettre funeſte: le reſte de clarté qu'il fait encore eſt plus que ſuffiſant. Les expreſſions en ſont ſi bien gravées dans mon eſprit & dans mon cœur, que.....

SCENE III.

DARVIS (*revenant avec l'air effrayé,*)

MÉLINDOR.

DARVIS.

MONSIEUR!....

MÉLINDOR.

Quoi!....

DARVIS.

J'ai cru que vous m'aviez crié de revenir, & je me ſuis empreſſé d'exécuter un ordre (*A part.*) que vous auriez bien dû me donner.

MÉLINDOR.

Tu rêves..... Continue la recherche, & ne reparoîs que pour m'apprendre le chemin.

DARVIS.

Hélas!....

SCENE IV.

MÉLINDOR (*ſeul, lit.*)

» JE vais vous affliger, mon cher
» Mélindor; mais quelle que ſoit votre
» douleur, elle ne peut égaler la
» mienne... Apprenez que ma mere,
» éblouie par les richeſſes de M. Wan-
» derberg, Négociant, dont le ca-
» ractere eſt auſſi terrible que ſa fi-
» gure, me force de lui donner la
» main: j'ai employé vainement tou-
» tes les reſſources que ma tendreſſe
» pour vous, & mon éloignement
» pour lui, m'ont ſuggerées: les me-
» naces les plus affreuſes me forcent
» enfin d'obéir. Peut-être, lorſque
» vous lirez ce fatal écrit, aurai-je
» conſommé le plus affreux ſacrifice.
» Ne formez point des ſoupçons of-
» fenſants pour mon cœur, il eſt ten-
» dre & fidele; je puis vous le jurer
» encore pour la derniere fois.....
» Plaignez mon ſort.... Mon devoir
» me défend déſormais de vous voir:

» puiſſiez-vous vivre heureux, & ou-
» blier l'infortunée Cécile » !

(*Après un moment de ſilence.*)

L'oublier ! non ! jamais !... Mais, auroit-elle dû céder à des menaces ? Si l'on avoit voulu me forcer d'en épouſer une autre, eſt-il quelque tourment que je n'euſſe ſouffert, plutôt que d'y conſentir. Mon amour eſt donc plus violent que le ſien ; que cette idée eſt déchirante !.. Elle ajoûte encore à mon malheur !... Mais elle eſt jeune ; elle eſt femme... Et ſa timidité naturelle..... Ah ! Cécile ! Cécile ! quand on eſt entraîné par une véritable paſſion, elle fait diſparoître la foibleſſe de ton ſexe, & lui donne toute la force & la fermeté du nôtre. Et toi, mere cruelle ! une vile cupidité a-t-elle donc étouffé la voix de la nature ?... Tes entrailles ſe ſont émues, ſans doute ; mais l'or a calmé ces précieux mouvements... Non... Tu n'es pas née barbare..... Tu ne verras pas, ſans te troubler, mon déſeſpoir... Mes ſanglots parviendront juſqu'à ton cœur, &.....

SCENE V.

MÉLINDOR, DARVIS (*revenant tout eſſoufflé.*)

DARVIS.

MONSIEUR!... Monſieur!...

MÉLINDOR.

Hé bien!.... Sçais-tu par où?....

DARVIS.

Je ne ſçais rien; Monſieur, j'ai parcouru vainement les environs. Pas une cabane.... pas un bucheron.... Nous ſommes ſûrement les premiers humains qui aient voyagé dans cette forêt.

MÉLINDOR.

Mais pourquoi, n'ayant rien à m'apprendre, es-tu revenu avec tant de précipitation?.... J'ai cru qu'on t'avoit pourſuivi.....

DARVIS.

Non ſûrement; car on m'auroit at-

trapé ; mes jambes tremblent ſous moi : & puiſqu'il faut tout vous dire, lorſque je revenois aſſez tranquillement, il eſt ſorti du centre d'un buiſſon quelque choſe d'énorme avec un bruit affreux.

MÉLINDOR.

Je m'étois apperçu que tu n'étois pas brave ; mais je ne te croyois pas viſionnaire.

DARVIS.

Ce n'eſt point une viſion, je vous jure ; car, en tournant la tête avec précaution, j'ai vu diſtinctement que ce qui m'avoit effrayé avoit la forme d'un gros animal.

MÉLINDOR.

C'eſt peut-être un cerf.... Cette forêt en eſt remplie, & certainement ta peur étoit bien mal fondée.

DARVIS.

Quoi qu'il en ſoit, quel parti prenez-vous ? La nuit eſt fermée, & ſi vous n'avez pas plus d'envie que j'en ai de

la paſſer ici, nous chercherons un gîte.

MÉLINDOR.

Mon parti eſt tout pris, & puiſque je ne puis ſatisfaire à mon impatience, je vais attendre ici l'aurore... Puiſſe-t-elle, en ſe levant, m'annoncer un jour plus heureux!

DARVIS.

Si les jours vous ſont fatals, voilà pour moi une aſſez triſte nuit. Que faire, & comment repoſer ſans crainte?... Les bêtes.... Les voleurs... (*Il bâille.*)...

MÉLINDOR.

Je brave tous les dangers : en eſt-il donc pour moi!... Cécile, entre les bras d'un autre, oublie peut-être ſes ſerments.

DARVIS.

Tout ce que vous dites eſt vraiment héroïque; mais comme je n'ai perdu que ma tranquillité, je vais chercher à me la procurer en grimpant ſur un

arbre, où je puiſſe dormir impunément. Voyons.... En voici un qui me paroît propre à me ſervir de retraite... Allons..... (*En bâillant encore, & après être monté ſur l'arbre.*) bon ſoir, Monſieur.....

MÉLINDOR.

Cette obſcurité eſt faite pour mon cœur; mes réflexions ſont encore plus ſombres que la nuit. O toi qui fis le charme de ma vie, & qui cauſes aujourd'hui mon tourment! que ne peux-tu me voir & juger, par toi-même, à quel point je t'adore! (*Il entend ronfler ſon valet.*) Ce coquin eſt heureux! un ſommeil favorable lui fait oublier tous ſes maux: que ne puis-je de même?... Eſſayons de repoſer un inſtant.

SCENE VI.

MÉLINDOR (*au pied d'un arbre,*)
DARVIS (*endormi ſur un autre.*)
Trois hommes paroiſſent ſucceſſivement.

LES VOLEURS.

AVANÇONS, il ne peut être loin....

MÉLINDOR.

Qui s'approche?....

UN VOLEUR (*lui préſentant le bout du fuſil.*)

La bourſe ou la vie.....

MÉLINDOR (*mettant l'épée à la main.*)

Scélérat! va, tremble pour tes jours!

LES DEUX AUTRES VOLEURS.

Point de quartier.... Feu.... (*Le voleur qui tenoit Mélindor en joue, tire; ce dernier releve le coup en s'avan-*

çant, la balle va frapper dans l'arbre où Darvis eſt endormi; il tombe aſſez lourdement en s'éveillant.)

LES VOLEURS (*épouvantés.*)

Fuyons. (*Ils diſparoiſſent.*)

SCENE VII.

MÉLINDOR, DARVIS.

DARVIS (*à genoux, en tremblant.*

MISÉRICORDE! ne m'achevez-pas...

MÉLINDOR.

Les ſcélérats s'effrayent aiſément; (*A Darvis.*) mais, n'es-tu pas bleſſé?..

DARVIS.

Je crois que j'en ſuis quitte pour quelques contuſions.... Vous n'avez pas voulu m'en croire, vous verrez que cette nuit ſera mon dernier jour: & ſans moi, pourtant, vous étiez mort.

MÉLINDOR.

Je conviens que ta frayeur m'a ſau-

vé la vie ; &, de quelque maniere que tu t'y ſois pris, je reconnoîtrai ce bienfait.

DARVIS.

Pour premier gage de votre reconnoiſſance, permettez que nous nous éloignions un peu : les Voleurs peuvent revenir, & j'ai trouvé, quand vous m'avez envoyé à la découverte, une clairiere d'où nous pourrons au moins découvrir d'un peu plus loin.

MÉLINDOR.

J'y conſens, mais à condition qu'à l'avenir tu montreras plus de courage.

DARVIS.

Soit : (*A part.*) mais à condition auſſi que quelqu'un voudra bien m'en prêter. (*Haut.*) Prenez mon bras, Monſieur : quand on eſt deux on ſe ſoutient mutuellement. (*Avec effroi.*) Attendez..... non..... rien. C'eſt un tronc d'arbre.

MÉLINDOR.

Eſt-ce ainſi que tu me tiens parole ?

(*Ils s'éloignent.*)

SCENE VIII.

CÉCILE & SOPHIE (*toutes deux en hommes & un piſtolet à leur ceinture.*)

SOPHIE.

A QUOI vous expoſez-vous, Mademoiſelle, pour fuir un malheureux hymen? où voulez-vous aller à cette heure? Je frémis des dangers que vous allez courir, & j'admire, en tremblant, votre intrépidité.

CÉCILE.

Notre déguiſement & nos armes en impoſeroient à ceux qui voudroient nous inſulter: d'ailleurs, qu'ai-je à craindre, & que peut-on m'arracher? quelques jours marqués par de nouveaux malheurs. Ah! ma chere Sophie! que ma poſition eſt affreuſe!.... A la veille de prononcer le mot fatal qui alloit mettre une barriere impénétrable entre mon amant & moi, ma réſolution, mon courage, ma ſoumiſ-

ſion envers ma mere, tout s'eſt évanoui; &, ſans réfléchir aux ſuites d'une démarche auſſi hazardée, j'ai pris la fuite avec toi. Mais, hélas! à quoi me ſert d'avoir retardé l'inſtant de cette fatale cérémonie? à ajouter le déshonneur à l'infortune. Puis-je eſpérer de me ſouſtraire long-tems aux pourſuites de ma mere? le jour naiſſant va peut-être me montrer mes perſécuteurs, & redoubler encore l'horreur dont je ſuis pénétrée.

SOPHIE.

Si du moins Mélindor, inſtruit du malheur qui vous menace....

CÉCILE.

Que dis-tu? Je craindrois ſa préſence autant que je la deſirois autrefois..... Non; la raiſon reprend ſon empire : je veux retourner chez ma mere..... Immoler mon amour, & dans les bras d'un autre!... Ciel!... Je ſens que cet effort me coûtera la vie; mais j'emporterai du moins dans le tombeau l'eſtime & les regrets d'un

homme que j'aimai, & dont je ne veux plus d'autres ſentiments.

SOPHIE.

Je crois, Mademoiſelle, que vous ne pouvez mieux faire; perſonne n'eſt inſtruit de votre ſortie, nous rentrerons ſans être apperçues.

CÉCILE.

J'y conſens. Mais laiſſe-moi réfléchir un inſtant; j'ai beſoin de repos; je ſuis tremblante.... agitée.... Quels combats il faut que je me livre! mon cœur eſt devenu mon plus cruel ennemi.

SCENE IX.

MÉLINDOR, DARVIS (*dans le fond du Théâtre.*) CÉCILE & SOPHIE (*aſſiſes.*)

MÉLINDOR.

JE ne puis réſiſter à mon impatience, le jour tarde trop à paroître..... Avançons.

DARVIS (*armé d'un gros baton.*)

Allons donc..... Je voudrois de bon cœur être ſorti de ce maudit bois.

SOPHIE. (*avec effroi.*)

J'entends marcher, je crois, de ce côté.

CÉCILE.

Tenons-nous ſur nos gardes, & ſongeons à nous défendre. (*Elle porte la main à ſon piſtolet.*)

DARVIS (*bas à Mélindor.*)

Nous ſommes morts, Monſieur : là-bas.... là, là, vous dis-je? Les voilà les coquins; c'eſt fait de nous, ſans doute....

MÉLINDOR (*mettant l'épée à la main.*)

Seconde ici mon bras, & marchons droit à eux.

DARVIS (*laiſſant tomber ſon bâton, & s'appuyant contre l'arbre.*)

Je ne puis.....

CÉCILE (*voyant venir Mélindor, le couche en joue avec ſon piſtolet.*)

Arrête, tu es mort.

DARVIS (*à Sophie, qui, en fuyant, vient de ſon côté.*)

Quartier.... Grâce....

(*Sophie, raſſurée par ſa timidité, le tient en reſpect avec ſon piſtolet.*)

MÉLINDOR.

Dieux! quelle voix a frappé mon oreille.

CÉCILE (*le reconnoiſſant.*)

Mélindor! ô Ciel! eſt-il vrai?...

MÉLINDOR.

Cécile! eſt-ce bien vous?...

DARVIS (*libre par l'abſence de Sophie, qui s'eſt rapprochée de ſa maitreſſe au moment de la reconnoiſſance.*)

Heureuſement Cécile eſt de la bande, & mon maître a beau jeu.

MÉLINDOR.

MÉLINDOR.

Par quelle aventure, adorable Cécile, êtes-vous à cette heure en ce lieu? que ſignifie ce déguiſement?

CÉCILE.

J'ai profité du ſommeil de ma mere, & de M. Wanderberg.

MÉLINDOR (*vivement.*)

Le monſtre a donc ſur vous les droits qui n'étoient réſervés qu'à l'Amant le plus tendre! C'en eſt fait, je n'ai plus qu'à mourir!

SOPHIE.

Raſſurez-vous, Monſieur: l'odieux Wanderberg n'eſt pas encore ſon époux; demain étoit le jour marqué pour cette triſte alliance, & c'eſt l'approche de cet inſtant funeſte qui a inſpiré à ma maitreſſe le projet de fuir ainſi déguiſée.

MÉLINDOR (*avec une joie vive.*)

Ah! tu me rends la vie: Cécile, vous n'avez point trahi vos ſerments; vous ferez mon bonheur.

CÉCILE.

Malheureux Mélindor ! pourquoi vous a-t-on détrompé ? Je vous aime : en vain je voudrois le cacher ; cette fuite imprudente prouve aſſez à quel point vous occupez mon cœur..... Je me ſuis oubliée moi-même ; &, cédant au premier mouvement, je n'ai enviſagé que le malheur de renoncer à vous pour toujours..... Mais l'erreur a ceſſé ; la réflexion m'a montré, dans toute ſon étendue, ma faute & le danger que j'allois vous faire partager. Je ne puis échapper à mon ſort, je dépends de ma mere ; elle abuſe de ſon autorité.... Mais je ne puis révoquer l'arrêt qu'elle a dicté.... Si elle vient à découvrir à quel excès l'amour m'a entraîné..... Si M. Wanderberg venoit à l'apprendre, à quelle ignominie ne ſerois-je pas expoſée.... Jugez vous-même, ſi je dois me flatter encore de l'eſpoir d'être à vous.

MÉLINDOR.

Oui, cruelle..... ſi vous ſçaviez aimer, ſi vous aviez mon cœur. Aban-

donnez ces tyrans odieux ; &, ſous la conduite d'un homme qui vous adore, allez chercher des climats plus heureux. Le voiſinage de la mer nous offre un moyen ſûr d'échapper à leurs recherches ; reſtez ici cachée dans quelque chaumiere, juſqu'au retour de Darvis que j'enverrai chez mon oncle raſſembler tout ce qui m'appartient ; avec ce ſecours nous attendrons un moment favorable pour reſſerrer les nœuds que nous allons former.

CÉCILE.

Mélindor ! arrêtez ! Que me propoſez-vous ? Quoi ! j'irois, ſans l'aveu de ma mere, diſpoſer de ma main, & par un hymen clandeſtin, perdre les droits que j'ai à l'eſtime publique, à la vôtre..... Oui, à la vôtre même, qui m'eſt ſi chere.

MÉLINDOR.

Pouvez-vous le penſer ? Ah ! c'eſt un vain prétexte qui ne peut m'abuſer plus long-temps.... (*Cécile pleure.*) Mais, quoi ! je vois couler vos larmes ! pardonnez, chere Amante ; la dou-

leur m'égare, je le ſens, j'offenſe ma Cécile. Non, ſon ame ingénue ne connoît point l'impoſture : je cède à votre crainte, elle eſt juſte. Retournez chez votre mere : mais, au nom de l'Amour, laiſſez-moi tenter tous les moyens poſſibles de vous obtenir, du conſentement même de celle qui vous donna le jour.

CÉCILE.

Ah! s'il en eſt en effet, pouvez-vous douter que mon cœur ne les avoue ?

MÉLINDOR.

J'eſpere encore éloigner mon rival ; mais il faut que je ſois à portée de vous communiquer les idées qui me viendront pour notre commun bonheur.... Cécile..... conſentez à mon déguiſement ; il ne pourra vous compromettre. Laiſſez à l'amour le ſoin de le choiſir, & repoſez-vous ſur lui du ſecret.

SOPHIE.

Nous pourrions, ce me ſemble, employer auſſi Darvis ; ſans être un brave

homme, il pourroit réuſſir dans une occaſion, où la ruſe & l'intrigue ſuffiſent pour triompher.

CÉCILE.

Imaginez-vous quelques moyens de retarder au moins le malheur qui me menace?

DARVIS.

Attendez, Mademoiſelle; le deſir de mériter votre confiance, me fera peut-être inventer... On pourroit... M'y voici..... Le bruit de votre mariage s'eſt répandu dans les environs; je puis, n'étant pas connu, me préſenter à votre ſervice. Une fois dans la maiſon..... je ne ſuis pas manchot, & quelquefois j'ai d'aſſez bonnes idées.....

MÉLINDOR.

Si tu parviens à me rendre Cécile, compte que ma reconnoiſſance ſera ſans bornes, ainſi que mes bienfaits....

SOPHIE (*à Darvis.*)

Il faudroit eſſayer de gagner le

valet de M. Wanderberg.... C'eſt un coquin, que le vin & l'argent rendront capables de tout.

CÉCILE.

Le jour va bientôt paroître..... rentrons chez ma mere..... Nous nous entretiendrons en chemin de ce qui peut favoriſer vos projets & nos feux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le Sallon de Compagnie de la maiſon de campagne de Madame d'Herchin, dans lequel donne l'appartement de M. Wanderberg. On voit une table avec tout ce qui eſt néceſſaire pour écrire. Le Sallon doit être au rez-de-chauſſée.

SCENE PREMIERE.

M. WANDERBERG,

(*ſeul en robe de chambre.*)

JE verrai plus clair ici peut-être.... Je néglige depuis quelque temps mes affaires; &, qu'eſt-ce qui prend tous mes inſtants?.... L'amour!... Qui diable auroit dit que cette petite fille, dont je vais faire ma femme,

me tourneroit ainſi la tête? pourvu qu'elle ne me la faſſe pas perdre tout-à-fait après mon mariage; car je juge, à ſon air, qu'elle ne me trouve pas fort à ſon gré..... Parbleu! tant pis pour elle, il faudra bien qu'elle marche droit; je ne ſuis pas homme à me laiſſer mener par le nez, & je n'aurai pas la ſotte complaiſance de lui paſſer toutes ſes fantaiſies pour l'égayer.... Ha çà, (*il tire un porte-feuille, & s'aſſied près de la table.*) voyons un peu à combien montent les ſommes que j'attends ſur ce vaiſſeau.... A propos, mon Correſpondant, comme un imbécille, oublie de dater ſa derniere lettre.... (*Il la parcourt.*) J'ai fait partir aujourd'hui..... aujourd'hui.... Le butor!... Au ſurplus, qu'il arrive à bon port, & deux-cents-mille écus me procureront les moyens de m'établir agréablement dans ce pays. Mais, j'entends du bruit, tout le monde eſt ſur pied apparemment. (*Il appelle ſon valet.*) Sandert.... Sandert....

SCENE

SCENE II.

M. WANDERBERG, SANDERT.

SANDERT.

MONSIEUR.....

M. WANDERBERG.

Reſte ici ; je veux travailler ſans être interrompu. Si quelqu'un demande à me parler, tu diras que je repoſe encore.

SCENE III.

SANDERT (*ſeul.*)

Nous allons donc changer de vie; ma foi, je n'en ſuis pas fâché: ces courſes continuelles commençoient à m'ennuyer; &, comme on dit, tant va la cruche à l'eau.... Mais.... Le tour du bâton..... Bon! j'ai la confiance de mon maître, & ſur terre comme ſur mer, j'exercerai utilement mon talent.

SCENE IV.

SANDERT, DARVIS.

SANDERT.

QUE voulez-vous, mon ami?

DARVIS.

Monſieur, pourrois-je me préſenter à Madame d'Herchin.

SANDERT.

Que deſirez-vous d'elle, confiez-le moi : j'appartiens à M. Wanderberg, qui épouſe aujourd'hui ſa fille....

DARVIS.

Je ſuis venu ſur le bruit de ce mariage, me propoſer pour entrer à ſon ſervice..... Si vous voulez m'être favorable, vous trouverez en moi un camarade, dont vous aurez lieu d'être content.

SANDERT (*à part.*)

Sondons un peu mon homme.... S'il étoit d'humeur..... Oh! le profit doubleroit.

DARVIS (*à part.*)

Pour mieux l'intéreſſer, feignons d'avoir une conſcience peu délicate.... Il a bien l'air d'un frippon.

SANDERT.

En réfléchiſſant à la propoſition que vous me faites, je n'y trouve qu'un obſtacle. Comment puis-je vous recommander, ſans ſçavoir à-peu-près quelle vie vous avez menée juſqu'à préſent, & au moins quel maître vous avez ſervi en dernier lieu.

DARVIS.

Votre demande eſt juſte.... Mais, parlez franchement, vous m'avez l'air d'un galant homme; puis-je m'ouvrir à vous ſans crainte d'indiſcrétion?

SANDERT.

Je n'ai jamais ſçu trahir un ſecret:

(*A part.*) j'augure bien de la confiance qu'il va me faire.

DARVIS.

Je ſors de chez un gentilhomme des environs, fort vieux & fort infirme; je poſſédois ſa confiance; j'étois plutôt ſon Intendant que ſon valet; j'ai travaillé comme un forçat pendant pluſieurs années. Mais, malgré mon zéle, il a prétendu que ſon revenu étoit diminué depuis qu'il paſſoit par mes mains. Il a voulu me faire rendre indécemment mes comptes. Un homme d'honneur ne veut point être ſoupçonné, je me ſuis retiré cette nuit ſans demander ſeulement mes gages; n'admirez-vous pas mon déſintéreſſement?

SANDERT (*gaiement.*)

Oui. (*A part.*) Voilà mon fait. Embraſſez-moi, mon ami, je n'ai pas beſoin d'en ſçavoir davantage : il m'eſt arrivé dans ma jeuneſſe une aventure à-peu-près ſemblable à la vôtre : les grands-hommes ſont preſque toujours injuſtement perſécutés.... Mais nous avons le temps de nous ou-

vrir davantage l'un & l'autre : il faut que j'aille faire quelques préparatifs qui ont rapport à la fête d'aujourd'hui. Si je peux en même temps parler de votre affaire, je le ferai avec chaleur. Sans adieu, mon camarade; attendez-moi ici, & ſi quelqu'un ſe préſente pour entrer chez mon maître, dont voici la porte, dites qu'il dort, & qu'on ne peut lui parler.

SCENE V.

DARVIS (*ſeul.*)

JE crois que mon affaire eſt en train... comment en inſtruire mon maître? J'entends quelqu'un. C'eſt un ſoldat... Eh! ſi je ne me trompe.....

SCENE VI.

MÉLINDOR, DARVIS.

MÉLINDOR.

C'EST moi-même, mon cher Darvis : en rodant aux environs de cette maiſon, j'ai fait rencontre d'un ſoldat qui retournoit chez lui avec un congé abſolu ; je l'ai engagé, moyennant une petite gratification, à changer d'habit avec moi, il y a conſenti, & ce déguiſement m'ôte la crainte d'être reconnu : mais Cécile a-t-elle paru ? Si mon bonheur pouvoit l'amener dans ce lieu.

DARVIS.

Je n'ai vu que le laquais de M. Wanderberg : c'eſt un coquin que j'ai gagné en feignant d'en être un moi-même ; il doit un moment me propoſer à Madame d'Herchin..... Mais, le voici qui revient, que lui direz-vous ?

MÉLINDOR.

Laiſſe-moi faire.

SCENE VII.

MÉLINDOR, DARVIS, SANDERT.

SANDERT (*à Darvis.*)

TOUT va bien, Madame va vous voir dans un quart-d'heure. (*A Mélindor.*) Que demandez vous, Monſieur le Soldat?

MÉLINDOR.

Monſieur, je ſuis un malheureux déſerteur, la Maréchauſſée me pourſuivoit, je me ſuis caché dans la cour du Château, & je viens demander la permiſſion de reſter ici juſqu'à la nuit. (*Mélindor donne en même temps un louis à Sandert.*)

SANDERT.

Vous êtes en ſûreté, on aura ſoin

de vous : (*A part.*) la journée ſera bonne.

MÉLINDOR.

Je vous devrai la vie.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

SANDERT, DARVIS.

SANDERT.

HA! ça, mon camarade, nous allons nager à grand... Vous ne ſçavez pas? nous attendons un vaiſſeau.

DARVIS.

Comment?

SANDERT.

Mon Maitre veut s'établir dans ce pays, il fait paſſer cinq ou ſix-mille francs qu'il a réaliſés en eſpeces ſur un vaiſſeau qui arrivera inceſſamment au port de Boulogne—. C'eſt le plus clair de ſa fortune.

DARVIS (*à part.*)

Bon! il me vient une idée.

SANDERT.

Que dites-vous tout bas?... Vous voudriez gérer ce bien-là, Monſieur l'Intendant, je vous entends.

DARVIS.

Ma foi, j'en ſerois fort aiſe... mais il proſpérera mieux entre vos mains qu'entre les miennes..... Je penſe à ce vaiſſeau. Qui eſt-ce qui a mandé à votre Maître, la prochaine arrivée?....

SANDERT.

Hé! parbleu, M. Vilberg, ſon correſpondant à la Haye; il a même, par parenthèſe, oublié de dater ſa lettre; ce qui nous met dans l'incertitude ſur le jour de l'arrivée de ce vaiſſeau.

DARVIS (*à part.*)

M. Vilberg.... à la Haye.... ſans date.... bon, bon.....

SCENE IX.

Mde D'HERCHIN, CÉCILE, SOPHIE, SANDERT & DARVIS.

Mde D'HERCHIN (*à Sandert.*)

EST-CE-LA le laquais dont vous m'avez parlé?

SANDERT.

Oui, Madame; il m'a paru très-propre à ſervir ma future Maitreſſe, & je ſuis ſûre qu'elle en ſera contente.

CÉCILE.

Comment vous nomme-t-on?

DARVIS.

Darvis, Mademoiſelle; j'eſpere que vous ſerez contente de mon zéle & de ma fidélité.

CÉCILE.

Je lui trouve une aſſez bonne phy-

ſionomie... Hé bien! Darvis, je vous prends à mon ſervice.

SOPHIE.

Et moi, je me charge de le mettre au fait.

SANDERT (*bas à Darvis.*)

Reçois cette foible marque de ma reconnoiſſance, & commande un bon déjeûner. (*Il lui donne quelque argent.*)

SANDERT.

J'y vais.... (*Il va juſqu'à la porte, revient en diſant à Madame d'Herchin:*) Madame, les Notaires vont entrer dans votre cabinet.

Mde D'HERCHIN.

Allons, ma fille, voulez-vous entendre la lecture des articles.

CÉCILE.

Ma mere, permettez que je me repoſe ſur vous du ſoin de veiller à mes intérêts: d'ailleurs vous ſçavez ce qu'il en coûte à mon cœur.....

(*Madame d'Herchin ſort, Sandert la ſuit.*)

SCÈNE X.

CÉCILE, SOPHIE, DARVIS.

CÉCILE.

HÉ bien, mon cher Darvis, avons-nous quelque eſpoir?..... L'heure s'avance.... Je tremble, & je reſpire à peine....

DARVIS.

Je compte profiter d'une découverte que je dois à l'indiſcrétion de Sandert... Mais, mon maître attend avec impatience le moment de vous voir : il eſt déguiſé en ſoldat.....

CÉCILE (*en l'appercevant.*)

Ah! le voici ſans doute.

SCENE XI.

MÉLINDOR, CÉCILE, SOPHIE, DARVIS.

MÉLINDOR.

JE me ſuis heureuſement introduit ici, ſous le titre d'un déſerteur pourſuivi..... Mais n'y ſuis-je venu que pour être témoin d'une cérémonie qui va me donner la mort? Darvis, eſt-il quelque reſſource?

DARVIS.

Je l'eſpere; écoutez..... J'ai ſçu de Sandert, que M. Wanderberg attend, inceſſamment un vaiſſeau chargé de la plus grande partie de ſes richeſſes; il ignore le jour où il doit arriver par la négligence de M. Vilberg, ſon correſpondant, qui a oublié de dater ſa lettre..... Il faudroit en ſuppoſer une, par laquelle il manderoit à M. Wanderberg, que ce vaiſſeau doit entrer aujourd'hui, au plus tard dans le

port de Boulogne, & qu'il eſt eſſentiel pour lui de s'y trouver; s'il le fait, comme il y a tout lieu de le croire.... nous aurons du temps.

MÉLINDOR.

C'eſt remédier toujours au plus preſſé.

DARVIS.

Les momens ſont précieux; M. Wanderberg travaille chez lui; Madame d'Herchin eſt enfermée avec les Notaires; Sandert m'attend au cabaret..... Avez-vous de quoi écrire?

SOPHIE.

Voilà juſtement une table garnie de tout ce qui eſt néceſſaire; allons, Meſſieurs, éloignons ce vilain homme..... Peut-être qu'en ſon abſence, il nous viendra quelqu'autre idée.... Si Darvis parvenoit à en triompher, je conſentirois volontiers à devenir le prix du vainqueur.

DARVIS.

Avec une récompenſe auſſi flatteu-

ſe, rien ne m'eſt impoſſible, & je vais tâcher de la mériter. (*A Mélindor.*) Vous ſçavez quel eſt mon deſſein, écrivez en conſéquence.

MÉLINDOR *écrit.*

Le nom du Correſpondant ?

DARVIS.

Il ſe nomme Vilberg.

MÉLINDOR.

Vilberg, ſoit : (*Après avoir écrit*) je crois que cette lettre remplit à-peu-près notre objet.... Tiens, lis....

DARVIS *lit.*

« M. Vilberg, qui eſt incommodé, » me charge de vous donner avis, » Monſieur, que le vaiſſeau ſur le- » quel ſont les différentes ſommes » qu'il a raſſemblées pour votre comp- » te, doit arriver au plus tard le 25 » dans le port de Boulogne : il ſeroit » eſſentiel pour vous d'être au débar- » quement. Je ſuis, &c. Stinketk, » pour M. Vilberg ».

CÉCILE.

CÉCILE.

Mais croyez-vous que cela le détermine à retarder ſon mariage, & qu'il parte à l'inſtant

DARVIS.

Je m'en flatte : on me l'a dépeint comme un homme capable de tout ſacrifier à ſon intérêt..... J'entends du bruit dans cette chambre, retirons-nous, Monſieur.... (*A Cécile*) Vous ſaurez bientôt l'effet que produira la lettre, je me charge de la remettre, lorſqu'il en ſera temps.

(*Darvis ſait Mélindor.*)

SCENE XII.

M. WANDERBERG, CÉCILE, SOPHIE.

M. WANDERBERG.

J'ALLOIS chez vous, Mademoiſelle; j'ai été occupé juſqu'à ce moment.... Je croyois que Madame votre mere étoit ici.

CÉCILE (*avec l'air le plus triſte.*)

Elle eſt avec les Notaires, Monſieur.....

M. WANDERBERG.

Je vais la rejoindre..... Mais j'eſpere que demain vous n'aurez plus cet air triſte & timide.... que je vous vois toujours..... Les filles ſe ſont fait une loi d'être mauſſades juſqu'au lendemain de leur noce..... Vous ſuivez l'uſage, c'eſt tout ſimple; mais encore une fois, je compte que vous

vous dériderez : enfin, je veux qu'on ſoit réſervée ; mais, une mine allongée comme la vôtre, quoique très-jolie d'ailleurs, finiroit par me donner de l'humeur, je vous en préviens.

SOPHIE.

Quel amant ! quel époux !

M. WANDERBERG.

Qu'eſt-ce qu'elle dit ? ..... Votre femme-de-chambre a pris l'habitude de parler toujours entre ſes dents, & il faudra qu'elle s'en défaſſe, ou je me déferai d'elle; un bon averti en vaut deux.

SOPHIE.

Eh ! Monſieur, vous ne ſçavez dire que des choſes déſagréables ; je ſuis bien attachée à ma maîtreſſe : mais, ma foi, puiſque vous me forcez de parler, j'aime mieux la quitter que la voir devenir votre femme.... Vous ſeriez ſon bourreau.

M. WANDERBERG (*à Sophie.*)

Vous êtes une impertinente ; (*à*

Cécile) & vous, Mademoiſelle, je trouve fort mauvais que vous ne lui impoſiez pas ſilence. Souffrir qu'elle me manque aux termes où nous en ſommes, c'eſt négliger de remplir vos devoirs envers moi.

CÉCILE.

Je ne crois pas, Monſieur, vous devoir encore la ſoumiſſion que vous exigez. Laiſſez-moi jouir des derniers moments de ma liberté. Bientôt, hélas!... (*A part.*) Je ne puis me contenir davantage.

SCENE XIII.

DARVIS, M. VANDERBERG, CÉCILE & SOPHIE.

DARVIS (*à Sophie.*)

POURRIEZ-VOUS m'enſeigner, Mademoiſelle, l'appartement de M. Wanderberg?

SOPHIE.

Vous le voyez lui-même.

DARVIS.

On vient d'apporter cette lettre pour vous, Monſieur; permettez-moi de vous la préſenter, & vous demander vos bontés. Madame d'Herchin m'a fait entrer au ſervice de Mademoiſelle ſa fille; je ſçais qu'elle doit vous épouſer aujourd'hui, & je ſerai très-flatté de vous avoir pour mon Maître.

M. WANDERBERG.

Elle auroit dû me conſulter avant de faire un choix; il a l'air aſſez gauche.... Au ſurplus, voyons ce qu'on m'écrit.

(*Après avoir lu.*)

Oh! oh! ceci change notre projet... Des affaires indiſpenſables me forcent de retarder le moment qui doit nous unir..... J'en ſuis fâché: mais je ne ſuis pas aſſez dupe pour ſacrifier mes intérêts à une impatience déplacée: jouiſſez toute la journée, Mademoiſelle, d'une liberté qui vous eſt ſi chere; il faut que je me rende ſur le champ à Boulogne, je reviendrai dès ce ſoir, ſi je puis, & nous terminerons enfin.... En attendant, croyez-moi, chaſſez cette coquine.

SCENE XIV.

DARVIS, CÉCILE, SOPHIE.

DARVIS.

Nous ſommes trop heureux. Il a donné tête baiſſée dans le piége que je lui ai tendu.

CÉCILE.

Tu peux juger, Darvis, ſi mon ſort eſt à plaindre. Quel homme! non, je ne ſurvivrois pas au malheur de me voir dans ſes bras.

SOPHIE.

Sans le reſpect que j'ai pour vous, Mademoiſelle, je crois que je lui aurois arraché les yeux, comme il vous parloit & comme il m'a traitée!

DARVIS.

Allons rejoindre Mélindor, & mettre à profit les moments que nous avons gagnés.

ACTE III.

Méme décoration.

SCENE PREMIERE.

DARVIS, MÉLINDOR.

DARVIS.

Mr. Wanderberg eſt parti,. Monſieur : il faut actuellement travailler de plus belle..... Voyez.

MÉLINDOR.

J'ai beau rêver, rien ne ſe préſente à mon eſprit; c'eſt toi, mon cher Darvis, qui as commencé ce difficile ouvrage; acheve, & que je te doive aujourd'hui mon bonheur.

DARVIS.

Mais il me ſemble que l'affaire vous touche

touche d'aſſez près, pour donner auſſi l'eſſor à votre imagination. Au fait dans tout ceci; ſi je ne réuſſis pas, une vôlée de coups de bâton va fondre ſur mon dos: heureux encore, ſi j'en ſuis quitte à ce prix; & ſi par hazard je parviens à éloigner votre rival, vous épouſez une fille charmante bien née, avec cinquante-mille écus de dot, & moi.....

MÉLINDOR.

La même récompenſe t'attend à-peu-près, & je t'en promets mille, & Sophie.

DARVIS.

Mille écus!... Je ne ſçais, mais vous avez trouvé le moyen de développer mon eſprit: voyons où nous en ſommes..... Dans deux heures M. Wanderberg alloit épouſer votre Maitreſſe; une lettre adroitement imaginée, l'oblige de différer juſqu'à demain.... Il va bientôt arriver au port, point de vaiſſeau; il l'attendra toute la journée, reviendra, &, qui pis eſt, à l'inſtant épouſera Cécile.....

MÉLINDOR.

Et c'eſt à cela juſtement qu'il faut remédier.

DARVIS.

Laiſſez-moi rêver un moment.... Monſieur, les mille écus..... Parole d'honneur?.... On ne ſçauroit mettre trop de ſûreté dans les affaires de conſéquence.

MÉLINDOR.

Hé bien!... Je te les promets d'honneur.....

DARVIS.

Ce n'eſt pas tout: promettez-moi de même que, lorſque nous voyagerons, nous ne marcherons jamais après le coucher du ſoleil, & ſur-tout dans les bois.

MÉLINDOR.

Tout ce que tu voudras: mais apprends-moi quel eſt le fruit de tes réflexions; tu ſçais que je ſuis au ſupplice.

DARVIS (*tres-vîte.*)

Monſieur, le vaiſſeau a fait calotte; tout eſt noyé; les deux-cents-mille écus, qui déterminent Madame d'Herchin, n'exiſtant plus, vous vous préſentez; on vous accepte; vous épouſez; j'ai mille écus; je confiſque Mademoiſelle Sophie, & ne voyage jamais la nuit qu'avec elle.... Voilà qui eſt fait, écrivez.

MÉLINDOR.

Encore! &, à qui?

DARVIS.

Encore! à M. Wanderberg; je veux bien même dicter la lettre.

MÉLINDOR *écrit ſous la dictée de ſon valet.*

« Vous venez d'eſſuyer, Monſieur, » le plus grand des malheurs; le vaiſ- » ſeau, dont je vous avois annoncé » l'arrivée, battu par la tempête, a » fait naufrage à quelques lieues de la » Côte; l'équipage s'eſt ſauvé, mais » toute la cargaiſon eſt perdue, &

» ſans aſſurances. Je ſuis, &c. Stin-» kerk, pour M. Vilberg ». Le voilà ruiné fort à propos.

MÉLINDOR.

Et par qui faire tenir cette lettre?

DARVIS.

Par un exprès..... Voici Sophie, elle pourra nous enſeigner quelqu'un.

SCENE II.

SOPHIE, MÉLINDOR, DARVIS.

MÉLINDOR.

IL faudroit, ma chere Sophie, avoir un homme ſûr pour porter ſur le champ cette lettre à Boulogne, & la remettre à M. Wanderberg.

SOPHIE.

Le Courier vient d'apporter ce paquet, il eſt encore ici : en lui donnant quelque choſe, il s'en chargera volontiers, & l'on peut compter ſur ſa diſcrétion.

MÉLINDOR.

Tiens, donne-lui cet argent, & qu'il parte ſur l'heure.

SCENE III.

CÉCILE, MÉLINDOR, DARVIS.

MÉLINDOR.

VENEZ, ma chere Cécile. Darvis a fait un nouvel effort; il ſuppoſe, par une lettre que le Courier eſt allé porter à M. Wanderberg, que ſon vaiſſeau a péri: ſes richeſſes, qui lui faiſoient donner la préférence ſur moi, n'étant plus un obſtacle aux yeux de Madame d'Herchin, elle pourra conſentir à notre union.

CÉCILE.

Je n'oſe m'arrêter à cette idée flatteuſe. Un inſtant peut faire découvrir à M. Wanderberg, que l'on ſe joue de lui; il reviendroit furieux, & je n'en ſerois que plus à plaindre.

SCENE IV.

SOPHIE, MÉLINDOR, DARVIS, CÉCILE.

SOPHIE.

LA lettre eſt partie; & ſera bientôt remiſe à ſon adreſſe; le Courier va comme le vent, & l'argent que je lui ai donné de votre part a fait des merveilles. (*A Cécile.*) Mais, Mademoiſelle, pourquoi cet air triſte, lorſque tout paroît prendre une merveilleuſe tournure?

CÉCILE.

Je crains que M. Wanderberg ne ſoit promptement détrompé, & que cette ruſe ne retombe ſur Mélindor & ſur moi : mon cœur ſe ferme à l'eſpérance.

SOPHIE.

Monſieur, ſi vous craignez qu'il ne ſoit inſtruit.... nous avons un moyen,

c'eſt d'arrêter les lettres; j'ai dans ma poche celles que le Courier a apportées; je les garderai juſqu'à ce que nous ayons réuſſi.

MÉLINDOR.

Elle a raiſon. Cécile, commencez-vous à croire que nous venions à bout de notre deſſein? L'amour a fait paſſer dans mon cœur une aſſurance, que je crois d'un heureux préſage.... Pourquoi ne l'éprouvez-vous pas auſſi?

CÉCILE.

Si je vous aimois moins, Mélindor, je me flatterois aiſément: mais....

SOPHIE.

J'entends, je crois, Madame votre mere. (*A Mélindor.*) Eloignez-vous, Monſieur; je vous avertirai, lorſque vous pourrez revenir.

SCENE V.

Mde D'HERCHIN, CÉCILE, SOPHIE.

Mde D'HERCHIN.

MA fille, vous ſçavez la raiſon du départ précipité de M. Wanderberg : il va toucher environ ſix-cent-mille francs, qui doivent être arrivés aujourd'hui au port de Boulogne : un bien auſſi conſidérable, & qui vous appartient dans tous les cas, fait paſſer ſur beaucoup de petits déſagréments que vous remarqueriez à peine, ſi vous étiez moins prévenue en faveur de Mélindor : ſon mérite perſonnel eſt aimable, j'en conviens ; il m'auroit convenu : mais il n'aura pas le tiers de la fortune de celui dont j'ai fait le choix pour vous, & c'eſt pour votre avantage que j'ai employé une rigueur dont vous avez cru devoir vous plaindre : au ſurplus, oublions le paſſé,

vous allez jouir d'une fortune qui vous mettra à portée de mener la vie la plus agréable. Que votre mari ne ſoit plus dans le cas de vous faire des reproches fondés ſur votre humeur. C'eſt par votre douceur, votre gaieté, que vous parviendrez à adoucir un caractere un peu farouche, à la vérité, mais qui peut changer. Vous avez ſçu lui inſpirer de l'amour; c'eſt la premiere fois qu'il a connu ce ſentiment. Croyez-moi, ma fille, devenez careſſante, attentive, & vous eſpérerez un nouveau prodige..... Tu pleures, mon enfant! tu ne peux douter de ma tendreſſe; elle a repris tous ſes droits.

CÉCILE.

Ma mere, ayez pitié de ma douleur mortelle; ce que vous exigez eſt au-deſſus de mes forces; je ne puis oublier l'amant dont vous avez vous-même approuvé l'ardeur: ma mere, quelle différence! J'obéirai, mais ma mort ſuivra de près ce pénible effort... Non..... n'eſpérez pas que je cache mon déſeſpoir aux yeux de mon mari;

puiſſe-t-il ſeulement en ignorer toujours la cauſe !

Mde D'HERCHIN.

Ma fille, vous m'attendriſſez, mais en vain ; rien ne peut changer ma réſolution, elle eſt inébranlable ; le temps & les ſoins de votre époux effaceront bientôt de votre cœur une image dangereuſe ; alors vous me remercîrez de n'avoir pas cédé à vos larmes.

SOPHIE.

Non, jamais !....

SOPHIE (*à Madame d'Herchin.*)

Mais, Madame, ſi la fortune de M. Wanderberg n'étoit pas telle qu'il l'annonce ? Souvent Meſſieurs les Négociants ſe diſent plus riches qu'ils ne le ſont en effet ; d'ailleurs un coup de vent peut quelquefois renverſer.....

Mde D'HERCHIN.

J'ai fait les informations les plus exactes ; il eſt reconnu généralement pour un homme fort riche. Le ſecond

inconvénient ne peut exiſter non plus, puiſqu'il fait paſſer ici les trois quarts de ſes fonds; c'eſt une condition que j'ai miſe à ſon mariage, & il y a conſenti fort honnêtement. Enfin, c'eſt une choſe arrêtée. Je vous laiſſe, ma fille; j'eſpere que je vous trouverai plus raiſonnable, & il ne manquera plus rien à mon bonheur.

SCENE VI.

CÉCILE, SOPHIE, DARVIS.

CÉCILE (*à Sophie.*)

HÉ bien! Sophie..... tu vois; rien ne peut détourner ma mere de cet hymen funeſte..... Il eſt impoſſible de la fléchir.

SOPHIE.

Si par hazard dans le paquet que l'on vient d'apporter pour M. Wanderberg, il ſe trouvoit quelque choſe dont on pût tirer parti! Je voudrois... & je n'ôſe cependant l'ouvrir.

DARVIS.

Parbleu! ce ſeroit fort bien fait: cependant la même crainte m'arrête. Si le Négociant s'apperçoit que les lettres ont été décachetées, il remontera à la ſource; & s'il découvre le coupable, malheur à cet infortuné!

Tenez, mon Maître nous dira ſur cela ſon avis..... Le voici qui s'avance.....

SCENE VII.

MÉLINDOR, DARVIS, CÉCILE. SOPHIE.

MÉLINDOR.

A-T-ON quelque nouvelle?..... Ma chere Cécile paroît encore plus affligée.

SOPHIE.

Madame ſa mere en eſt cauſe; elle lui a conſeillé de vous oublier à jamais: vous voyez que ma maitreſſe a de la peine à prendre ſon parti. Mais il s'agit d'une choſe preſſante; j'ai dans ma poche un paquet à l'adreſſe de votre rival: peut-être y trouverions nous de quoi travailler à ſes dépens: mais nous n'ôſons l'ouvrir, les conſéquences nous effrayent.

MÉLINDOR (*vivement.*)

Donne... ſi nous pouvons en tirer avantage, quels reproches n'aurois-je pas à me faire de ma timidité! (*Il briſe le cachet.*) Voici un état de ſes richeſſes auxquelles je ſuis ſacrifié.... Mais j'apperçois une lettre..... elle eſt de ſon correſpondant; voyons ce qu'elle contient: (*Il lit.*) « J'avois » embarqué, Monſieur, comme je » vous l'avois mandé par ma derniere » les deux-cents-mille écus en queſ- » tion; mais malheureuſement un » vent contraire & impétueux a » rejetté le vaiſſeau ſur la côte: une » roche ſur lequel il a donné, l'a fait » entr'ouvrir; il a fallu jetter dans la » mer toute la cargaiſon: dans une » extrêmité auſſi preſſante, la caiſſe » qui contenoit votre argent n'a pas » été épargnée: j'ai appris cette triſte » nouvelle, par le retour du même » vaiſſeau, que l'équipage a remené » dans le port après mille dangers »... (*Après avoir lu.*) Je ſuccombe ſous le poids d'une félicité ſi peu attendue.

CÉCILE.

Je puis donc encore connoître le bonheur; le ciel a béni nos projets, & l'événement réaliſe une chimère que l'amour avoit enfantée.

DARVIS.

En vérité, je défie le plus habile Aſtrologue de prédire l'avenir mieux que moi.

MÉLINDOR.

Il faut attendre le retour de M. Wanderberg, pour produire cette lettre qui va décider mon ſort; il ne peut tarder à revenir; je crois entendre des chevaux dans la cour.... (*A Darvis.*) Retirons-nous; c'eſt Sandert, & probablement ſon Maître n'eſt pas loin.

SCENE VIII.

SANDERT, CÉCILE, SOPHIE.

SANDERT.

J'AI précédé mon maître qui va dans l'inſtant ſe mettre aux pieds de Mademoiſelle : il m'a chargé, en attendant, de lui préſenter ſes hommages. (*A part.*) Ce mariage eſt la ſeule reſſource qui lui reſte.

SOPHIE.

Le vaiſſeau eſt arrivé bien à propos, & vous expédiez promptement vos affaires.

SANDERT (*à part.*)

Nous en avons fait de bonnes. (*Haut.*) Mon enfant, nous l'avons trouvé débarqué. Mon Maître, que ſon impatience amoureuſe rappelloit ici, n'a pris que le temps de raſſembler ce qu'il a trouvé en lettres de change,

& le reſte doit lui être remis dans deux jours au plus tard....

SOPHIE (*à part.*)

Le fourbe!....

CÉCILE.

Avez-vous laiſſé M. Wanderberg loin d'ici?

SANDERT.

Non, Mademoiſelle; il devroit être déjà dans la cour du Château.

CÉCILE.

Je vais annoncer ſon retour à ma mere.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE IX.

SANDERT (*Seul.*)

PAUVRE Sandert, tes eſpérances ſont à vau-l'eau. Qu'eſt devenu cette fortune qui devoit paſſer par tes mains? Voilà mon maître ruiné, & moi auſſi par contre-coup. Il ne nous reſte plus de reſſource que la dot de Cécile..... Cinquante-mille écus, placés dans le commerce, pourront un jour nous remettre au courant..... Mais, j'apperçois mon Maître.

SCENE X.

M. WANDERBERT, SANDERT.

M. WANDERBERG.

AS-TU bien examiné ſi le bruit de mon infortune n'avoit pas percé juſqu'ici..... Je ſerois perdu..... Il faut hâter l'inſtant de la cérémonie: l'amour & l'intérêt ſont actuellement d'accord. Que je maudis mon entêtement! la crainte de perdre une ſomme aſſez forte, m'a fait négliger d'aſſurer le vaiſſeau..... Il eſt ſubmergé!..... Pourquoi n'ai-je pas aſſez de courage, pour terminer d'un ſeul coup ma rage & mes malheurs?

SANDERT.

Contraignez-vous, Monſieur, devant Madame d'Herchin, qui porte ici ſes pas.

SCENE XI.

Mde D'HERCHIN, M. WANDERBERG, SANDERT.

M. WANDERBERG.

JE n'ai pu réſiſter, Madame, au deſir de me voir aujourd'hui votre gendre. J'ai laiſſé mes affaires entre les mains d'un homme ſûr, qui me fera paſſer inceſſamment ici les fonds que j'ai trouvé tout prêts à mon arrivée : permettez que nous terminions à l'inſtant, & que Mademoiſelle votre fille reçoive aujourd'hui ma foi.

Mde D'HERCHIN.

Vous la trouverez ſûrement diſpoſée à vous donner ſa main : mais comme vos intérêts & les ſiens me touchent également, permettez que je vous demande un compte exact de votre fortune actuelle. J'ai mes raiſons. Le Notaire qui a fait votre con-

trat, eſt chargé de la vente d'une terre très-conſidérable, qui touche à la mienne : elle vaut trente-mille livres de rente ; & il croit que, ſi l'on ſaiſit l'inſtant, on pourroit l'avoir pour ſept-cent-mille livres. La dot de ma fille, avec ce qui vous eſt arrivé, doit être plus que ſuffiſante pour cette avantageuſe acquiſition. Je ſerois bien-aiſe, puiſque votre projet eſt d'avantager conſidérablement ma fille, que vous lui laiſſaſſiez cette terre, dans le cas où elle viendroit à vous perdre.... Je connoîs votre honnêteté, & je ſuis perſuadée que vous ne ſerez pas choqué ſi j'entre dans ce détail ; Cécile m'eſt chere, je n'ai qu'elle, & je dois m'occuper de ſon bonheur.

M. WANDERBERG (*avec un embarras marqué.*

Madame, nous parlerons de cette affaire dans un autre moment..... Je ne puis me décider ſans connoître à fond l'objet dont il s'agit. D'ailleurs, accoutumé à faire travailler mon argent, je compte en laiſſer toujours une partie dans le commerce.

Mde D'HERCHIN.

Vous paroiſſez embarraſſé de la propoſition que je vous fais, Monſieur: vous ſçavez cependant nos conditions ſur cet article. Rappellez-vous, que vous m'avez promis que votre fortune ne courroit plus de hazards.

M. WANDERBERG (*à part.*)

Elle n'en courra plus en effet. (*Haut.*) Je tiendrai ma parole, Madame; &, ſi j'ai parlé de commerce, c'eſt dans le cas où cet emploi vous conviendroit..... Mais, voici votre fille : permettez que je faſſe parler mon amour, & que rien ne trouble le plaiſir que je vais goûter.

SCENE XII.

CÉCILE, SOPHIE, M. WANDERBERG, SANDERT, Mde D'HERCHIN.

Mde D'HERCHIN (*à part.*)

QUEL changement! Son ton n'eſt plus le même! je commence à former quelque doute.

M. WANDERBERG (*à Cécile.*)

Je vais être bientôt, Mademoiſelle, au comble de mes vœux..... Les Notaires ſont ici, rien ne peut retarder.....

SCENE

SCENE XIII.

CÉCILE, SOPHIE, M. WANDERBERG, SANDERT, Mde D'HERCHIN, DARVIS.

DARVIS (*entrant avec précipitation.*)

VOILA, Monſieur, un paquet que l'on m'a remis pour vous.

M. WANDERBERG.

Oh! je n'ai pas le temps de m'occuper d'affaires, je le lirai tantôt.

SOPHIE.

Ce ſont peut-être des nouvelles intéreſſantes pour vous & pour ma Maitreſſe..... Vous êtes bien peu curieux.

Mde D'HERCHIN.

Liſez, Monſieur, c'eſt l'affaire d'un inſtant; &, c'eſt peut-être un détail

relatif à l'arrivée du vaiſſeau ; il ſe pourroit même que cette lettre vous déterminât tout-à-fait à l'acquiſition que je vous ai propoſée..... S'il y avoit quelque changement à faire dans le contrat..... Vous héſitez, Monſieur ! qui peut vous empêcher de rompre ce cachet ?

SANDERT (*bas à ſon Maître.*)

Tout eſt perdu, Monſieur !...

SOPHIE. (*arrachant la lettre des mains de M. Wanderberg.*)

Hé bien ! je vais voir ce dont il s'agit, moi : mon attachement pour ma Maitreſſe me ſervira d'excuſe, ſi je fais une démarche indiſcrette. (*Elle ouvre le paquet.*) Réjouiſſez-vous, c'eſt de M. Vilberg, votre Correſpondant.

M. WANDERBERG.

Vous êtes bien ôſé d'ouvrir ainſi mes lettres : rendez-moi celle-ci, ou craignez ma colere.....

SOPHIE.

Non pas, s'il vous plaît, puiſque je la tiens, je la lirai.

SANDERT (*à part.*)

Allons, je n'ai que le temps de faire nos malles pour déloger au plus vîte.

(*Il ſort.*)

DARVIS (*à part.*)

Nous touchons au dénouement.

SOPHIE (*après avoir lu & en riant.*)

Vous attendiez donc deux vaiſſeaux, Monſieur?

M. WANDERBERG.

Pourquoi cette queſtion?....

SOPHIE.

Mais, c'eſt que M. Vilberg vous mande, que celui ſur lequel étoit votre fortune, a été ſubmergé.... Et,

cependant, vous nous aſſurez que vous en avez trouvé un au port richement chargé..... Comment arrangez-vous cela?.....

Mde D'HERCHIN.

Que ſignifie cette enigme, Monſieur?....

M. WANDERBERG (*à part.*)

Je n'y comprends rien moi-même, ſinon que mon malheur n'eſt que trop certain.....

SOPHIE.

Cette énigme, Madame, eſt aiſée à deviner..... Monſieur a tout perdu, il compte ſur la dot de Mademoiſelle; &, en homme prudent, il veut cacher ſon malheur..... La Lettre eſt on ne ſçauroit plus claire.... liſez vous-même, Madame, & ſoyez détrompée.

Mde D'HERCHIN (*après avoir parcouru la lettre.*)

Vous le ſçaviez avant votre retour:

vous voulez donc tromper ma fille & moi, Monſieur? Le hazard vous a démaſqué fort à propos.

M. WANDERBERG (*avec le plus grand embarras.*)

Moi, Madame! Vous me rendez ſûrement aſſez de juſtice, pour ne pas me croire capable d'un pareil projet.... Mais comme, malgré la perte que je viens de faire..... il me reſte encore un bien conſidérable. Je ne voulois pas vous effrayer mal à propos..... Croyez que je puis encore faire un ſort brillant à votre fille.

CÉCILE.

Eh, ma mere!.... ſouffrirez-vous qu'on vous abuſe encore?

Mde D'HERCHIN.

Raſſurez-vous ma fille: (*A M. Wanderberg.*) & vous, Monſieur, n'eſpérez plus de devenir mon gendre; je ne veux vous voir de ma vie.

M. WANDERBERG.

Je trouverai de quoi réparer ail-

leurs les pertes que j'ai faites aujourd'hui, Madame. (*A part.*) Allons cacher loin de ces lieux ma honte & mon déſeſpoir.....

SCENE XIV.

Mde D'HERCHIN, CÉCILE, SOPHIE, DARVIS.

CÉCILE (*tombant aux genoux de ſa mere.*)

VOUS venez de me délivrer d'un homme qui m'étoit odieux..... Ma mere, mettez le comble à vos bontés: que Mélindor enfin me dédommage des maux que j'ai ſoufferts; lui ſeul peut ſécher les pleurs que vous voyez couler.

Mde D'HERCHIN (*avec douceur.*)

Mais, il n'a rien dans ce moment... Son tuteur refuſera de lui laiſſer ſon revenu..... Cependant, écrivez-lui qu'il vienne, & nous verrons enſemble.....

SCENE XV *& derniere.*

MÉLINDOR, *& les Acteurs précédents.*

MÉLINDOR *ſe jette au pied de Madame d'Herchin.*

VOUS le voyez, Madame, embraſſer vos genoux..... Daignez vous attendrir.... Vous avez une âme ſenſible, uniſſez-nous..... Nos jours vous ſeront conſacrés. Dans deux mois je ſuis le maître abſolu de ma fortune, elle eſt toute à Cécile; ce terme n'eſt pas aſſez éloigné pour vous faire balancer.....

Mde D'HERCHIN.

Levez-vous, mes enfants..... Le cœur d'une mere ne peut ſe trahir long-temps, & j'ai bien ſouffert de la rigueur que j'avois exercée envers vous. Soyez heureux, Mélindor, & que ma fille vous ſoit chère.

MÉLINDOR.

Ah! Madame..... Ah! Cécile.... Pourquoi faut-il que l'expreſſion ſoit ſi fort au-deſſous du ſentiment.

CÉCILE.

J'ai réſiſté à la douleur la plus vive, & je crains de ne pouvoir ſoutenir l'excès de ma joie..... N'oublions point..... Mélindor, les premiers inſtrumens de notre bonheur..... Sophie, ſoyez unie avec Darvis, & reſtez toujours auprès de moi.

MÉLINDOR.

Mon cher Darvis!... je tiendrai ma promeſſe.

Mde D'HERCHIN.

Je n'ai pas encore demandé à Mélindor, par quel hazard il ſe trouve ici ainſi déguiſé; mais j'eſpere qu'actuellement il me fera cette confidence..... En attendant, les Notaires ſont dans mon cabinet; venez, mes enfants; nous allons cimenter vos liens.

DARVIS (*à Sophie.*)

Allons auſſi réunir les myrthes à nos lauriers.

Fin du dernier Acte.

920412